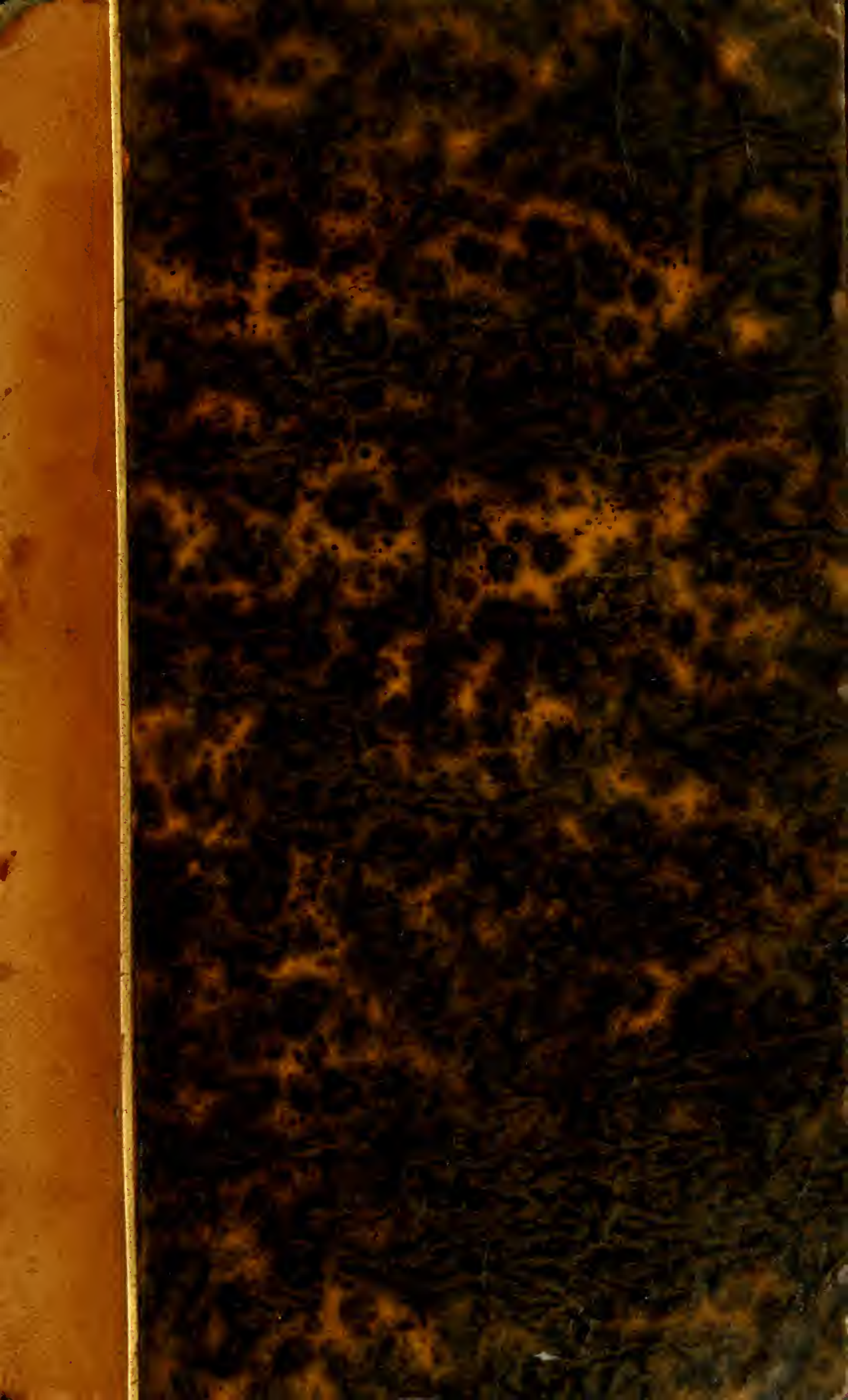
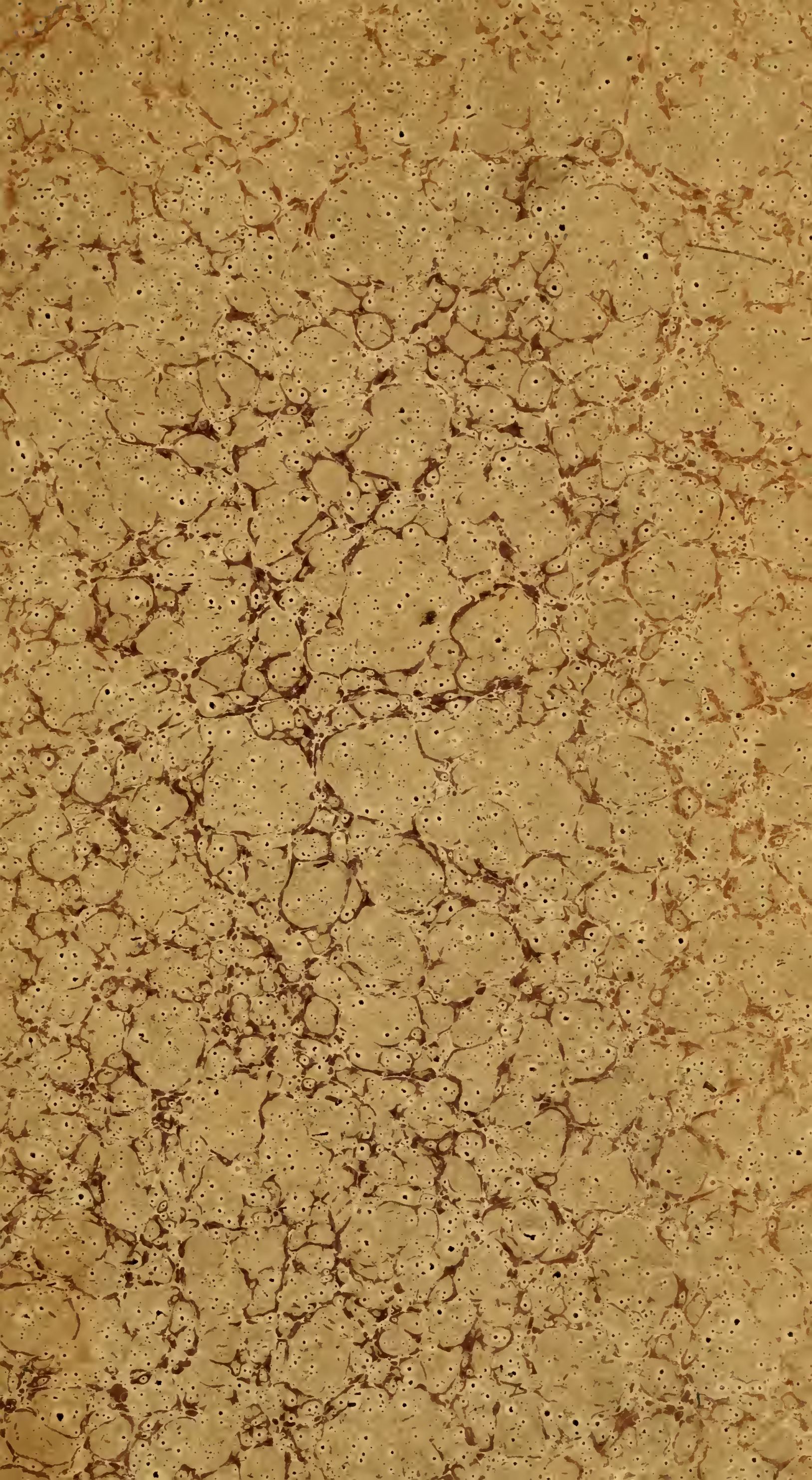




ÉTUDES

AFRICAINES.

Imprimerie Ducessois, 55, quai des Augustins.

ÉTUDES

AFRICAINES

RÉCITS ET PENSÉES D'UN VOYAGEUR,

PAR M. POUJOULAT.

TOME SECOND.

PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

— COMON ET Cie —

15, QUAI MALAQUAIS.

et chez HIVERT, libraire, quai des Augustins, 33.

1847

CHAPITRE XV

MJEZ-AMMAR.

Départ de Ghelma. — De Ghelma à Mjez-Ammar. — Hammam-Meskoutin. — Les Eaux de Tibilis. — Lettre sur Hammam-Meskoutin ; ses sources, ses ruines romaines, les habitants des environs ; les bassins d'Hammam-Meskoutin.—Inscription trouvée sur l'emplacement de Thagaste.

XV

MJEZ-AMMAR.

Pendant que j'étais à Ghelma, il n'y avait pas de pont sur la Seybouse; des pluies orageuses ayant enflé la rivière, nous nous trouvions bloqués dans l'ancienne ville épiscopale de Possidius. Le 9 mai on nous assura que la Seybouse était devenue guéable, et nous nous mîmes en route le même jour à deux heures après midi. Les informations les plus dignes de foi avaient dissipé les idées de péril qui semblaient me barrer le chemin de Constantine; Moustapha, cheik de Mjez-Ammar consentait, à m'y conduire lui-même. Cheik Moustapha a courageusement servi la France en Afrique dans les spa-

his; il a perdu un œil sous notre drapeau. Nos victoires sont pour lui un langage de Dieu qu'il n'a pas tardé à comprendre; il a associé sa destinée à celle de la France en Algérie. Les tribus arabes de Ghelma à Constantine le connaissent et le considèrent. Cheik Moustapha était la plus puissante escorte que je pusse souhaiter.

Deux hommes instruits avaient été mes guides à Ghelma: l'un, M. Eugène Grellois, médecin en chef de l'hôpital de Ghelma; l'autre, M. Ledoux, lieutenant du Génie. M. Grellois voulut bien m'accompagner jusqu'à Mjez-Ammar pour me montrer près de là les merveilleuses sources d'Hammam-Meskoutin. Des spahis, des gendarmes, quelques colons s'étaient mêlés à notre petite troupe. Lorsque, quittant Ghelma, nous nous mîmes en marche au sud-ouest dans des sentiers qui traversaient des champs cultivés, nous occupions un assez long espace avec la file de nos chevaux et de nos mulets. Après une heure de trajet, nous atteignions un vallon rempli d'oliviers, de myrtes et d'arbousiers. Puis nous passions la Seybouse non sans peine; les eaux étaient profondes en certains endroits et le courant devenait parfois violent. A partir du gué jusqu'à Mjez-Ammar, nous avons cheminé au milieu d'une

charmante et riche nature; partout des lignes gracieuses, partout de beaux champs de blés, d'épaisses et étincelantes prairies, de magnifiques oliviers. Il y a là des vallons dont l'attrayante fertilité n'est pas au-dessous des plus heureux vallons de l'univers. A quelque distance de Mjez-Ammar, nous avons rencontré une bande d'Arabes qui s'en allaient visiter le tombeau d'un marabout; un drapeau rouge les précédait. J'ai vu dans mes voyages de Syrie assez de mauvaises figures d'Arabes; mais les visages de ces pieux pèlerins me sont restés comme l'expression hideuse du plus atroce fanatisme : Dieu seul connaît toutes les malédictions que prononça contre nous leur bouche muette!

Mjez-Ammar n'a d'autre construction que l'habitation et la ferme du cheik Moustapha dont la richesse consiste en troupeaux. Tout autour se déploient des coteaux semés de petits mamelons gracieux. Hammam-Meskoutin est à une lieue de là à l'ouest; nous profitâmes des dernières heures du jour pour visiter ce point vraiment curieux de l'Algérie. Hammam-Meskoutin (les eaux enchantées) est un plateau couvert d'eaux minérales, des plus chaudes qui soient connues. Des cônes nombreux, produits par le dépôt des flots brûlants, donnent à ce

plateau la plus étrange physionomie L'eau bouillonnante s'élève insensiblement en pyramide ; peu à peu elle diminue, puis elle s'éteint, et c'est alors que la pyramide ou le cône arrive à sa cime. Chacun de ces cônes est comme une antiquité ; car il a fallu des siècles pour que le travail des eaux ait pu les produire. Un long rocher, formé par le dépôt, s'étend à travers le ravin et se présente comme une presqu'île. Un ruisseau le contourne ; c'est l'Oued-Chedakra qui devient brûlant en recevant les eaux minérales. Le travail de l'eau a fendu dans sa longueur ce merveilleux rocher ; l'extrémité a été minée et complétement détachée. Les plus jolies bruyères, le thym, le serpolet, les campanules roses croissaient sur le rocher. Des fleurs ou des oliviers naissants couronnaient le sommet de plusieurs cônes. Vu de l'extrémité occidentale du long rocher, Hammam-Meskoutin offre un tableau qui n'est comparable à aucune autre chose au monde : à droite et à gauche vous avez un ravin verdoyant au fond duquel serpente et murmure le ruisseau ; devant vous les petites pyramides minérales couvrent le plateau, et quelques ruines d'un antique établissement romain mêlent leurs teintes jaunes aux couleurs variées de ce tableau si bizarre. Au sud-ouest, la chute des

eaux brûlantes qui coulent du haut de leurs cratères dans le ruisseau, présente comme des flancs arrondis, des nappes, des contours, des rigoles avec des couleurs rouge, verte, blanche et grise. Hammam-Meskoutin est une des merveilles de la nature. Ce lieu si étrange, si frappant, ce lieu volcanique où le feu a produit tant de prodiges, est environné de ravissants coteaux.

Les Arabes, qui ont une fable pour l'explication de chaque phénomène, ne sont pas restés en arrière en présence des cônes d'Hammam-Meskoutin. Ils ont vu là toute une une histoire d'un mariage incestueux. Le frère et la sœur s'étaient unis par les liens du mariage ; ils furent changés en pierre comme châtiment de leur crime : voilà les deux cônes, et si la nuit vous prêtiez bien l'oreille, vous y entendriez deux âmes gémir. Près de là, le cône que vous voyez, c'est le marabout qui avait marié le frère et la sœur ; reconnaissez plus loin le chameau qui amena les criminels époux : et enfin toute cette multitude de cônes debout dans une froide immobilité, c'est la foule de ceux qui osèrent assister à ce mariage maudit du ciel. La fable arabe est, comme on voit, une sorte de souvenir confus de la miraculeuse histoire de la femme de Lot, souvenir appliqué à des noces incestueuses.

En retrouvant à Hammam-Meskoutin les traces d'un grand établissement romain, nous nous demandons quel avait été l'ancien nom de ce lieu. Ces eaux devaient être célèbres; il suffit d'étudier leur nature, d'étudier le site et les vestiges romains qui sont là. Pourquoi ne placerions-nous pas à Hammam-Meskoutin ce qu'on appelait *aquæ Tibilitanæ* (les eaux de Tibilis)? Nous avons justement à deux lieues et demie de là les ruines d'une ville qui pourrait bien être Tibilis. Ces ruines, dont nous parlerons plus tard, sont connues dans le pays sous le nom d'*Announa*. Les eaux Tibilitaines furent une ville épiscopale. Saint Augustin[1] mentionne le pieux empressement des chrétiens de ce lieu pour vénérer les restes de saint Étienne. Optat[2] cite Marinus au nombre des premiers évêques des Eaux Tibilitaines. Ce Marinus eut le malheur de livrer les Saintes Écritures sous Dioclétien. Saint Augustin nous a conservé le nom d'un vénérable évêque de cette ville, Præjectus. Celui-ci était mort avant l'année 440.

L'Oued-Bou-Hamden qu'on franchit pour aller de Mjez-Ammar à Hammam-Meskoutin s'étant tout

[1] Cité de Dieu, livre 22, ch. VIII.

[2] De schismate donatistarum.

à coup enflé, nous fûmes obligés de prendre au retour le Sentier des Lions, afin de passer la rivière beaucoup plus bas. Ce sentier est ainsi nommé parce qu'il traverse un bois qui cache de ces hôtes terribles. Les lions ne sont pas rares dans les bois des environs de Ghelma. Plus d'une fois leur faim meurtrière a décimé les troupeaux. Un maréchal des logis dans les spahis, Jules Gérard, qui réside à Ghelma, s'est fait une renommée pour ses courageux exploits contre les formidables bêtes de la contrée. Ce n'est point avec la massue antique, mais avec le fusil, que le nouveau tueur de monstres accomplit ses audacieux prodiges. Le sang-froid de Jules Gérard, face à face avec un lion, est grand comme son adresse, et l'histoire de ses coups libérateurs charmera longtemps les veillées de l'Arabe sous la tente.

Nous nous sommes borné à des lignes rapides sur Hammam-Meskoutin parce que nous attendions une lettre détaillée du jeune médecin en chef de l'hôpital de Ghelma, qui préside à la restauration française de ces sources célèbres. Cette lettre nous est arrivée, et nous en remercions M. Eugène Grellois; la voici :

Ghelma, le 10 *octobre* 1844.

MONSIEUR,

« Nous avons, une seconde fois, parcouru ensemble Calame et Suthul; permettez-moi de vous rappeler aujourd'hui un point qui dut être célèbre au beau temps de Rome, et que de nouveaux destins appellent à une célébrité nouvelle.

« Gravissez encore l'une des grises pyramides d'Hammam-Meskoutin, et vous reconnaîtrez tout ce que je vais vous dire.

« Le plateau d'Hammam-Meskoutin, compris autrefois dans la régence d'Alger, fait aujourd'hui partie de la province de Constantine. Il est également éloigné de Bône et de Constantine; sa distance de chacune de ces deux villes importantes est d'environ vingt-deux lieues.

« La situation de ces sources thermales à la partie basse d'un plateau peu élevé est extrêmement pittoresque. Des rivières, des ruisseaux, des montagnes, des collines, de gigantesques rochers, des vallées, des ravins, une belle et riche végétation, lui donnent un délicieux aspect.

« Le voyageur reste frappé d'admiration lorsque,

quittant le camp de Mjez-Ammar, il vient à découvrir au loin les cônes qui se détachent en masses grises sur un fond vert, au milieu d'abondantes vapeurs qui s'élèvent des sources thermales et se dispersent au gré des vents. Mais la vue n'arrive là qu'en suivant, au milieu d'une vallée profonde, les nombreux détours de l'Oued-Bou-Hamden, ce nouveau méandre, entouré de ses lentisques et de ses oliviers. Des bords du ravin la vallée s'élargit à l'est et à l'ouest par des collines successives qui n'acquièrent qu'une médiocre élévation; mais, au nord, elles forment un horizon plus vaste que termine un double rideau de montagnes rocheuses et abruptes.

« Les cours d'eau qui arrosent les environs d'Hammam-Meskoutin appartiennent tous au bassin de la Seybouse : ils ont pour caractère commun de recevoir un grand quantité d'eau après la saison des pluies et d'être réduits parfois à un simple filet après les sécheresses de l'été.

« Les principaux sont l'Oued-Bou-Hamden, qui se réunit à l'Oued-Scherf à Mjez-Ammar pour constituer la Seybouse et l'Oued-Chedakra, qui joue un rôle important à Hammam-Meskoutin, parce qu'il est l'affluent de toutes les sources thermales,

qui l'élèvent à la température de cinquante-cinq degrés.

« Les environs d'Hammam-Meskoutin sont limités d'une manière assez régulière par une série de montagnes d'élévation moyenne ; la plus rapprochée et l'une des plus hautes est le Djebel-Deback, d'une hauteur de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces montagnes appartiennent au système atlantique ; ce sont des contreforts du petit Atlas.

« Le pays qui environne Hammam-Meskoutin est presque entièrement dépourvu de voies de communication ; on ne saurait indiquer comme route le chemin difficile, à peine tracé, souvent impraticable, qui conduit de Bône à Constantine. Cependant, entre Mjez-Ammar et Hammam-Meskoutin, on vient de percer, pour les besoins de l'établissement thermal, à travers un pays accidenté et difficile, une route qui laisse peu à désirer.

« Le territoire d'Hammam-Meskoutin est occupé par les Beni-Fougal ; cette tribu peut mettre cent hommes sous les armes. Au delà de la rivière, au nord et à l'ouest, c'est la tribu des Beni-Addi, forte de soixante hommes.

« Ces deux tribus habitent un espace qui n'est

nullement en rapport avec leur population; il suffirait, par son étendue, aux besoins d'une population centuple, puisqu'il occupe à peu près tout l'espace circonscrit entre les montagnes qui nous servent de limites et une partie de ces montagnes elles-mêmes. C'est par elles que commence la série des tribus kabyles qui s'étendent vers l'ouest et occupent tout le massif de montagnes jusqu'au delà de Collo et de Bougie.

« Les habitants de cette contrée sont doux et pacifiques; ils recherchent peu les relations avec nous, mais ils nous laissent, avec une entière sécurité, parcourir une étendue de plusieurs lieues autour d'Hammam-Meskoutin. Ils sont, en général, moins beaux que les Arabes, leur physionomie manque de noblesse et leur maintien est sans dignité. Leur industrie est fort bornée; plusieurs tressent des nattes, quelques-uns sont meuniers, la plupart sont pasteurs et vivent uniquement du produit de leurs troupeaux. Je ne puis entreprendre ici de retracer leurs mœurs; il n'y a rien ici qui soit propre à la localité.

« Nous ne trouvons dans les auteurs que vague et obscurité sur l'ancienne existence d'Hammam-Meskoutin. Ce silence des historiens a d'autant plus lieu

de nous étonner, que l'inspection des lieux nous démontre que les Romains y eurent un établissement grandiose pendant une longue suite d'années.

« Cependant, d'après l'itinéraire d'Antonin et la table de Peutinger, on ne peut douter que le nom moderne d'Hammam-Meskoutin ne réponde au nom ancien d'*Aquæ Tibilitanæ*. A la distance de trois ou quatre milles au sud était la ville de *Tibilis ;* or, les ruines d'*Announa*, dont le nom n'est plus connu, s'accordent parfaitement avec cette désignation, quoique la distance puisse être un peu plus grande. *Tibilis* était situé sur la route de *Cirtha* à *Carthage*, ce qui est exact pour *Announa*.

« Announa répond, disent quelques modernes, à *Castellum Fabatianum*. Cependant, Announa offre encore les ruines d'une belle et importante cité, des portiques, des arcs de triomphe. C'était bien plus qu'un simple *castellum ;* mais, comme chaque ville avait le sien, le *Castellum Fabatianum*, situé tout près de la route, servait à protéger *Tibilis* (Announa), qui est à quelque distance de la voie romaine.

« Je ne puis comprendre que le géographe Mannert et son annotateur aient confondu *Tibilis* avec la

position moderne de *Khamise*, qui est éloignée de plus de quinze lieues d'*Aquæ Tibilitanæ*.

« *Tibilis* est cité par saint Augustin « *quùm Tibilim venisses.* » (Aug. ep. 128.) La notice épiscopale de Numidie signale un évêque, Simplicius Tibilitanus. Cette ville offrait donc une certaine importance, puisqu'elle possédait un évêque.

« De nombreuses ruines répandues sur le plateau d'Hammam-Meskoutin et dans les environs démontrent qu'à une époque éloignée les hommes y ont formé d'immenses établissements. Je n'hésite pas à croire qu'ils furent les thermes les plus vastes du monde. A la base du plateau, sur le bord du ravin, existent les ruines de deux forts d'une construction grossière, indiquant une époque de décadence, contemporains, sans doute, de l'enceinte actuelle de Ghelma. Les póstes militaires sont extrêmement nombreux dans les environs.

« Le nombre des bassins que nous avons trouvés est vraiment prodigieux; je suis assurément bien loin de la vérité en disant que plus de quinze cents personnes pouvaient se baigner à la fois. Les Romains variaient à l'extrême la forme de leurs bassins; nous en avons restauré quatre pour les besoins de notre service ; ils ont chacun une disposition par-

ticulière, ou plutôt, comme ils communiquaient entre eux, ils formaient un assez vaste système irrégulier et sans aucune symétrie. J'en ai fait déblayer un assez grand nombre qui étaient enfouis dans le sol, afin de déterminer leurs formes et leurs dimensions; il en est de carrés, de longs, de ronds, d'ovales, de formes indéterminées. Le plus grand que je connaisse n'a pas moins de cinquante-cinq mètres de longueur sur une largeur de huit à neuf mètres. Ces bassins étaient, en général, d'une construction fort solide; il n'y entrait point de pierres de taille, mais des moellons et des galets de grès réunis par une maçonnerie puissante. Tout le revêtement intérieur est formé d'un béton hydraulique d'une extrême dureté et d'une grande force de résistance. Beaucoup sont creusés dans l'épaisseur de la roche.

« On trouve encore çà et là des traces de constructions qui devaient servir d'étuves. La plus belle se trouve à la partie la plus déclive du plateau, à l'est des sources principales. C'est un ensemble de trois chambres voûtées, réunies par une entrée commune, et dans un bon état de conservation. Deux de ces chambres sont en voûte à plein cintre, mais celle du milieu offre une belle voûte à arête

et ressemble parfaitement à la nef d'une chapelle, avec le réduit destiné à l'autel. Cette disposition m'avait fait soupçonner que ce pouvait être une ancienne église ; en conséquence, j'avais entrepris des fouilles et le déblayage de toute la terre qui l'encombrait ; mais, arrivés à la profondeur de quatre mètres à partir du sommet de la voûte, les ouvriers ont été surpris par l'eau chaude et n'ont pu continuer leurs travaux ; nous y avons aussi trouvé des traces de ciment hydraulique ; c'était donc une dépendance des thermes. Nous n'avons point trouvé d'inscriptions, sinon un fragment insignifiant ; mais j'ai recueilli quelques médailles de Constantin, semblables à celles qu'on trouve à Hippone et à Ghelma.

« Vous savez déjà, Monsieur, qu'immédiatement après leur sortie de la terre, les eaux d'Hammam-Meskoutin forment d'abondants dépôts calcaires qui se superposent et s'élèvent sous forme de cônes sur toute l'étendue de la base du plateau. Ces cônes offrent entre eux une grande variété de formes et de dimensions ; les plus élevés atteignent jusqu'à dix mètres de hauteur, et vingt mètres de circonférence mesurée à la base. Souvent plusieurs se confondent,

de sorte qu'ils acquièrent une longueur qu'il est impossible de déterminer.

« Il est fort difficile de fixer le nombre exact des cônes, car ces dépôts arrivent, par une série décroissante de grandeur, à des dimensions telles qu'ils cessent d'affecter une forme conique, et se confondent avec les inégalités du terrain, en se moulant sur lui ; cependant, on peut admettre un nombre approximatif de cent. Ils n'observent entre eux aucune disposition symétrique ni de forme, ni de grandeur, ni de position, et offrent l'aspect de masses compactes, grises, ordinairement assez régulières, terminées au sommet par une ouverture en forme de coupe, ou véritable cratère.

« Quelques-uns de ces dépôts se sont répandus sur une longue surface, et imitent assez une muraille à laquelle le travail des hommes ne serait pas resté étranger.

« Quelques sources, qui jaillissent au sommet du ravin et se répandent sur son penchant, forment une magnifique cascade dont rien ne saurait exprimer l'effet et la splendeur. L'eau s'écoule en nappe d'une hauteur de cinquante mètres et couvre de ses dépôts une largeur de plus de cent mètres. Partout où la chute du liquide a éprouvé un obstacle, elle

s'est creusé un bassin dont les eaux limpides, s'écoulant par débordement, viennent tomber dans de semblables bassins inférieurs jusqu'à ce qu'arrivées au bord du ruisseau, ces eaux réunissent leur masse et s'y précipitent ensemble avec un léger et agréable bruissement.

« Les teintes les plus variées animent cet admirable tableau ; il est peu de nuances que le pinceau de l'artiste ne trouve à retracer. La coloration propre aux dépôts est blanche, mais elle est susceptible de varier à l'infini par la présence de nombreux fucus qui changent de teinte aux divers degrés de leur accroissement et de leur maturité, et par la dissolution continue des principes colorants des matières qui se trouvent en contact avec l'eau. Aussi, rien n'est-il plus fugace que les diverses couleurs de cette cascade; on est surpris de ne plus trouver aujourd'hui les teintes que l'on observait hier, et demain sans doute l'aspect ne sera plus le même qu'aujourd'hui.

« Tout corps solide déposé au contact de l'eau minérale d'Hammam-Meskoutin sert de noyau sur lequel vient se déposer le calcaire contenu dans ces eaux. Ces incrustations s'opèrent avec une rapidité remarquable; j'ai vu des nids d'oiseaux, exposés

sous le cours de la cascade, se revêtir, en moins de vingt-quatre heures, d'une couche blanche qui masquait entièrement leur propre texture. Toutefois, la rapidité même de ces dépôts rend difficile la conservation exacte des formes des objets que l'on soumet à l'incrustation. Nous n'avons pu en obtenir encore d'aussi parfaites que celles de la fontaine Saint-Allyre à Clermont, ou que celles des eaux de Carlsbad en Bohême; mais je ne doute pas qu'on ne puisse y parvenir lorsqu'on aura bien étudié les lieux et les conditions les plus favorables à la formation de ces objets de curiosité.

« Il est impossible de fixer d'une manière précise le nombre des sources qui jaillissent sur le plateau d'Hammam-Meskoutin; en effet, sur une foule de points, il suffit de creuser à la profondeur de quelques centimètres pour déterminer l'apparition d'une source nouvelle. Elles sont d'une prodigieuse abondance, car je suis certain qu'elles fournissent au moins cent mille litres d'eau par heure. Nous ne connaissons pas d'autres sources minérales qui approchent d'une pareille fécondité.

« La température des grandes sources s'élève invariablement à 95° centig. Celle des sources de moindre importance varie entre 46 et 90°. D'après

le voyageur Shaw elle était, en 1702, à trois degrés près, celle de l'eau bouillante. Desfontaines la trouva à 96°3. Cette légère dissidence ne peut tenir qu'à l'imperfection des instruments dont se servaient ces illustres voyageurs.

« Ces eaux sont caractérisées surtout par la présence de chlorures, de sulfates et de carbonates ; les gaz qui s'en dégagent contiennent quelques parties d'acide sulfhydrique. Par leur composition, ces eaux prennent donc place à côté de celles de Balaruc, Plombières, Bagnères, etc.

« Je pense, Monsieur, devoir borner là mes renseignements sur notre intéressante localité ; ils suffiront, sans doute, pour rafraîchir tous vos souvenirs, et je craindrais, en insistant davantage, d'entrer dans des détails techniques qui seraient pour vous sans intérêt, et qu'un médecin seul peut aborder.

« Daignez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

« Eug. GRELLOIS,

« *Médecin en chef de l'hôpital de Ghelma.* »

A l'époque de notre passage à Ghelma, la colonne du général Randon parcourait le côté oriental de la province de Bône pour assurer le recouvrement des impôts. Des officiers de cette colonne

eurent alors le bonheur de découvrir l'emplacement de Thagaste, la cité natale de saint Augustin, le siége épiscopal de son ami Alype. Ainsi que nous l'avons dit dans l'*Histoire de saint Augustin*[1], les ruines de Thagaste, aujourd'hui *Souk-Aras*, sont situées à quinze lieues de Ghelma, à vingt-cinq lieues sud-sud-est de Bône. M. Rose, capitaine des tirailleurs indigènes, chef du bureau arabe à Bône, trouva sur une pierre de taille, à Thagaste, une inscription latine en fort mauvais état qu'il voulut bien nous envoyer. Voici la manière la plus vraisemblable de restituer le sens de l'inscription de Thagaste : nous devons cette interprétation à la savante habileté de M. Miller, dont la place est marquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Flaccus Æmilius Thagasius (ou *Thagasinus*) *domum æternam meam et Pollentiæ Victorinæ conjugis meæ carissimæ..... feci, dedicavi.....*

« Moi, Flaccus Emilius de Thagaste, j'ai fait, j'ai « dédié ma maison éternelle et celle de Pollen- « tia Victorine, mon épouse très-chère... »

La suite est beaucoup trop altérée pour qu'on puisse en tirer rien de probable.

[1] Introduction, tome I, p. 18, voir la note.

CHAPITRE XVI

DE MJEZ-AMMAR A ANNOUNA.

D'ANNOUNA A CONSTANTINE.

L'Armée Française à Mjez-Ammar en 1836 et en 1837. — Les petites rivières qui forment la Seybouse. — Announa, l'ancienne Tibilis. — Restes d'une église à Announa. — Physionomie du plateau d'Announa. — Les deux routes de Constantine. — Peinture du pays. — Nuit passée à Laria au milieu d'une tribu. — Les chiens des Bédouins — Les approches de Constantine. — Arrivée à Constantine.

XVI

DE MJEZ-AMMAR A ANNOUNA.

Je ne pouvais pas quitter Mjez-Ammar sans donner un souvenir au passage de l'armée française en 1836 et en 1837. A la première expédition de Constantine, les Français, venant de Ghelma, s'arrêtèrent à peine quelques heures à Mjez-Ammar : ce fut dans la journée du 16 novembre. A la seconde expédition, Mjez-Ammar devint un camp formidable et le point de départ des opérations. Le 20 septembre 1837, Ahmed, à la tête de dix mille Arabes, tomba sur notre camp; ces charmantes collines de Mjez-Ammar virent toute l'horreur d'un combat meurtrier; Ahmed fut battu, mais bien des Français payèrent

de leur vie cette première victoire. Le souvenir des braves qui ont eu là leur sépulture, attristait pour moi le paysage de Mjez-Ammar.

En sortant de Mjez-Ammar, nous passâmes d'abord à gué l'Oued-bou-Hamden que les narrateurs des deux expéditions de Constantine ont appelé à tort la Seybouse. C'est un peu plus loin que la Seybouse, le Rubricatus des Anciens, se forme de la réunion de deux petites rivières dont l'une vient du côté de l'est et se nomme *Oued-Scherf*, et l'autre vient de l'ouest et prend sa source dans le Gebel de Bar; celle-ci se nomme d'abord *Oued-Zenati*, et puis Oued-bou-Hamden. C'est l'Oued-bou-Hamden qu'on passe à gué au sortir de Mjez-Ammar. De grosses pierres roulées par la rivière lorsque les orages de l'hiver la changent en un torrent, encombrent le gué. De plus, la rive droite est singulièrement escarpée. Le gué fut donc difficile à franchir à l'époque de la première expédition; le désencombrement du passage et l'établissement de rampes sur les bords occupèrent pendant toute une nuit les troupes du Génie.

L'Oued-bou-Hamden semble marquer la limite des terres fécondes du cercle de Ghelma du côté occidental. A mesure que nous marchions, la végé-

tation s'affaiblissait, les arbres devenaient plus rares. Nous arrivâmes en deux heures au plateau élevé d'*Announa* par des collines dépouillées, des terrains fangeux, des sentiers à peine praticables. Announa est un nom de femme ; c'est la désignation arabe de l'emplacement d'une cité romaine qui fut, selon les uns, *Castellum Fabatianum*, et à laquelle nous donnerions plus volontiers le nom de Tibilis. Il est plus d'une fois question de Tibilis dans l'histoire de l'Église d'Afrique ; nous connaissons le nom de deux de ses évêques, dont l'un fut donatiste et l'autre catholique : celui-ci souffrit l'exil sous Huneric. Ces deux évêques de Tibilis s'appelaient Simplicius. La ville se trouvait sur la route de Cirtha ou Constantine à Carthage. Parmi les ruines de Tibilis, nous avons remarqué deux arcs de triomphe, d'une élevation ordinaire, mais d'un beau caractère. J'avoue pourtant que j'ai été plus ému en présence des restes d'une église, dont une croix en bas-relief décore la porte d'entrée. Cette église, qui n'était pas vaste si on en juge par la façade encore debout, occupait un point élevé de la ville. C'était le premier monument chrétien de la vieille Afrique que j'eusse reconnu avec certitude, et j'ai salué avec respect ces vénérables débris. Sans doute que saint Augustin,

souvent en course dans ce pays pour des intérêts religieux, fit entendre la divine parole sous les voûtes maintenant écroulées; il entrait par la porte qui est encore là; il inclinait son front devant cette croix qui a vu passer au moins quinze siècles! Nous avons remarqué deux belles corniches mêlées à des débris dans l'intérieur de l'église, et, à quelques pas de la porte, le tronc d'une statue de femme. De grandes herbes cachaient à moitié çà et là des tronçons de colonnes et des inscriptions tumulaires. Le sommet septentrional du plateau d'Announa garde quelques vestiges du castellum; sur un autre point s'élève un débris solitaire, quelque chose comme un pan de mur. En avançant vers le côté oriental du plateau, l'œil plonge au loin sur de vastes groupes de collines. Pendant que nous parcourions ce sol jonché de débris et qu'il serait si intéressant de fouiller, des vautours planaient sur nos têtes. Ils représentaient bien le génie de la destruction, sur cette terre où le long empire de la barbarie a tout dévasté.

Nous nous étions détournés du chemin de Constantine pour nous rendre aux ruines d'Announa. Nous allâmes reprendre le chemin en coupant court à travers des coteaux couverts de chardons, de champs

de blé ou de tentes de Bédouins. De ce côté, la ville représentée par les ruines d'Announa était la dernière cité romaine, aux limites du désert montagneux qui s'étend jusqu'à l'ancienne Cirtha. Deux routes pour aller à Constantine : l'une passe par Sidi-Tamtam plus au midi, vers la rive gauche de la Seybouse et par le col de Raz-el-Akba; l'autre plus courte, est la route arabe qui consiste en un sentier. C'est la route arabe que nous avons suivie. L'armée française, aux deux expéditions de Constantine[1], suivit la route de Sidi-Tamtam. Le corps expéditionnaire qui marchait sous les ordres du maréchal Clausel souffrit des maux inouïs entre le Raz-el-Akba et Constantine; un ennemi qu'on ne s'attendait pas à rencontrer en Afrique, le froid, fit périr beaucoup de nos soldats. Les Français trouvèrent à trois lieues de Constantine les restes d'un monument romain de construction bizarre, que les Arabes désignent sous le nom de *Summah*.

Notre marche depuis Announa nous faisait reconnaître de temps en temps des vestiges de forts romains. C'est avec de petits forts habilement jetés dans des positions heureuses que les anciens maî-

[1] Voyez, à la fin de ce volume, un récit de la première expédition de Constantine.

tres de l'Afrique s'assuraient la domination. Les hautes régions que nous traversions n'offraient ni bois, ni blé, pas la moindre trace de culture. Dans la saison où nous étions alors, une herbe verdoyante couvrait le sol, et les troupeaux de plusieurs tribus y trouvaient leur nourriture; mais passé les mois du printemps, toute verdure disparaît; il ne reste qu'un sol nu, aride, brûlé. Nous étions parti à cinq heures du matin de Mjez-Ammar: à onze heures, nous nous reposions au fond d'un vallon, près d'un ruisseau bordé de lauriers-roses. Ce lieu s'appelle *Sabil-Ibrahim*. Ces lauriers-roses et ce courant d'eau vive enchantent les yeux et sont une bénédiction dans des solitudes où la vie n'apparaît plus. A onze heures et demie, nous remontions à cheval et nous cheminions de montagne en montagne; parfois nous apercevions un arbre solitaire sur un sommet; cet arbre devenait un spectacle, une sorte d'événement au milieu de ce désert immobile. Je me rappelle un petit enfant arabe qui, assis à quelques pas du chemin, enveloppé dans un lambeau d'étoffe grise, nous regardait passer, sans qu'un pli de son front, un mouvement de sa bouche ou de ses yeux révélât un sentiment ou une pensée : son visage avait la froide inanimation d'une pierre; et cepen-

dant, telle est la grandeur de l'homme, que cet enfant semblait comme le roi de ces montagnes inhabitées. Deux fois, nous avons rencontré des Arabes qu'il n'était pas difficile de reconnaître pour des maraudeurs; mais grâce à nos armes et à notres escorte, ils passaient leur chemin et ne levaient pas même la tête.

Le pays montagneux que nous franchissions est inculte et dépouillé, mais n'a rien d'affreux; il ne présente point ces déchirements profonds, ces mouvements abrupts, ces masses de rochers, ces abîmes qui forment les belles horreurs; c'est une nature triste, mais non pas horrible. Mieux vaudrait cependant, pour la curiosité de l'homme, le spectacle des vastes bouleversements du globe qu'un pays sans arbres, sans culture et sans habitants, dont la monotonie est de temps en temps coupée de tentes noires, et au milieu duquel on se trouve comme jeté sans espoir au bout du monde. Le blé pourrait y croître partout. Je crois qu'aux plus beaux jours de la domination romaine ces régions produisaient des grains, et que, la moisson faite, elles étaient ce qu'elles sont aujourd'hui; il n'y avait là ni cité, ni ville, ni grand établissement, ni bois, ni grande culture; il y avait du blé et, sur d'autres points, des pâturages comme

de nos jours, pâturages qui nourrissent les bœufs, les moutons et les chèvres des Bédouins.

À quatre heures du soir, nous nous arrêtions dans un lieu appelé *Laria*, où était campée une petite tribu. Nous devions y passer la nuit. Ce lieu est découvert; les Bédouins aiment à voir venir de loin, pour éviter les surprises. Au bruit de nos chevaux, tous les chiens de la tribu s'étaient réunis; ils nous accueillaient par des aboiements furieux. Ces gardiens des tentes arabes s'acquittent de leur devoir avec un zèle effrayant. Ces chiens blancs, au regard feroce, au museau pointu, aux oreilles droites, au corps allongé, vous dévoreraient si un Arabe ne les écartait pas. Ils accompagnent leurs maîtres à la guerre, et, la nuit, tiennent lieu de sentinelle, même en face de l'ennemi. L'Arabe s'endort et se fie à ses chiens pour l'avertir d'une agression soudaine. Je n'ai jamais vu un Bédouin caresser son chien ni même lui adresser une douce parole; il lui donne tout juste assez de nourriture pour qu'il ne meure pas de faim. Aussi la physionomie des chiens chez les Arabes est à la fois celle des bêtes sauvages et des bêtes affamées.

D'atroces douleurs souffertes toute la journée et durant un trajet de vingt lieues à cheval m'avaient

accablé. Je me couchai sous la tente du cheik de Laria ; j'étais encore à jeun ; une tasse de lait chaud sucré me fit du bien, et je passai ainsi une nuit, dormant quelque peu, malgré les sauvages concerts des chiens et des moutons, des vaches et des bœufs. Nos compagnons purent faire presque un festin sous cette tente hospitalière ; on leur apporta en grande abondance du lait, des œufs et des poulets. Notre hôte voulait tuer un mouton ; nous nous opposâmes à tant de magnificence. La petite tribu de Laria était amie du cheik Moustapha de Mjez-Ammar ; aussi nulle attention bienveillante ne nous manqua.

Le lendemain 11 mai, à cinq heures du matin, nos montures étaient sellées ; je souffrais encore, mais à peine huit ou dix lieues nous séparaient de Constantine : il fallait arriver. Nous voilà remontés à cheval. La nature se montrait toujours la même ; les escarpements du sentier que nous suivions mettaient souvent à l'épreuve l'adresse patiente de nos chameaux et de nos mulets. Des mares produites par les pluies s'offraient à nous. La rencontre de quelques Arabes conduisant des bœufs au marché de Constantine nous annonçait les approches de la cité. A notre gauche, au loin, se détachait une montagne surmontée d'une double ligne

de rochers et qui figurait comme un pont superbe jeté à l'horizon. A chaque sommet qui se présentait devant moi, je croyais que j'allais découvrir Constantine. Elle se voit de loin quand on arrive par le chemin de Sidi-Tamtam ; mais quand on prend la route arabe, la route que nous avons suivie, on ne voit Constantine que du haut du plateau de Mansourah ou de la Victoire : alors l'antique capitale de la Numidie s'étend à vos pieds avec la forme d'un bernous déployé, comme disent les Arabes. L'aspect de Constantine, du haut de Mansourah, m'a très-vivement frappé ; l'Europe et l'Orient ne m'avaient offert rien de pareil. Cette cité, assise sur des rocs, aux bords des abîmes, vous apparaît comme je ne sais quel mystérieux et formidable gardien du Désert. Nous arrivâmes par le Kantara, et nos regards surpris mesurèrent, en passant, les effrayantes profondeurs des précipices au fond desquels coule le Rummel. Du Kantara, une magnifique échappée de vue sur le couchant se découvre entre les deux montagnes.

CHAPITRE XVII

CONSTANTINE.

Les collines de Coudiat-Aty. — La mort du général Damrémont. — L'assaut de Constantine et les dernières scènes de la conquête de cette place. — Beau trépas du colonel Combes. — Fin misérable d'une partie de la population de Constantine. — La Kasbah. — La fontaine des Tortues — Le château du Géant. — Constantine il y a cent ans. — Le palais d'Ahmed-bey. — Caractère et population de Constantine. — Destinée de Constantine. — L'inscription chrétienne du Rummel. — Martyrs et évêques de Constantine. — Fertilité du pays de Constantine.

XVII

CONSTANTINE.

En arrivant à Constantine je me mis au lit. Une religieuse que m'avait envoyée M. l'abbé Suchet me donna des soins avec un empressement doux et touchant. Le lendemain j'étais sur pied de bonne heure ; je ne souffrais plus, et je brûlais d'impatience de voir cette brèche à jamais célèbre par où nos colonnes d'assaut, le 13 octobre 1837, pénétrèrent dans la ville après des péripéties si dramatiques et de si prodigieux efforts.

Je voulus visiter d'abord les collines de Coudiat-Aty du haut desquelles le tonnerre de nos batteries avait éteint les feux de la place et ouvert la brèche.

Avec quelle respectueuse émotion on s'arrête à l'endroit où, la veille de la prise de Constantine, un boulet vint frapper le général Damrémont dans la poitrine et lui donner la mort au moment où tout lui promettait un prochain triomphe ! Il a fini comme Turenne et a bien conquis sa funèbre place sous les voûtes du même monument. Le lieu du trépas du brave général en chef est marqué par une pyramide; deux inscriptions, l'une française, l'autre arabe, racontent sa gloire ; la première est gravée sur le côté nord de la pyramide, c'est le côté qui fait face à la France ; la seconde est gravée sur le côté méridional. En allant de Coudiat-Aty à la porte de la brèche, on passe auprès d'un minaret blanc changé en monument en l'honneur *des braves morts en* 1836 *et* 1837 *devant Constantine.* Il se tient là un marché arabe, et j'y ai vu arriver en grande quantité les dattes du Désert. La porte de la Brèche qu'on appelle aussi la porte Valée, du nom du général vainqueur de Constantine, s'appelait, avant notre conquête, *Bab-el-Djedid.* La ville a deux autres portes sur le même côté, au sud-ouest : *Bab-el-Oued* et *El-Ghabia.* Celle-ci donne sur le Rummel. Nous avons déjà nommé la porte d'*El-Kantara*, la seule à l'est de la cité.

L'assaut de Constantine, tel que l'avaient rapporté les documents officiels, me fit, il y a neuf ans, une vive impression. Le souvenir de cette journée du 13 octobre 1837 s'est offert à moi avec de plus saisissantes images et un plus profond intérêt lorsque j'ai vu de mes yeux la muraille de la brèche, touché de mes mains les pierres, et parcouru tout ce point qui fut le théâtre de tant d'exploits mêlés à d'inexprimables douleurs. Les scènes héroïques recommençaient devant moi. Au signal donné par le duc de Nemours commandant du siége, le colonel de Lamoricière et ses zouaves, suivis d'officiers du génie et de leurs sapeurs, gagnaient la brèche au pas de course et l'escaladaient en un moment, malgré la raideur de la pente, les éboulements, les décombres et les coups de fusil. Le drapeau de la France, porté par le capitaine Gardaren, flottait bientôt sur la crête de la brèche. Les Turcs et les Kabyles, chargés de la défense de la ville, lançaient une continuelle pluie de balles sur les assaillants. Un massif de maçonnerie antique qui est encore là, servait de temps en temps d'abri aux colonnes d'attaque.

On avait cru que la brèche, une fois escaladée, des voies s'ouvriraient pour conduire nos soldats dans Constantine. D'inextricables difficultés allaient se

présenter. Les braves montés à la brèche marchent en avant et ne découvrent que des passages sans issues, des enfoncements qui n'aboutissent à rien, un amas de constructions incompréhensibles, je ne sais quel chaos de pierres où le courage lutte avec l'inconnu : et pourtant les balles de l'ennemi savent s'y frayer un chemin, et nos soldats reçoivent des coups qu'ils ne peuvent rendre ! Les zouaves cherchent à se mesurer avec des hommes, ils cherchent les périls et ne trouvent qu'une sorte d'emprisonnement qui les désespère ! Enfin se montre une des batteries non casematées ; les zouaves, d'après l'ordre de leur capitaine Sanzai, s'élancent à la baïonnette sur l'ennemi qui fait presque à bout portant une charge terrible. Les défenseurs de la batterie se font tous tuer sur leurs pièces. Le colonel de Lamoricière redouble d'efforts pour s'ouvrir une voie ; il est remplacé sur la toiture d'une maison par le capitaine Sanzai qui reçoit une balle mortelle. Le capitaine du génie Leblanc, le capitaine Desmoyen sont mortellement frappés. Beaucoup d'hommes sont blessés ou ensevelis sous une face de mur qui s'écroule ; le chef de bataillon Serigny expire dans les décombres, implorant des secours que nul ne peut lui donner. Mais quelque chose de plus affreux attendait nos

braves. Les explosions successives de magasins à poudre, l'explosion des sacs de poudre que portaient sur leur dos plusieurs soldats du Génie, remplissent ces lieux de scènes infernales. Un véritable abîme s'était formé, et des flammes enveloppaient nos soldats. Plus d'air à respirer, pas d'espace pour chercher la vie, nul moyen d'échapper au feu ; le feu brûle les vêtements et les chairs de ces malheureux ; ils veulent avec leurs mains se débarrasser des flammes, et leurs mains sont brûlées ; les flammes entrent dans leurs yeux, dans leurs narines, dans leur bouche ; les flammes les suivent partout, les rongent, les dévorent : quelles angoisses ! quel tableau ! Le colonel de Lamoricière, blessé par l'explosion et n'y voyant plus clair, cède le commandement au colonel Combes : celui-ci arrive avec les compagnies du 47e et de la légion étrangère. Qui dira les merveilles de bravoure accomplies par cette seconde colonne d'assaut ? qui dira la gloire du colonel Combes, atteint mortellement de deux balles, ne se retirant qu'après s'être assuré du succès complet du mouvement qu'il avait ordonné, quittant lentement le champ de bataille, regagnant seul la batterie de brèche pour rendre compte au général en chef de l'état des choses, étonnant ceux qui l'écoutent par

le calme de sa parole, et mourant ensuite avec une tranquille grandeur, digne des plus beaux trépas de l'histoire? La fin du colonel Combes est un magnifique souvenir de l'assaut de Constantine.

La disparition du colonel Combes et du colonel de Lamoricière laissait l'attaque sans unité, mais les zouaves continuaient leurs prodiges. Le général Rulhières avait reçu l'ordre de prendre le commandement des troupes qui étaient dans la ville; un More, chargé d'un écrit portant soumission du pouvoir municipal de Constantine, se présente au général; celui-ci envoie le messager au général en chef qui accepte la soumission et ordonne la cessation des hostilités et la prise de possession de Constantine.

Ainsi tomba en notre pouvoir Constantine que les Turcs et les Kabyles défendirent vaillamment. La brèche, aujourd'hui réparée et déblayée, offrait alors un effroyable spectacle: c'était comme un chaos de débris humains, sanglants, défigurés ou calcinés; c'étaient des agonies de Français et d'Arabes épars à travers les décombres. On prit les blessés partout où on put en rencontrer, et les soins ne leur manquèrent pas.

Je me fis conduire à la Kasbah afin de suivre sur les lieux les derniers souvenirs de notre conquête de

Constantine. La Kasbah, située au nord de la ville, sur la partie la plus haute, était comme la citadelle. Lorsque le général Rulhières monta vers ce poste pour l'occuper, il en trouva l'enceinte déserte; on aperçut seulement quelques Kabyles et quelques Turcs qui s'avançaient derrière la Kasbah, le long des ravins à pic de la montagne; avant de disparaître dans les profondeurs des précipices, ces derniers défenseurs de Constantine se retournaient encore une fois vers les Français et déchargeaient contre eux leurs fusils : inutiles et suprêmes efforts de l'intrépidité vaincue par la discipline et le génie de la guerre !

En me plaçant aux bords de ces ravins pleins de terreur, j'arrêtais les yeux sur les pentes à pic par où des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, plus confiants dans les abîmes que dans la pitié des Français vainqueurs, cherchèrent à se sauver; leurs moyens de salut étaient des cordes attachées aux pitons supérieurs des rochers : ces cordes se rompirent. Ce fut alors qu'on vit des masses humaines rouler le long de cet immense mur de rochers, et qu'on vit se former comme une grande et épouvantable cascade de cadavres. Quand les Français arrivèrent à la Kasbah, cette effroyable chute d'une

population à des profondeurs mortelles avait eu déjà lieu ; ils n'aperçurent que de vastes et d'informes monceaux gisant au pied de la montagne.

En 1844, il restait à peine quelques vestiges de la Kasbah de Constantine. Tout ce sommet de la ville était couvert de décombres et de travailleurs. Les citernes qu'on m'a montrées sont les plus beaux restes de la puissance romaine à Cirtha. L'abbé Laserre, curé de Constantine, mon guide à la Kasbah, me faisait remarquer les traces d'une ancienne église bâtie par Constantin qui donna son nom à la cité dont il fut le restaurateur. Au point le plus haut de l'emplacement de la Kasbah, nous avons construit un hôpital qui peut renfermer douze cents malades; je l'ai visité ; les malades s'y trouvaient en petit nombre. L'abbé Laserre leur adressait à tous des mots affectueux et consolateurs. A côté de l'hôpital est le dépôt d'artillerie. Tout autour, les rochers de l'abîme sont marqués de dramatiques souvenirs. Depuis plus d'un siècle l'autorité musulmane de Constantine avait coutume de précipiter de ces hauteurs les femmes coupables ; les femmes d'Ahmed-bey n'échappaient point à cette effroyable loi ; cette place était la roche tarpéienne de l'adultère. Un jour, dit-on, une des pauvres créatures lancées

dans les profondeurs de l'abîme fut soutenue par le vent dans l'espace, et ses vêtements déployés lui servirent d'aile comme la voile à une nacelle : elle descendit ainsi tout doucement au fond du précipice sans le moindre mal. On ajoute que cette merveille ne toucha point Ahmed-bey ; pour être plus sûr de son fait, il ordonna que l'on coupât le cou à la jeune femme.

Le capitaine du dépôt d'artillerie s'était fait près de là, au bord de l'abîme, un petit jardin fermé d'un parapet : ce point formait comme un balcon d'où l'œil plongeait avec effroi dans une profondeur de plus de huit cents pieds. De là, on aperçoit la cascade qui apparaît comme une urne laissant épancher son eau, et n'en a pas moins une hauteur de plus de cent pieds.

Un peu plus loin que la cascade du Rummel, il y avait, au temps du voyageur Shaw [1], une belle fontaine d'eau claire remplie de tortues. Elles donnaient lieu à bien des fables. Au temps de Léon l'Africain, les femmes de Constantine prenaient ces tortues pour des démons. Elles attribuaient à leur maligne influence la fièvre et les diverses maladies qui pouvaient les atteindre. Pour conjurer cette in-

[1] Shaw quitta l'Afrique en 1732.

fluence, les femmes avaient coutume de tuer de belles poules blanches qu'elles mettaient avec leurs plumes dans un pot de terre entouré de petits cierges : elles allaient porter leur offrande aux mauvais génies de la fontaine, « là où s'acheminent occulte-
« ment, dit Léon l'Africain, quelques bons compa-
« gnons suivant à la dérobée ces simples matrones,
« qui n'ont pas plutôt tourné le pied qu'ils saisissent
« le pot et les poulailles lesquelles mettent bouillir
« et en font une bonne gorge chaude. »

Au seizième siècle, s'élevait, en dehors de Constantine, du côté du levant, tout près de la fontaine qui coule encore, un monument orné de statues et de figures humaines ; le peuple s'était imaginé que cet édifice était une ancienne école et que ces figures représentaient des maîtres et des écoliers changés en pierre, en punition d'abominables crimes [1]. Léon l'Africain avait vu aux bords du Rummel qu'il appelle *Sufegmare*, « des degrés taillés et martelés à
« force de ferrements ; et joignant iceux une petite
« loge faite à voûte et cavée en la manière de ces
« marches, de sorte que les colonnes, bases, chapi-
« taux, le plan, le niveau de pavé, le couvent et le

[1] Léon l'Africain.

« logement sont tous d'une pièce, et en ce lieu les « femmes de la cité descendent pour laver la buée. » Cette espèce de lavoir existe encore.

Dans la peinture de Constantine que nous avons tracée au chapitre XII du deuxième volume de notre *Histoire de saint Augustin*, nous avons décrit les abîmes du Rummel avec toutes leurs horreurs magnifiques, et le Kantara ou pont à deux étages fort digne de curiosité. Un auteur arabe, Ibn-Sayd, cité par Aboulféda [1], compare l'eau du Rummel roulant au fond du ravin de Constantine à la queue des comètes. Shaw parle des restes d'un arc de

[1] Aboulféda place Constantine dans le Magreb-Alaussath ou l'Afrique du milieu. Il divise l'Afrique en trois parts : la partie occidentale qu'il appelle le Magreb-Alacsa ou le Magreb le plus reculé ; le Magreb-Alaussath ou le Magreb du milieu, enfin la partie orientale qu'Aboulféda appelle Afryeya. M. Reinaud a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles d'une introduction de la géographie d'Aboulféda qu'il va bientôt publier ; c'est un important monument qu'il élève à la science. Cet orientaliste si savant, si consciencieux, si exact, continue parmi nous l'illustre Sylvestre de Sacy. Le public instruit connaît sa Description des *Monuments Arabes, Persans et Turcs* du cabinet de M. le duc de Blacas, son livre sur les *Invasions des Sarrazins*, ses *Fragments Arabes et Persans relatifs à l'Inde*, et enfin sa traduction des *Voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et en Chine*. Il nous est doux de donner ici un témoignage de profonde estime à l'homme dont les premiers travaux se rattachent au souvenir du grand historien des croisades, cet ami de notre jeunesse toujours vivant dans notre cœur.

triomphe au sud-ouest du pont ; ces restes que je n'ai pas vus s'appelaient *cassir goulah* (le château du géant). « La sottise du populaire, qui est sans « jugement, » dit le géographe que nous avons cité, « le fait estimer un palais, auquel souloyent « converser les malins esprits. » On y retrouvait trois arches, dont l'une, celle du milieu, était spacieuse. Des fleurs et des faisceaux d'armes ornaient les bordures et les frises. Le passage suivant de Shaw nous indiquera ce qu'était Constantine il y a cent ans :

« La langue de terre au sud-ouest près de laquelle « se trouve la principale porte de la ville, a envi- « ron cinquante toises de large, et est entièrement « couverte de débris renversés, de citernes et autres « ruines, qui se prolongent jusqu'à la rivière, et « s'étendent ensuite parallèlement à la vallée. Telle « était la position et l'étendue de Cirtha. Constan- « tine n'est pas, à beaucoup près aussi grande, et « n'occupe que l'espèce de promontoire dont il a « été question.

« Outre une multitude de ruines en tout genre « répandues sur cet emplacement, il existe, au mi- « lieu de son enceinte, une réunion de citernes, « destinées probablement jadis à recevoir l'eau du

« Physgiah, qui y parvenait par un aqueduc. Il y a « environ vingt de ces citernes, qui occupent un « espace de vingt-cinq toises carrées. L'aqueduc « est plus endommagé que les citernes ; mais ce qui « en reste prouve le génie des Cirthésiens, qui ne « craignirent point d'entreprendre un ouvrage d'une « aussi prodigieuse dimension.

« Au bord du précipice situé au nord, sont les « débris d'un grand et bel édifice. On y voit quatre « piédestaux, chacun de sept pieds de diamètre « qui paraissent avoir appartenu à un portique. Ils « sont d'une pierre noire, peu inférieurs au marbre, « et qui paraît avoir été tirée des rochers sur les- « quels la ville s'élève.

« Les piliers formant les côtés de la principale « porte de la ville, qui sont d'une belle pierre rou- « geâtre, comparable au marbre, sont artistement « sculptés. On voit, incrusté dans un mur du voisi- « nage, un autel en beau marbre blanc, et en sail- « lie un vase bien conservé. La porte du côté du « sud-est est du même style d'architecture que la « porte principale, quoique plus petite ; elle s'ouvre « du côté du pont, qui traversait la vallée dans cet « endroit.

« Ce pont était un chef-d'œuvre dans son genre

« La galerie et les colonnes des arches étaient or-
« nées de corniches, de festons, de têtes de bœuf,
« et de guirlandes. L'entre-deux de chaque arche
« est surmonté de caducées et autres figures. Entre
« les deux principales arches, on voit, sculptée en
« relief et très-bien exécutée, une femme marchant
« entre deux éléphants, et dont la tête est sur-
« montée d'une grande coquille, en forme de dais.
« Les éléphants ont la tête placée l'un vis-à-vis de
« l'autre, et leurs trompes croisées; la femme, qui
« est coiffée en cheveux, a pour vêtement une es-
« pèce de large chemise, qu'elle relève de la main
« droite, en regardant la ville d'un air moqueur.
« Si ce morceau de sculpture s'était trouvé partout
« ailleurs, j'aurais pu croire qu'il servait d'ornement
« à quelque fontaine, parce qu'il est assez connu
« que les anciens y représentaient quelquefois des
« sujets comiques ou badins. »

Ces ornements romains ont disparu du pont de Constantine; le deuxième étage du Kantara est moderne.

Dans l'*Histoire de saint Augustin* j'ai dit que l'antique ville de Cirtha n'était pas plus grande que la ville actuelle. Les débris considérables que Shaw avait vus hors de Constantine au sud-ouest, ne me

permettent pas de garder cette opinion. Il faut croire que de ce côté Cirtha s'étendait beaucoup plus que Constantine. L'enceinte actuelle de la ville doit dater de son rétablissement par Constantin.

Il y a dans la description de Shaw un point que je ne comprend pas. « La plus grande partie de la ville, dit ce voyageur, était bâtie sur une espèce de promontoire qui, avançant beaucoup dans la mer, formait comme une presqu'île inaccessible de tous côtés, excepté au sud-ouest. » Ces lignes qui nous montrent Constantine bâtie sur un promontoire s'avançant dans la mer, renferment une explicable erreur. Shaw ne pouvait pas ignorer qu'une distance d'une vingtaine de lieues sépare Constantine du plus prochain rivage de la mer.

Le palais d'Ahmed-bey, voisin de la porte de la Brèche, est un palais à la façon orientale, construit avec des colonnes et des sculptures enlevées aux plus riches maisons de Constantine. Les murs intérieurs sont revêtus de faïence ou couverts de peintures grossières, représentant Stamboul, Alexandrie, Alger, les principaux monuments de l'Orient, des navires fendant les flots, mais sans la représentation de l'homme. Des parterres en diverses cours égayent cette demeure. Ce palais est tout un petit

monde irrégulièrement ordonné. Avant qu'on l'eût dépouillé de ses beaux tapis, de ses riches portières, des brillants détails de son ameublement princier, il pouvait sans trop d'effort d'imagination réaliser les fantastiques souvenirs des *Mille et une Nuits*. Les appartements des femmes d'Ahmed ressemblent assez à des chambres de pensionnaires. La salle où les femmes dansaient devant leur maître n'a gardé aucun ornement. La tristesse des contrastes ne manque point ici. Où est l'homme en présence de qui folâtraient de jeunes filles pour charmer ses loisirs? Il est errant je ne sais où, courant après une puissance perdue qu'il ne retrouvera jamais! Où sont les femmes qui formaient des pas suaves ou joyeux au bruit de la mandoline? Quelques-unes ont trouvé l'exil, la misère ou la mort; l'une d'elles, Aïscha, s'est faite chrétienne et a choisi la meilleure part.

Le palais d'Ahmed-bey est à la fois comme la maison de plaisance et l'hôtel-de-ville de Constantine; c'est une sorte de petite Capoue qui attache nos officiers à la cité du Désert.

Constantine, ou *Cossentina* comme l'appellent les Arabes, bâtie en tuiles crues et en pisé, ville sans gaîté, sans animation, sans bruit, environnée d'abîmes et de solitudes, ne ressemble à aucune autre ville de

la terre. Elle rappellerait Jérusalem par ses muettes tristesses si quelque chose était comparable aux tristesses sublimes de la vallée de Josaphat, de la grotte de Jérémie, du Calvaire et du divin Tombeau. Une silencieuse gravité règne partout dans les tortueuses rues de Constantine. A voir le sérieux visage des habitants, Kabyles, Mores et Juifs, on dirait des hommes constamment occupés à méditer *les années éternelles*. Notre langue, les vêtements européens, les uniformes de nos officiers et de nos soldats sont les seules variétés de ces aspects immobiles. La rue des Juifs, avec ses voûtes et ses arcades de vignes et de pampres, entremêle d'images riantes et de caprices gracieux la gravité accoutumée.

Avant notre occupation, en portait à quarante mille le nombre des habitants de Constantine ; je ne pense pas que le chiffre de la population actuelle, y compris les Européens, s'élève au delà de trente mille. L'activité des indigènes se partage entre les métiers et la culture des terres. Les rochers et le désert sont aux portes de Constantine, mais pour peu qu'on avance dans l'intérieur, on y trouve un sol fécond.

Le célèbre géographe arabe du seizième siècle nous montre Constantine comme « fort abondante,

« civile, et embellie de plaisantes maisons et somp-
« tueux édifices, comme est le temple majeur, deux
« colléges, et trois ou quatre monastères avec plu-
« sieurs places belles et bien ordonnées, séparant
« les arcs qui sont disposés chacun en son ordre.
« Les hommes, ajoute Léon, sont vaillants et adonnés
« aux armes, mêmement les artisans. Davantage le
« nombre des marchands qui tiennent les draps de
« laine du pays, est grand, et de ceux aussi qui font
« transporter les toiles, huiles et soies en Numidie,
« toutes lesquelles choses ils troquent contre esclaves
« et dattes. Il n'y a pas en Barbarie un plus grand
« marché de dattes. C'étoit jadis la coutume des
« roys de Tunis de bailler cette cité à leur premier
« né. »

Grâce à sa forte position et au génie industrieux des habitants, Constantine a peu connu les mauvais jours. La conquête de Jugurtha et surtout la guerre de Maxence contre le paysan de Pannonie qui s'était fait proclamer empereur, furent les seules calamités de son histoire. On sait qu'elle tint bon contre les scandales et qu'elle devint musulmane sans passer par les ruines. Au douzième siècle, le temps de la grande lutte entre l'Évangile et le Coran, Constantine avait une opulente activité. Edrisi, qui vivait alors,

parle de cette ville comme étant peuplée et commerçante, et parle aussi de l'association des habitants pour la culture des terres et la conservation des récoltes. Ils parvenaient, d'après l'auteur arabe, à conserver le blé dans les souterrains durant un siècle ; je ne sais s'il n'y a pas là quelque exagération. En tout cas, le blé ne reste pas cent ans dans les silos des Arabes de notre temps. Constantine n'a plus les monuments magnifiques mentionnés par Strabon, mais elle a des monuments vivants devant lesquels le voyageur s'arrête : ce sont les Kabyles et les Juifs. Depuis plus de trois mille ans que cette ville existe, elle ne cessa jamais sans doute d'être principalement habitée par les Kabyles, la plus ancienne race historique des pays africains ; or, les Kabyles se sont toujours montrés artisans ingénieux, agriculteurs habiles, en même temps que guerriers intrépides, et c'est à la constante influence de leur génie que j'attribuerais la longue prospérité de Constantine. Les Juifs sont à Constantine comme dans tous les autres pays de la terre : âpres au gain, spéculateurs sans repos. Ce qui m'a le plus frappé chez les Juifs des bords du Rummel, c'est la beauté des formes. Les femmes surtout m'ont paru réaliser l'idéal harmonieux de ces lignes qu'on prête aux plus célèbres

figures bibliques. Je les ai vues par groupes un jour de fête, soit à leurs portes, soit dans le voisinage du Kantara, et l'élégante richesse de leurs costumes ajoutait à leur beauté.

Dans cette ville de Constantine qui pendant si longtemps n'a vécu qu'avec elle-même et avec les tribus du Désert, la langue arabe est plus pure qu'en aucune autre cité de l'Algérie. Le mélange avec les races franques a gâté la langue de Mahomet et d'Antar parmi les populations des villes africaines, mais le Désert l'a gardée dans sa pureté.

Constantine a plusieurs mosquées dont les dômes ou les minarets rompent la sombre uniformité de l'aspect de la ville. J'ai entendu la messe dans une mosquée convertie en église, et j'ai prié pour que l'antique cité des Phéniciens, des rois Numides, des Romains, des Arabes et des Turcs retrouve son éclat chrétien du quatrième siècle.

En dehors de Constantine, au sud-est, à quelques pas de la rive droite du Rummel, il est une inscription chrétienne gravée sur un roc en mémoire de plusieurs martyrs. Cette inscription des vieux temps de l'Église d'Afrique, dont j'ai parlé ailleurs[1] et qui

[1] Histoire de saint Augustin, tome I, introduction.

se trouve rapportée à la fin du tome II de l'*Histoire de saint Augustin*, était menacée de périr à l'époque de mon passage à Constantine ; à peine quelques mètres la séparaient de la mine qui faisait sauter les rochers pour obtenir des pierres de construction. Je me hâtai d'écrire au maréchal Bugeaud en faveur de ce touchant monument de l'antiquité chrétienne en Afrique. L'espérance que j'avais mise en lui ne fut point trompée. Le maréchal gouverneur donna des ordres par lesquels s'est trouvé protégé un vénérable souvenir qui date de quinze siècles. Toute place où coula le sang des défenseurs d'une grande cause est digne du respect des hommes. Qui oserait refuser ce respect à des martyrs chrétiens? Je voudrais une chapelle adossée contre le roc qui porte l'inscription glorieuse, cette inscription où rayonnent les noms des martys Marien et Jacques, Rusticus et Crispus.

Le souvenir d'autres martyrs honore l'histoire de Constantine. Agapius, Secundinus évêque, Émilien qui suivait la profession des armes, les vierges Tertulla et Antonia, une jeune mère et ses petits enfants dont le nom n'est point arrivé jusqu'à nous, souffrirent la mort sous l'empereur Valérien.

Cherchons dans les vieux siècles quels furent les évêques de Constantine. Voici d'abord Crescentius,

qui assista au concile de Carthage de 260. Nous trouvons ensuite Paul, qui livra à Munatius Félix, flamine perpétuel, gouverneur du pays de Cirtha, les livres saints, deux calices d'or, six calices d'argent, six vases d'argent, une lampe et une boîte d'argent. Il était mort en 305. Silvain, quoiqu'il eût été complice de la lâcheté de Paul, dont il était sous-diacre, fut ordonné évêque par Secundus, évêque de Tigisy. Mais le peuple de Constantine réclama : il voulait pour évêque un certain Donat. « Nous voulons notre concitoyen[1] » disait le peuple. En 330, Constantine avait pour évêque Zenzius, un de ceux à qui l'empereur Constantin annonça son dessein de rebâtir à ses frais une basilique dans cette ville ; il voulait dédommager les catholiques de la perte de la basilique que les donatistes leur avaient prise de force : l'empereur, dans sa lettre, louait les évêques de leur patiente résignation à l'égard des donatistes.

C'est par erreur que le savant Morcelli[2] a placé Generosus au nombre des évêques de Constantine. Generosus n'était qu'un catholique laïque de cette ville. Saint Augustin, Alype et Fortunat lui écrivi-

[1] Civem nostrum volumus. Gestis apud Zenophilum.

[2] Africa christiana.

rent en 400 pour le mettre en garde contre les mensonges d'un prêtre donatiste. Un évêque de Constantine, Profuturus, était sorti du séminaire ou couvent de saint Augustin ; le grand docteur a prononcé son nom dans le livre *de Unico Baptismo* contre Pétilien. En 397, Augustin souffrant recommandait ses jours et ses nuits aux prières de son ami Profuturus ; cette lettre[1] est charmante de douceur et de résignation, de paix et de charité. En 411, Fortunat, évêque de Constantine, figure au nombre des sept évêques choisis pour plaider la cause catholique dans la célèbre conférence de Carthage. Nous avons une belle lettre d'un évêque de Constantine de la dernière moitié du cinquième siècle ; elle est adressée à un catholique du nom d'Arcadius, que le roi Huneric avait exilé en punition de sa fidélité religieuse. Honorat Antonin (c'est le nom de l'évêque) exhorta ce catholique proscrit à persévérer dans la foi, à ne pas fléchir sous le poids de ses peines, à se réjouir d'avoir été jugé digne de confesser l'unité chrétienne. Il y avait alors plus d'un fidèle d'Afrique condamné aux misères de l'exil, et la lettre d'Honorat Antonin était destinée à ranimer bien des courages soumis à l'épreuve des persécutions. En 484, la proscription

[1] Lettre XXVIII.

frappait Victor, le dernier évêque de Constantine : cette année-là, un grand et suprême adieu fut adressé à l'Afrique catholique par ses premiers pasteurs.

Un évêque donatiste de Constantine, Pétilien, se rendit célèbre par des attaques injurieuses contre saint Augustin. Les belles réponses[1] de l'évêque d'Hippone à Pétilien sont le plus grand exemple de modération qu'ait jamais offert la polémique religieuse.

A voir l'emplacement de Constantine et les montagnes qui l'entourent, on dirait tout d'abord que cette terre ne produit rien. Mais à une assez courte distance de la ville, vers le sud, s'étendent de riches moissons. Le pays de Constantine est fertile en blés : c'est de là surtout que Rome tirait ses grains. Quand les moissons sont faites, le sol dépouillé n'offre plus au loin qu'un triste désert grisâtre. Du côté du sud on fait trente lieues sans rencontrer des arbres. Ce n'est qu'à Kessoul-el-Genaïa et à Batna qu'on trouve des bois aux flancs des monts ; l'ombre des vieux caroubiers de Kessoul-el-Genaïa couvre de grands tombeaux romains qui annoncent le voisinage des belles ruines de Lambœsa. Des forêts de cèdres cou-

[1] Histoire de saint Augustin, tome I, ch. XVIII.

ronnent les sommets des montagnes à l'ouest de Batna. A vingt-sept lieues de là, toujours vers le sud, se déploie l'oasis de Biskara où flotte le drapeau de la France, belle oasis avec cent mille palmiers dont les fruits sont échangés à Constantine contre le blé que le Désert ne donne pas. A soixante-seize lieues de Biskara, on trouve Tougourt[1] dont les chemins nous sont maintenant ouverts, et qui nous paye l'impôt.

[1] Voyez à la fin de ce volume une très-curieuse notice sur Tougourt.

CHAPITRE XVIII

DE CONSTANTINE A SMENDOU ET A EL-ARROUCH.

Départ de Constantine. — Espions arabes. — Smendou. — Toumiette. — Les tourterelles. — El-Arrouch. — Le théâtre des Zéphirs. — Organisation des chasseurs des Bataillons d'Afrique. — Leur caractère, leurs mœurs, leur discipline, et moyens de les conduire.—On connaît peu, en France, la guerre d'Afrique. — Il faudrait créer à Alger une école pour les jeunes officiers destinés à la guerre d'Afrique. — Sanglante aventure de nuit au camp d'El-Arrouch. — D'El-Arrouch à Philippeville. — De Philippeville à Dellys. — Dellys. — Retour à Alger. — Quelques mots sur le Maroc.

XVIII

DE CONSTANTINE A SMENDOU ET A EL-ARROUCH.

Du haut des sommets de la Kasbah de Constantine, j'avais contemplé au nord-ouest le vallon du Rummel, avec quelques jardins et de beaux champs de blé, les collines baignées par la rivière qui serpente au loin, et, vers l'ouest, à onze ou douze lieues, la montagne au pied de laquelle s'élevait l'ancienne Milève, aujourd'hui Milah. En quittant Constantine pour gagner Philippeville où je devais prendre le bateau à vapeur, je descendis dans le vallon du Rummel dont les aspects me charmaient de loin. J'avais dit adieu au cheik Moustapha, lui promettant

de recommander[1] ses services rendus à la France en Algérie. L'abbé Suchet restait avec moi; il voulait bien poursuivre jusqu'au bout son œuvre de pieuse amitié.

Nous passâmes à gué le Rummel à une lieue de Constantine. La rivière n'a pas de pont; les piétons doivent se mettre dans l'eau; quand les pluies de l'hiver enflent le Rummel, les voyageurs à cheval et les convois ont de la peine à le franchir. Nous rencontrâmes au gué une douzaine de musiciens arabes ambulants avec des tambours et des hautbois; leur figure et leur contenance nous avaient inspiré des soupçons; nous apprîmes plus tard que ces musiciens arabes étaient une bande d'espions envoyés par des tribus ennemies : ils allaient chercher des nouvelles de nos troupes et de nos opérations militaires. Il n'est pas de forme et de déguisement que ne prenne l'espionnage de nos ennemis en Algérie. Lorsque Abd-el-Kader veut jeter au loin des avis ou des proclamations, les porteurs de ces messages sont d'une invisible habileté. On rencontre quelquefois en Algérie des chanteurs errants appelés *medahh* et des improvisateurs appelés *fesehha*, qui colportent la

[1] Cheik Moustapha de Mjez-Hammar a reçu la croix d'honneur.

haine contre la France. Leurs poésies populaires entretiennent l'esprit d'insoumission et les animosités religieuses. C'est comme une presse d'opposition et d'opposition violente qui va chercher, à travers le pays, des hommes pour se faire écouter. Il importerait de soumettre ces medahh et ces fesehha à une sévère vigilance [1].

De Constantine au camp de Smendou on compte huit lieues. Nous ne trouvions que des collines dépouillées et des solitudes. Les restaurateurs et les images de la vie française au camp de Smendou sont une surprise au milieu d'un pays désert. Nous y déjeunâmes comme dans une de nos villes de France. De Smendou au camp d'El-Arrouch, sept lieues. A trois lieues de ce dernier camp, du haut du col de *Toumiette* ou des Deux-Mamelles, un tableau magnifique s'est tout à coup offert devant nous ; au fond de ce tableau blanchit le camp d'El-Arrouch. Dans le trajet de Constantine à Philippeville il n'y a de triste que les huit premières lieues ; un peu au-delà de Smendou, les aspects du pays s'animent ; la nature devient plus belle et plus riante à mesure

[1] Au moment où cet ouvrage s'imprime, nous lisons dans le *Moniteur Algérien* une circulaire du lieutenant-général de Bar, gouverneur-général par intérim, qui répond à nos vœux sur ce point.

qu'on avance. Après avoir dépassé *Toumiette,* nous aimions à reposer nos regards sur de verdoyantes collines d'où partaient des bataillons d'oiseaux. Des lauriers-roses et des myrtes aux bords de courants d'eau vive nous rendaient le printemps que nous avions laissé auprès de la Seybouse. Je me souviens d'une multitude de tourterelles qui voltigeaient tranquillement devant nous sur le chemin ; quelques-unes nous accompagnèrent bien longtemps. Je les vois encore avec leur cou tacheté, le bout de leurs ailes noir, le bout de leur queue blanc et le reste de leur corps d'un gris charmant. Mais quelle grâce dans leur pose ! quelle suavité légère dans leur marche ! nul pas de jeune fille n'aurait pu être comparé au pas de ces tourterelles au milieu des églantiers et des myrtes fleuris. Grâce à l'absence des chasseurs, les oiseaux des solitudes africaines sont plus doux et plus familiers qu'en d'autres pays. Ces belles contrées où l'homme manque, m'ont quelquefois rappelé la terre avant la naissance d'Adam ; j'ajouterais que les bêtes de la création devaient s'incliner devant le premier homme comme les tourterelles qui nous ont fait un si long salut sur le chemin d'El-Arrouch.

Le camp d'El-Arrouch est plus considérable que

celui de Smendou. Il est sous la garde du troisième bataillon d'infanterie légère d'Afrique dont je parlerai tout à l'heure en détails. L'officier qui le commandait, M. Peyssard, devenu depuis lieutenant-colonel, est un homme aimable, instruit et sérieux. C'est un des officiers d'Afrique qui m'ont paru le mieux comprendre le caractère, les besoins et l'avenir de notre conquête. Un village de cent six familles dont j'avais vu le plan a dû s'élever à El-Arrouch depuis mon passage. L'eau manque au site riant d'El-Arrouch, mais une petite rivière coule à un quart-d'heure de distance, et pourrait abreuver le nouveau village au moyen d'un aqueduc. Ce point où viennent aboutir les routes de Constantine, de Bône et de Philippeville, a de l'avenir. Le nouveau chemin d'El-Arrouch à Bône côtoyera la voie romaine d'Hippone à Constantine. Le commandant Peyssard me conduisit à une ferme construite sous sa direction par les Zéphirs, à un quart-d'heure d'El-Arrouch ; cette ferme est dans une belle situation ; la vue de cette création agricole console des images de la guerre. J'y ai visité les ateliers et les instruments aratoires qui sont exclusivement l'œuvre des Zéphirs. Leur industrieuse activité a organisé un théâtre au camp d'El-Arrouch. Ils y jouent des vau-

devilles et des opéras-comiques. Les représentations ont lieu le jeudi et le dimanche, et à chaque passage du convoi de Philippeville à Constantine. Ce théâtre est une utile distraction au milieu des fatigues et des ennuis du camp ; et de plus il exerce une sorte d'influence morale parce que, au lieu de refrains obscènes, les soldats chantent maintenant des couplets inspirés par la décence et le goût. Durant les marches pénibles ou les soirées de bivouac, le *loustic* égaye ses camarades en répétant les pièces qu'il a jouées.

Le chasseur des bataillons d'Afrique, appelé aussi Zéphir par un plaisant jeu de mots qui lui est resté, est un homme à part en Algérie. Ces bataillons ont beaucoup fait dans les travaux de la conquête ; nous devons dire quelques mots de leur origine, de leur caractère, de leurs services. C'est d'ailleurs une étude fort digne de l'attention du moraliste. Ce que je sais là-dessus, je l'ai appris du commandant Peyssard.

L'organisation des bataillons d'infanterie légère d'Afrique date de l'année 1832. Tous les militaires frappés d'une condamnation correctionnelle viennent, à l'expiration de leur peine, continuer dans ces corps le service qu'ils doivent à l'État. Avant la

formation de ces bataillons, les soldats condamnés à des peines correctionnelles rentraient ensuite dans l'armée ; mais ce retour, qui offrait une réhabilitation immédiate, avait des côtés affligeants ; les soldats rapportaient beaucoup de vices de leur séjour plus ou moins long au milieu des perversités de toute nature, et devenaient pour la discipline un péril continuel. On songea donc à former des corps avec tous les hommes que les régiments avaient rejetés. Le but principal de cette création fut de vouer aux travaux de l'Afrique des soldats qui, déjà éprouvés par la misère, pouvaient, mieux que d'autres, résister à l'influence du climat. Ce n'est du reste qu'en Afrique qu'il devenait possible de tirer parti d'une telle réunion d'hommes : il leur fallait des chefs énergiques, d'une conduite irréprochable et armés de moyens de répression extraordinaires. Le rappel au règlement pour l'application des peines disciplinaires dans ces bataillons a toujours été une faute. Les très-graves difficultés des premiers temps ont prouvé tous les dangers des ménagements, et toute l'efficacité de l'action libre et vigoureuse des officiers et des sous-officiers. Les bataillons changèrent peu à peu de face quand le vendeur d'effets fut mis en prison au pain et à l'eau, jusqu'à ce que l'objet

dont il avait trafiqué se trouvât payé sur sa solde. Le même châtiment et la même réparation atteignirent le vol fait à un camarade, indépendamment de la correction que les soldats infligent au voleur sans la participation de leurs chefs. Les autres fautes furent punies avec plus ou moins de rigueur selon le caractère connu de l'homme ; on ne traduisit plus devant les conseils de guerre que ceux dont les fautes pouvaient entraîner la dégradation militaire. C'est l'emploi des moyens extra-réglementaires qui a discipliné les bataillons d'infanterie légère d'Afrique ; c'est ainsi qu'ils ont fini par avoir un esprit de corps et qu'ils ont rendu des services dont bien des régiments envient la gloire.

Trois sortes d'hommes composent l'armée : les jeunes soldats, les remplaçants et les engagés volontaires. Dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique, les jeunes soldats sont les plus faciles à conduire ; ils commettent des fautes plutôt par entraînement que par vice ; leur délit le plus fréquent est la désertion, et c'est l'amour de la famille qui les y pousse. La pensée de la famille est un grand moyen d'action sur eux. Les remplaçants s'adonnent à l'ivrognerie qui les pousse à l'insubordination. Quand ils ont épuisé leur bourse, ils vident leur sac

pour satisfaire leur penchant ; et c'est ainsi que la vente des effets devient leur délit ordinaire. Les engagés volontaires, composés de mauvais ouvriers et de jeunes gens dont l'éducation a été manquée, fournissent la plus détestable portion du bataillon. Ces derniers se posent en juges et en frondeurs ; les actes des chefs militaires passent par leur contrôle ; leur facile bavardage éblouit de pauvres soldats tirés de la charrue ou de l'atelier ; leur peu de connaissances sont comme une permanente conspiration contre la discipline. Un corps où se réunissent tant d'éléments pervers aurait besoin d'officiers versés dans la science si difficile du cœur humain, et dont le coup-d'œil rapide comprît la diversité de traitements que réclame la diversité de caractères ; à défaut d'une pénétrante habileté qui est toujours rare, il y a d'indispensables qualités sans lesquelles les commandants des bataillons d'infanterie légère d'Afrique ne pourraient pas tenir ; ces qualités sont la dignité, la justice et l'inflexibilité.

La résignation, cette vertu que le soldat de l'armée d'Afrique a portée à un degré inconnu jusqu'à notre âge, le courage avec toute son audace, l'insouciance de l'avenir, la facilité à se laisser entraîner, un esprit industrieux et fécond en ressources, voilà ce qui

caractérise en général les Zéphirs ou chasseurs des bataillons d'Afrique. Ils accomplissent le bien et le mal avec le même élan ; le même jour peut les voir admirables de dévouement et effrayants de perversité. L'amour-propre est excessif chez le plus grand nombre des Zéphirs ; ils se proclament les meilleurs soldats devant l'ennemi et en sont convaincus ; nous ne blâmerons pas cet excès d'amour-propre qui a enfanté tant de merveilleux exploits à Bougie, à Constantine, à Djumilah, à Mazagran, à Collo. Cette bravoure ne reçoit d'autre récompense que sa propre joie ; l'espoir de l'épaulette d'officier lui est ravi, et, pour ne pas exposer la croix d'honneur à être mal portée, on l'accorde très-rarement à un Zéphir. C'est de l'héroïsme gratuit.

La récompense promise aux Zéphirs de bonne conduite c'est de passer dans des régiments. Parfois leur attachement pour de bons officiers qui les connaissent, la crainte de devenir l'objet de préventions, les déterminent à refuser la faveur de rentrer dans un régiment. C'est ce qui est arrivé à El-Arrouch à l'époque de l'inspection générale de 1843. Cinquante hommes furent proposés pour passer dans les rangs de l'armée ; vingt d'entre eux demandèrent au lieutenant-général duc de Fezensac de rester dans

leur bataillon. Le chasseur des bataillons d'Afrique tient à ses officiers et souffre tout de leur part, mais il se raidit contre l'activité d'un chef étranger au corps. Il y a là comme un esprit de famille, et tout pouvoir étranger porte ombrage. Entre les mains d'officiers qui sachent les prendre, les Zéphirs sont en Afrique une puissante utilité.

On m'a communiqué le rapport adressé aux inspecteurs de santé après l'affaire de Djumilah qui est à peine parvenue aux oreilles du public. Le lecteur le trouvera à la fin du volume. Ce curieux rapport achèvera de faire connaître le chasseur des bataillons d'Afrique.

Nous passâmes la nuit au camp d'El-Arrouch. Le commandant Peyssard et moi nous nous promenâmes dans le camp, à la clarté des étoiles, jusqu'à plus de minuit, causant de l'Algérie et des travaux glorieux de l'armée. La guerre qui se fait en Afrique est peu connue en France. De temps en temps des bulletins sont publiés dans les journaux ; on raconte brièvement un fait militaire important, quelques traits saillants, quelques marches ; mais les détails qui mettent en relief les mœurs et les caractères des vainqueurs et des vaincus, les mille couleurs qui peignent l'âme humaine et le pays sont

passés sous silence. Mes conversations avec des officiers en divers points de l'Afrique m'en ont plus appris sur la guerre que la lecture des bulletins et des rapports publiés dans *le Moniteur* depuis quinze ans. Il faudra que cette guerre d'Afrique, si féconde en choses extraordinaires et mémorables, soit racontée un jour. En attendant un Salluste, je voudrais que tout officier intelligent écrivît ses souvenirs ; on aurait ainsi des mémoires à l'aide desquels l'histoire des grandes choses africaines serait moins difficile à composer.

Une observation qui m'a frappé dans mes études algériennes, c'est l'ignorance de tout officier nouveau venu en matière de guerre africaine. L'officier qui arrive commence par faire son éducation, et c'est toujours aux dépens de l'armée. Pourquoi n'y aurait-il pas à Alger une école où se formeraient de jeunes officiers destinés à la guerre d'Afrique? Ils s'instruiraient dans l'art de combattre les Arabes qui n'a rien de commun avec l'art militaire européen ; ils seraient mis au courant des habitudes, des questions et des affaires du pays ; ils apprendraient enfin comment on peut gagner de l'empire sur l'esprit des races musulmanes. Il faudrait qu'il y eût dans l'officier d'Afrique deux hommes, l'un qui sût

manier l'épée, l'autre qui sût fonder, le soldat et le civilisateur, le guerrier et le juge, car l'officier d'Afrique est souvent appelé à rendre la justice, et nous aurons beaucoup fait pour notre domination morale quand nous aurons persuadé aux Arabes que notre justice vaut mieux que toute autre justice. Il n'y a rien à dédaigner ni à mépriser chez l'Arabe qui arrive pour vous solliciter comme juge ; ce qui vous paraîtrait niais ou indifférent a de l'importance pour lui ; ce rien qui excite votre humeur est précisément le point où l'Arabe vous attend pour savoir ce qu'il doit penser de vous, pour décider s'il doit vous refuser ou vous accorder sa confiance.

Je regarderais comme un malheur pour nous toute injustice commise envers les Arabes soumis. Il y a des tribus arabes placées sous le feu des Kabyles qui ne leur pardonnent pas leur soumission à la France : prenons garde de les blesser dans leurs intérêts et de les réduire au désespoir. Dans le voisinage d'El-Arrouch, la tribu des Eulmas, belle et riche tribu, nous était dévouée. A l'époque de mon passage, on venait de la déposséder injustement et au profit du caïd de Philippeville ; or, cette tribu approvisionnait le camp d'El-Arrouch, couvrait la route de Philippeville et nous avertissait de tout ce

qui se passait aux environs. Placée entre les Français et les Kabyles, la tribu a dû se résigner à un acte d'injustice ; elle garde son terrain au prix d'une location onéreuse, mais l'effet produit sur les Eulmas a été mauvais.

On me racontait au camp d'El-Arrouch que des Arabes du voisinage avaient demandé des maçons pour leur bâtir des demeures. La transformation d'une tribu en village serait toute une révolution. L'insalubrité du petit camp de *Toumiette* n'avait pas favorisé le goût naissant de quelques Arabes pour les demeures de pierre ; mais c'est déjà beaucoup qu'ils aient senti la supériorité de notre manière de vivre.

La nuit, pendant que tout dormait dans le camp d'El-Arrouch, excepté les sentinelles, j'entendis un coup de fusil ; au point du jour, j'étais sur pied ; j'appris qu'un Kabyle avait été tué Le malheureux avait eu la fantaisie de se trop rapprocher du mur de notre camp ; le factionnaire le prit pour un espion ; « *Simi, simi*, ami, ami, » dit le Kabyle en entendant armer le fusil ; un moment après, il tombait frappé d'une balle au cou. Le bruit de projets menaçants de la part des Kabyles avait depuis quelque temps tenu en éveil le camp d'El-Arrouch ; cet homme

inoffensif fut la victime d'une inquiète vigilance. Dans la journée du lendemain, les parents vinrent au camp demander son corps; on le leur remit en exprimant des regrets sur ce qui était arrivé : « Nous n'avons pas à nous plaindre, répondirent les parents du mort, c'est Dieu qui l'a ainsi voulu. » Ils racontèrent que le malheureux Kabyle était parti de sa demeure pour s'en aller tranquillement au marché de Philippeville. Il avait une mule qui, après le coup de fusil, s'en était retournée aux cabanes de son maître.

D'El-Arrouch à Philippeville il y a sept lieues. Nous suivîmes longtemps les bords du Safsa, dans un vallon couvert de prairies, planté d'oliviers, rempli d'arbustes charmants. Je retrouvais les coteaux aux gracieux contours, les riantes images des bords de la Seybouse. A trois lieues d'El-Arrouch, on trouve le camp d'Oued-Amar. Nous avons rencontré des soldats occupés aux travaux de la route. Leurs fusils en faisceaux menaçaient et contenaient les Arabes maraudeurs. A deux lieues plus loin, le camp d'Édis. Nous avons passé là par de longs défilés qu'ensanglanta plus d'une fois le brigandage des Kabyles. Plus d'une fois aussi ces lieux entendirent les rugissements du lion, ces rugissements qu'on

prendrait d'abord pour le bruit lointain du tonnerre, et dont la saisissante horreur fait hérisser tout le poil des chevaux. On m'a montré la Ferme-Bramard, à une lieue de Philippeville; de là jusqu'à la cité nouvelle, un riche vallon s'est déroulé devant nous; c'étaient des prairies, de beaux champs de blé, de jolies collines boisées, de grands frênes; nous reprenions la Safsa que nous avions perdue pendant quelques lieues.

Nous avons parlé ailleurs de Philippeville, de ses ressources et de son avenir.

C'est à Philippeville que je me séparai de mon compagnon de voyage M. l'abbé Suchet. Qu'il reçoive ici l'expression publique et dernière de mes sentiments reconnaissants! en lui disant adieu, mes souhaits pour lui se sont confondus avec tous mes vœux pour cette nouvelle Église d'Afrique si chère à ma pensée!

Le 15 mai au soir j'étais sur le paquebot de l'État le *Castor* qui retournait à Alger. Dans la nuit du 15 au 16 la mer était si grosse qu'on ne pouvait plus gouverner. De Philippeville à Collo, la tempête ne nous a pas quittés. Les côtes d'Afrique resteront longtemps l'effroi des navigateurs; il n'y a pas de bons mouillages, mais ils sont plus ou moins mau-

vais. De plus, pendant huit ou dix mois de l'année, des brouillards dangereux couvrent les côtes le matin. Le 17 mai, à une heure après midi, nous mouillions devant Bougie. Je remettais avec bonheur le pied sur la terre, mon corps brisé par la tempête trouvait du repos. Le même jour à cinq heures du soir nous quittions Bougie par un beau temps. Les montagnes au sud-est de Bougie étaient magnifiques ; sous un ciel bleu une longue ceinture de gaze paraissait suspendue aux flancs de ces monts : ses deux bouts touchaient aux deux extrémités du ciel. Les sommets se perdaient dans l'azur du firmament, les bases offraient de bizarres aspects. Ces montagnes présentent comme des amas de pyramides, des amphithéâtres, mille formes sévères et capricieuses qu'eût aimées le pinceau de Salvator Rosa. La chaîne, au nord-est de Bougie, que nous avons côtoyée n'offre aucune de ces étonnantes scènes. La seule chose qui m'ait frappé de ce côté, c'est, à la pointe du cap, une roche percée qui laisse voir le ciel et qui se remplissait de l'écume des flots bondissants. Les géographes du moyen âge qui ont fait passer sous cette percée les navires à voiles, avaient la faculté d'agrandir merveilleusement les objets : un canot aurait bien de la peine à la traverser. On a placé de ce côté

la retraite du fameux Raymond Lulle, ce Pierre l'Ermite de la croisade du raisonnement, qui, au treizième siècle, se mit en tête de convertir les musulmans avec le glaive de la dialectique. L'étendue de sa science et l'audace de son zèle tenaient du prodige. Il prêcha les musulmans de Bône sans malheur, mais ses prédications à Bougie lui coûtèrent la vie; les disciples de Mahomet le lapidèrent sans respect pour sa vieillesse. Raymond Lulle, laissé pour mort, respirait encore quand, la nuit, des marchands gênois le recueillirent et l'emportèrent sur leur navire qui allait se diriger vers l'île de Mayorque, patrie du vieux martyr. L'auteur de l'*Art général*, le pénétrant chercheur de démonstrations, le fervent plilosophe catholique qui aspirait à foudroyer l'islamisme par le tonnerre de ses argumentations, expira en vue même de Mayorque où depuis quatre siècles son souvenir est resté.

Nous avions pris à Bougie le petit brick de guerre le *Liamone* pour le remorquer jusqu'à Dellys. Le 18, à dix heures du matin, le *Castor* et le *Liamone* jetaient l'ancre dans la baie de Dellys, qui, d'après l'opinion de quelques savants, représente l'ancienne Rusucurium. Ce point est à dix-sept lieues de Bougie, à douze lieues d'Alger. Un victorieux combat du ma-

réchal Bugeaud contre les Kabyles venait de donner à la France, depuis quelques jours, le pays de Dellys. Le colonel Barthélemy, commandant de Philippeville, m'avait confié des dépêches pour M. le gouverneur général ; je me fis conduire à terre afin de m'acquitter de ma commission. Il n'y avait point de débarcadère, et nous n'atteignîmes pas le rivage sans difficulté. Dellys était alors un pauvre village, au penchant d'un coteau dominé par des collines. Je remarquai dans un mur qui fait face à la rade un bas-relief représentant quatre figures de petite dimension : c'est un vestige de la domination Romaine. Des traces des murs de l'ancienne ville subsistent encore. Un camp de trois cents hommes était établi à Dellys, sous le commandement d'un jeune capitaine qui s'appelle, je crois, Perregaux ; j'écris peut-être mal son nom, mais j'ai bien gardé le souvenir de sa physionomie à la fois pleine de gravité et de vive intelligence. Il se chargea de faire parvenir mes dépêches au maréchal qui se trouvait à quelques lieues de là. Je vois encore ces tentes trempées par la pluie, ces fusils en faisceaux, ces cuisines en plein vent, ces murs élevés à la hâte et munis de petites pièces d'artillerie, toutes ces images d'un camp, le lendemain d'une prise de possession. On y sentait une odeur

de poudre et de bataille; on pouvait être attaqué à toute heure, et les moyens de défense n'étaient pas grands. Cette poignée d'hommes attendait d'Alger des blokaus pour se défendre contre les Kabyles.

Un coup d'œil suffit pour juger de la beauté de la situation de Dellys, du sol fertile en fruits et particulièrement en raisins et en figues, et du parti qu'on peut tirer de cette position. Les bases d'une ville française y sont jetées; c'est un grand marché ouvert aux produits des Kabyles. Les vents d'ouest, si fréquents sur les côtes d'Afrique, ne soufflent pas dans la rade de Dellys, et, par les vents d'est, nos vaisseaux y tiennent bien le mouillage. A quelque distance de Dellys, un rocher de plus de cent pieds de haut pend sur la mer comme un cap creusé, fouillé par l'éternel roulement des vagues; des sculptures fantastiques sillonnent ses flancs; ce bizarre travail des flots et des brouillards que l'imagination arabe doit mettre sur le compte d'invisibles artistes, est une curiosité de Dellys. Il a été question de placer un phare sur la pointe de ce rocher; j'ignore si c'est fait.

Le 18 mai, à huit heures du soir, nous revenions à Alger. Du haut de la dunette du *Castor*, en contemplant, à deux lieues de distance, les hauteurs

d'Alger, je remarquais qu'à partir du sommet de la ville, les hauteurs s'inclinent progressivement, peu à peu, avec une grande et étonnante régularité jusqu'au moment où elles se se confondent avec les lieux plats ; rien de brusque, d'âpre ni de violent ; il y a, à distance, une admirable et harmonieuse ligne qui descend de la montagne à la plaine.

Quelques jours avant mon départ d'Alger pour Hippone et Constantine, M. le maréchal Bugeaud avait bien voulu m'offrir de l'accompagner dans une excursion qu'il projetait à travers la province d'Oran, au retour de son expédition dans l'est ; ce projet dont la réalisation eût complété mes études sur l'Algérie ne put pas s'accomplir. L'expédition de l'est, coutrariée par les pluies, avait duré un peu plus longtemps que ne pensait M. le maréchal. Quand je revins à Alger, il n'était pas encore revenu lui-même, et l'époque de sa rentrée demeurait incertaine. Des inquiétudes de cœur me commandaient un prompt retour à Hyères. Je renonçai donc avec un profond regret à la province d'Oran. Du reste M. le gouverneur général ne put exécuter sa pacifique tournée dans la province de l'ouest. La guerre le porta tout à coup sur les frontières du Maroc, et la bataille d'Isly qu'une politique indépendante aurait pu rendre si

féconde, fut comme un vent de gloire qui vint caresser les plis de notre drapeau.

Le Maroc sera longtemps un inquiétant voisinage ; la victoire d'Isly, suivie d'un bon traité, aurait pu nous valoir une immense domination morale dans les États de Muley Abderrhaman. Les hauts faits de l'Oued-Isly seront à recommencer ; désormais les principaux périls pour notre Algérie Française nous viendront du Maroc. Abd-el-Kader, l'homme de la foi musulmane menacée, soulèvera inévitablement les tribus de ce pays ; Muley Abderrhaman, qui nous a envoyé un ambassadeur et qui ne demanderait pas mieux que de vivre en paix avec nous, sera dénoncé comme un *ami des chrétiens*, et la foudre des vengeances religieuses peut le frapper. Toutefois, plus d'un parti, plus d'un intérêt se remue au sein de ces peuples. Abd-el-Kader trouvera dans le Maroc des éléments de guerre contre nous, mais la terreur de nos armes affaiblira la propagande de l'émir. Nous nous battrons encore sur nos frontières de l'ouest, nous nous battrons probablement dans le Maroc même. Qu'importe ! le caractère de notre domination africaine, c'est la force toujours armée, toujours en haleine, au moins pendant bien longtemps. La civilisation chrétienne ne s'est pas établie en Algérie

pour qu'un pouvoir ennemi la coudoye ; la France ne peut pas rester là sans que les contrées du Maroc changent de face. Si l'Espagne avait eu sa grandeur d'autrefois, nous lui aurions dit : Soyez la voisine de la France sur le sol africain. — A défaut de l'Espagne, pourquoi une forte puissance ou bien même plusieurs puissances d'Europe ne planteraient-elles pas leur domination dans le Maroc?

Les chapitres suivants tiennent à des appréciations, à des faits et à des considérations générales qui ne pouvaient pas trouver leur place dans le récit.

CHAPITRE XIX

PARALLÈLE DE JUGURTHA ET D'ABD-EL-KADER.

Grandeur de la pensée humaine. — Les premiers temps de Jugurtha et d'Abd-el-Kader. — Micipsa devient maître de la Numidie. — Caractère du rôle d'Abd-el-Kader; sa mission religieuse. — Jugurtha n'avait pas comme Abd-el-Kader la ressource du fanatisme religieux.— L'or de Jugurtha à Rome ; l'or d'Abd-el-Kader n'achète personne en France. — Les deux chefs ont la même manière de combattre. — Abd-el-Kader a pu organiser ses troupes. — Les séductions de Jugurtha et d'Abd-el-Kader. — Poésies de l'Émir. — Fin de Jugurtha. — Comment peut finir Abd-el-Kader. — L'œuvre française en Afrique est caractérisée.

XIX

PARALLÈLE DE JUGURTHA ET D'ABD-EL-KADER.

Il y a quelque chose d'immense et d'éternel dans l'homme qui est instruit et qui pense. Au lieu de n'occuper qu'un point étroit du globe, il habite tout l'univers ; au lieu de ne vivre que dans l'heure fugitive, il vit dans les siècles, il a l'âge du monde, l'âge de l'histoire ; il représente tout le passé du genre humain ; il n'est pas simplement un homme, ce sont les hommes qui vivent et revivent en lui. Cette possession des temps et de l'espace par l'étude est merveilleuse comme la mémoire qui loge dans un coin du cerveau les cieux, les mers, les montagnes, tous les grands tableaux de la création.

Un Numide, il y a dix-neuf siècles, soutint le choc de la puissance Romaine ; on s'en est plus d'une fois souvenu depuis qu'un Marabout résiste avec tant de persévérance aux armes de la France en Afrique. Essayons donc d'établir un parallèle détaillé, motivé, complet, qui nous fasse bien comprendre Jugurtha et Abd-el-Kader.

Jugurtha, le neveu, le fils adoptif de Micipsa, ne passa point son jeune âge dans de molles frivolités ; beau, ardent et fort, il domptait les coursiers, lançait le javelot, disputait le prix de la course avec les jeunes gens de son âge, goûtait sans fatigue les joies de la chasse, et nul ne frappait plus tôt que lui le lion, le tigre ou la panthère dans les montagnes ou les forêts de la Numidie.

Abd-el-Kader [1] (l'esclave du Tout-Puissant), homme aux formes charmantes, à la figure grave et rêveuse, aux belles mains et aux jolis pieds, apprit sans maître à monter à cheval dès ses premiers ans ; toujours il se montra solide sur le dos des chevaux ; bien jeune encore, il était adroit à tirer le fusil, monté sur un coursier ; en poursuivant au galop un cavalier, il l'abattait à une grande distance.

[1] Abd-el-Kader est né en 1808, dans le voisinage de Mascara.

Micipsa, pour débarrasser ses fils d'un rival intrépide, brillant et populaire, l'avait envoyé commander un corps en Espagne, dans la guerre de Numance ; mais au lieu d'y trouver la mort, Jugurtha y trouva la gloire, une belle renommée, et l'amitié de Scipion. Il dit dans son cœur : à moi le royaume de Numidie ! Après la mort de Micipsa, il ne recula point devant un crime pour écarter de son chemin Hiemsal qui importunait le plus son ambition. Lorsque Adherbal, vengeur de son frère, prit les armes, Jugurtha commença par le vaincre et finit par lui faire arracher la vie à Cirtha (Constantine) au mépris des lois de la capitulation. Maître de la Numidie, il se maintenait par la vigueur de sa volonté, l'habileté de sa diplomatie, le courage de ses troupes dévouées à l'indépendance africaine.

Abd-el-Kader, en entrant sur la scène, n'a éveillé la jalousie dans l'âme d'aucun chef musulman ; son naissant génie n'a dérangé autour de lui le plan d'aucun émir, d'aucune puissance arabe. Aussi n'a-t-il pas eu besoin de précipiter personne dans la mort pour se délivrer d'une rivalité remuante. Le cadi Sidi-Ahmed qu'il fit mourir à Azzew était plutôt un traître qu'un compétiteur. Prêtre et guerrier, fils de Mahi-Eddin réputé saint, lequel comptait lui-

même plusieurs Marabouts parmi ses aïeux, Abd-el-Kader, environné de bonne heure de respects pieux et de brillants présages, s'est présenté comme l'apôtre et le défenseur de l'islamisme menacé par la France; les croyants d'Afrique l'ont accepté pour guide et pour appui, « Quand il parle de la religion, dit un « de ses poëtes, il fait pleurer l'œil qui n'a ja-« mais versé une larme. » Ce fut en 1832 que les Français entendirent pour la première fois prononcer le nom d'Abd-el-Kader. Successeur de son père dans le beylik de Mascara, il parut à la tête d'intrépides bandes arabes qui se précipitèrent inutilement sur la ville d'Oran devenue française depuis le mois de juillet 1830 par la soumission de Hassan-bey. Proclamé sultan des Arabes le 28 septembre 1832, son élection fut considérée comme une œuvre du ciel. Les visions merveilleuses et les signes prophétiques ne manquèrent pas au berceau de sa grandeur. Lorsqu'il s'en alla visiter le tombeau de Mahomet, les saints de la Mecque lui dirent : « Tu régneras un « jour! »

Jugurtha, dans les mauvais jours de sa fortune, pouvait à force d'argent, d'activité et de génie, retrouver des troupes, reconstituer un parti contre Metellus ou Marius. Mais il n'avait pas l'immense ressource

du fanatisme religieux qui ranime éternellement la bravoure, rassemble les débris et lance des forces nouvelles; Abd-el-Kader, toujours vaincu par nos armes, est toujours debout parce qu'il est puissant comme une croyance, mystérieux comme le destin, et qu'il est profondément enraciné au sol comme l'idée musulmane au cœur de l'Arabe indompté. Tout sentiment qui a Dieu pour mesure et pour but prend dans son énergie quelque chose d'impérissable. Abd-el-Kader, bannière vivante, personnification belliqueuse de l'islamisme africain, fût-il réduit à n'avoir que sa natte de palmier ou de jonc, que son cheval ou son chameau, serait encore redoutable. A un signal du Marabout guerrier, le Désert pourrait s'ébranler; chaque vallon, chaque plateau, chaque détour de montagne pourrait vomir des milliers de cavaliers.

Jugurtha avait appris à Numance que tout était à vendre à Rome, et c'est avec l'or autant et plus qu'avec le fer qu'il attaquait les Romains; il acheta la moitié du Sénat, il fit main basse sur les consciences des bords du Tibre; les belles qualités de Calpurnius et d'Albinus, la vertu de Scaurus étaient venues échouer contre l'or de Jugurtha; sauf de rares exceptions, le peuple seul était alors honnête et pur

à Rome, et les richesses du Numide avaient pour les nobles d'irrésistibles séductions : la cupidité romaine fut pendant longtemps tout le secret de la puissance de Jugurtha.

Dans l'âge où nous sommes, l'or n'a rien perdu de son pouvoir, et toutes les consciences ne sont pas intraitables. Pourtant Abd-el-Kader qui sait ce qui se passe dans notre pays, n'y a acheté personne : l'émir n'a pas les trésors de Jugurtha, et puis, disons-le, les Français ne vendent pas la France.

Autant qu'on peut en juger par les récits de Salluste, les batailles de Jugurtha, avec les éléphants de plus, ressemblaient assez aux batailles d'Abd-el-Kader ; elles se composaient de ruses, de piéges, de fuites simulées ; les chevaux africains, accoutumés aux aspérités des lieux, s'échappaient à travers les rochers et les broussailles. Les Numides avec leurs javelots blessaient ou tuaient de loin comme aujourd'hui les Arabes avec leurs longs fusils. Jugurtha trompait, fatiguait, harcelait l'ennemi ; c'est encore aujourd'hui la tactique du chef arabe. On corrompait les sources, on enlevait ou on détruisait les vivres à l'approche des Romains ; on tombait sur les traînards, les imprudents, sur tous ceux que ne protégeait pas le corps principal de l'armée. Les premières victoires

de Metellus l'attristaient parce que les inépuisables ruses du Numide les lui faisaient payer beaucoup trop cher; il n'atteignit fortement Jugurtha qu'en livrant les champs à la dévastation et en livrant au glaive tous ceux qui s'offraient à lui en âge de porter les armes. Ces espèces de *razzias* que nous avons imitées en ce qu'elles ont de moins atroce pour atteindre dans ses intérêts l'Arabe qui vous échappe toujours, avaient découragé Jugurtha, épouvanté la Numidie.

Nous ne croyons pas que Jugurtha ait rien emprunté à la discipline des armées romaines. Après une bataille les soldats Numides se dispersaient, reprenant chacun le chemin de sa cabane, et cela ne s'appelait pas une désertion. Rien de régulier n'existait dans les forces de Jugurtha; peut-être n'eût-il pas osé soumettre à une organisation permanente la farouche énergie d'hommes accoutumés à l'indépendance. Abd-el-Kader a montré plus d'autorité ou plus de génie; il a établi des troupes régulières; nous avons les lois et les règlements qui forment son code militaire. L'armée d'Abd-el-Kader, un peu fictive, car il n'a pas toujours les premiers éléments pour appliquer sa législation militaire, l'armée de l'émir, disons-nous, se partage en *goum* (cavalerie) ou *kriallas* (cavaliers), en *askars* (mar-

cheurs ou fantassins), en *tobdjias* (canonniers). Il a déterminé l'uniforme de chaque arme et de chaque grade, le mode d'avancement, l'administration des vivres, établi des décorations et des récompenses. La bravoure la piété, la patience, voilà les conditions du commandement. « L'officier, dit Abd-el-Kader, « est à sa troupe ce qu'est le cœur au corps de l'hom- « me. » Les chefs des cavaliers et des fantassins portent des insignes en guise d'épaulettes ; on lit sur ces insignes des inscriptions arabes dont l'une exprime l'idée que la patience dans le commandement est la clef de l'assistance divine.

Jugurtha devait être éloquent ; Salluste nous dit qu'au moment d'une grande affaire le chef numide parcourait les rangs de tous ses bataillons et les échauffait de ses discours. Lorsqu'il alla à Rome plaider sa cause devant le Sénat, il ne lui fut point permis de se faire entendre de l'illustre assemblée, mais les sénateurs qui s'étaient repus de son or avaient senti aussi le pouvoir de sa parole. Un grand charme s'attachait à la personne de Jugurtha ; la belliqueuse jeunesse de Numidie s'était passionnée pour lui, et dans l'expédition d'Espagne, il était devenu, d'après Salluste, l'idole de l'armée comme la terreur des Numantins. Jugurtha exerçait donc beaucoup d'em-

pire par son prestige personnel; mais nous croyons qu'Abd-el-Kader en exerce bien plus encore. Telle est sa séduction que parfois même les officiers français n'ont pas pu s'y dérober[1]. L'émir joint à l'attrait des formes exquises et au double titre de marabout et de guerrier les qualités de savant et de poëte. Ses amis nous apprennent que quand il monte son coursier noir, il paraît modeste comme un petit enfant, et se couvre à moitié la figure ; ce qui n'empêche pas qu'on ne compare sa vigueur à celle du lion. La poésie arabe contemporaine nous répète que l'esprit de l'émir est plus vaste que la mer, qu'il est le savant des savants, le savant des Marabouts, et que les plus grands talebs (écrivains) s'inclinent devant son génie ; qu'une lettre qu'on lui adresse ne reste jamais une heure sans réponse, et qu'il emploie toujours les plus belles, les plus pures expressions.

« Notre maître, disent les poëtes de l'émir, est « comme la rosée qui tombe du ciel, comme la brise « du printemps qui parfume les jours des esclaves « de Dieu, comme le soleil des beaux mois dont « tout le monde veut avoir un rayon, comme le

[1] Ce chapitre était écrit lorsque le massacre des prisonniers français de la Deira, exécuté par l'ordre d'Ab-el-Kader, est venu souiller la renommée de l'émir.

« jeune jasmin qui embaume, comme la rose qui
« se balance au lever du soleil, comme la violette
« appuyée sur une frêle tige et qui ne change ja-
« mais, comme la colombe qui roucoule dès le ma-
« tin et que les oiseaux viennent écouter, enfin
« comme une petite vague de la mer qui bat sans
« cesse les flancs des rochers, car sans cesse notre
« maître frappe l'oreille du doux bruit de l'expli-
« cation du livre divin (le Coran). »

Les vers d'Abd-el-Kader sont connus sous les tentes et les gourbis de l'Afrique ; plus d'un cavalier les chante pour charmer l'ennui de ces longues courses où parfois on fait des lieues sans rencontrer un seul arbre. L'émir a consacré par des vers le souvenir de ses principaux faits d'armes ; après avoir pris Tlmecen, il comparait la cité arabe à une amie dont il aurait conquis l'affection. « En me voyant,
« disait l'émir-poëte, Tlmecen m'a donné sa main
« à baiser ; je l'aime comme l'enfant aime le cœur
« de sa mère ; j'enlevai le voile qui enveloppait son
« long visage, et je palpitai de bonheur : ses joues
« étaient rouges comme un charbon ardent. Tlme-
« cen a eu des maîtres mais elle ne leur a montré
« que de l'indifférence ; elle baissait ses beaux et
« longs cils en détournant la tête ; à moi seul elle a

« souri et m'a rendu le plus heureux des sultans.
« Je l'ai tenue par le grain de beauté qu'elle avait
« sur une joue, elle m'a dit : donne moi un baiser
« et ferme moi la bouche avec la tienne. »

Dans un chant où je ne sais quelle autre muse du Désert célébrait la prise de Tlmecen par l'émir, Tlmecen, s'adressant à son vainqueur, lui disait :

« O Abd-el-Kader, toi qui sauves les esclaves de
« Dieu, qui sauves même les naufragés de la plus
« forte tempête au milieu de la mer, je t'ai donné
« mes clefs de bonne volonté ; il faut que tu me
« donnes Alger, ses biens et son peuple pour me
« servir ; il me faut aussi Oran, sa forteresse et ses
« canons. Quand tu tiendras ces deux places, ajoute-
« t-elle, tu n'auras pas besoin de te déranger pour
« obtenir la soumission de tout le pays. »

C'est souvent par trahisons que s'achève le rôle des grands hommes de guerre. Bomilcar, deux fois l'instrument de mauvais desseins, avait promis à Metellus de lui livrer Jugurtha mort ou vif. Un jour qu'il trouva le chef numide triste et se plaignant de sa destinée, il le pressa de terminer la guerre et de se confier dans Metellus : déjà les conditions de la soumission étaient remplies ; mais quand Jugurtha, dépouillé d'hommes et d'argent, fut sommé d'aller

entendre son arrêt de la bouche du général romain, il recula devant la crainte de la servitude et se replongea dans l'air libre de la Numidie, remuant tout par son génie afin de se refaire une armée. Mais cet élan d'une âme énergique fut bientôt troublé par la découverte fortuite du complot de Bomilcar. Délivré du traître, il ne put se délivrer de ses sombres inquiétudes. Plus de repos, de confiance, de sécurité ! Toute figure d'homme lui semblait cacher un ennemi ; il tressaillait au moindre bruit, ne passait jamais la nuit au même endroit, et parfois, au milieu des ténèbres, il se réveillait en sursaut et se saisissait de ses armes en poussant d'effroyables cris. Agité, mélancolique, il changeait chaque jour ses plans et ses choix et flottait malheureux entre l'ennemi et le Désert. Un roi faible et lâche se rencontra pour accomplir l'œuvre de Bomilcar. On sait comment Bocchus, roi de Mauritanie, fit tomber son allié entre les mains de Sylla et de Marius. Nous avons vu à Rome le cachot (le Tullianum) où une vengeance, indigne d'un grand peuple, laissa mourir de faim Jugurtha.

Abd-el-Kader n'a pas de Bomilcar à redouter. La lassitude de la guerre, notre justice, nos victoires répétées qui seront pour les musulmans une mani-

festation de la volonté de Dieu, diminueront le nombre des hommes attachés à sa mission de défenseur et de réparateur de l'islamisme, mais la liberté et la vie d'Ab-el-Kader n'ont rien à craindre de l'Arabe. Abd-el-Kader est marabout, il brille de la triple auréole de la religion, du génie et des batailles : il peut dormir en paix sous la garde du premier Arabe venu. Il peut manger sans frayeur le kous-koussou sous toutes les tentes, boire à tous les ruisseaux, à toutes les coupes, et suivre les pas du musulman sans redouter une embuscade. Mais le sort des combats peut le livrer à la France. Quel que soit le coup qui nous l'amène, il ne trouvera chez nous ni le cachot ni le supplice de Jugurtha. Notre civilisation est plus généreuse que celle des Romains.

Ainsi, dans le même pays, deux hommes de génie, à de longs âges d'intervalle, auront conquis une immortelle renommée en combattant deux grandes nations. La prolongation de la résistance d'Abd-el-Kader ne doit pas exciter notre surprise : sachons bien que ce sultan des solitudes est l'homme d'une croyance, et, de plus, qu'il est supérieur à Jugurtha.

La vapeur, ce prodigieux instrument donné au genre humain pour hâter sa marche vers l'unité, nous

assure la possession de l'Algérie en la faisant toucher à nos rives.

L'Afrique, au temps des Romains, était plus facile à conquérir qu'elle ne l'a été de nos jours, à cause du grand nombre de villes qu'il y avait alors et qui permettaient d'atteindre de grands intérêts. Mais calculez le temps qu'il fallait pour que jadis des troupes parties d'Ostie ou de Brindes arrivassent sur les côtes africaines. Que de semaines, de mois perdus dans une navigation soumise à toutes les incertitudes des vents et des flots! Que d'inévitables lenteurs pour porter des secours, des ordres, des idées! Grâce à la vapeur, l'œuvre française en Afrique sera infiniment plus prompte que l'œuvre romaine. Avec la vapeur la France peut en dix ans faire en Afrique ce qui coûtait un siècle à Rome. La Providence a voulu que la civilisation chrétienne eût de plus puissants moyens de propagation que la civilisation païenne. Elle a donné aux peuples chargés de porter l'unité morale des ailes plus rapides qu'aux nations anciennes chargés de porter l'unité politique. Toutefois prenons garde aux illusions en de tels sujets! Les illusions, ces poétiques enchantements de la vie, ne sont que des travers ou des faiblesses d'esprit quand elles s'appliquent aux

grandes questions de l'avenir. Il y a loin, bien loin de la conquête matérielle d'un pays à sa conquête morale ; à l'une peuvent suffire les jours et les années, à l'autre il faut les siècles. On a bientôt fait de saisir le corps de l'homme, mais l'âme humaine est bien autrement difficile à prendre.

CHAPITRE XX

LA GUERRE D'AFRIQUE.

Grandeur de la guerre d'Afrique. — Mission du peuple français comme peuple civilisateur et sauveur de la civilisation. — Charles Martel et la bataille de Tours. —La haute portée des Croisades. — La réunion de l'Orient et de l'Occident. — Les grands desseins de saint Louis en Égypte. — Notre guerre d'Afrique est une continuation des Croisades. — Différence entre notre armée d'Afrique et les anciennes armées de la Croix. — Le soldat d'Afrique.— Le belliqueux caractère de l'Islamisme.— L'interrogatoire de Mohammed-ben-Abdallah, frère de Bou-Maza.—Le langage de la victoire chez les Arabes. — Systèmes militaires en Algérie. — Le maréchal Bugeaud.— La soumission des Arabes. — La mort d'Abd-el-Kader ne finirait rien. — Ce qu'il faut penser de ce qu'on appelle la barbarie de nos expéditions d'Afrique. — L'officier d'Afrique.

XX

LA GUERRE D'AFRIQUE.

« Que faisons-nous en Afrique? » me disait il y a deux ans M. le maréchal Bugeaud dans son salon à Alger; je lui répondais : « Vous continuez l'œuvre de Godefroy, de Louis VII, et de saint Louis. » Quoique la tournure des idées de M. le maréchal gouverneur ne le porte pas à croire à la mission providentielle de la France contre l'islamisme au profit de l'unité du genre humain, de l'unité chrétienne, je n'oublierai jamais avec quel bienveillant intérêt il m'écoutait lorsque je lui développais en peu de mots l'œuvre française depuis les grands coups de

Charles Martel. Il faut l'avouer, voilà bien des années que la tribune, la presse et les livres inondent notre pays de mots, de découvertes et de systèmes sur l'Algérie, et cette guerre d'Afrique n'est pas jugée d'assez haut. Nul ne paraît se douter que cette guerre soit la grande chose du temps présent. On n'y voit qu'une charge pour la France, des sacrifices d'hommes et d'argent. Essayons d'éclairer un peu les diverses faces de cette matière et d'agrandir un peu les horizons.

La France est un pays d'initiative, chacun le sait. C'est un pays missionnaire, il fut quelquefois martyr. Le destin de la France est de dominer par les idées; elle sait mettre à leur service une épée à laquelle nulle autre épée n'est comparable. Si nous avons été quelquefois la terreur et la girouette des nations, nous en avons été plus souvent la lumière et l'arbitre. La France est l'avant-garde des peuples dans leur marche vers l'avenir; elle leur donne l'âme et l'élan; elle les appelle, les réchauffe et les inspire. Si la France venait tout à coup à disparaître, le monde perdrait son plus beau foyer de sentiments généreux, son mouvement se ralentirait, ses pas deviendraient incertains et languissants. La suppression de la France ferait rétrograder le monde; les

peuples seraient déroutés. Nous ne parlons point de la large place que nous nous sommes faite sous le soleil par nos victoires et notre langue, par nos mœurs et nos chefs-d'œuvre ; il ne sera question ici de nous que comme peuple civilisateur et sauveur de la civilisation.

La première page de cette sublime histoire est écrite dans les champs de Tours. Il y a onze cents ans que l'héroïque fils de Pépin d'Héristal fut le rempart d'airain contre lequel se brisa la barbarie musulmane dont les flots menaçaient de couvrir l'Europe. Les écrivains arabes ont appelé le théâtre de cette bataille *le pavé des martyrs ;* ils ajoutent que ce lieu, où tant de musulmans tombèrent, est un lieu saint, et qu'on y entend le bruit des anges du ciel invitant les fidèles à la prière. Pour nous aussi, enfants de la France, ce lieu est saint, car le christianisme et la civilisation remportèrent là un éclatant triomphe, et quelquefois sans doute les bons génies qui veillent sur le royaume de Charlemagne se plaisent à visiter le champ de bataille de Tours. L'immense révolution des croisades partit du cœur de la France ; dans l'opinion des vieux siècles, Dieu agissait, et les Français servaient d'instruments. Aussi le recueil des histoires de ces guerres sacrées

reçut-il le titre de *Gestes de Dieu par les Français.* (Gesta Dei per Francos). L'Europe entière finit par se mêler à ce mouvement prodigieux, mais ce fut la France qui donna le signal de ces expéditions gigantesques, ce fut elle qui prit à ces grandes choses la plus glorieuse part ; et lorsque Jérusalem libre et chrétienne vit se relever le trône de David et de Salomon, il n'y eut que des princes français assis sur ce trône illustre. Il faudrait être singulièrement borné en histoire et ne rien comprendre aux révolutions humaines, à l'état du monde il y a huit siècles, pour ne voir dans les croisés que de pauvres fanatiques s'acheminant laborieusement vers des lieux révérés. On ne rencontrerait pas aujourd'hui un seul homme sérieux qui méconnût la haute portée des Croisades et leur influence si considérable sur les destinées de l'Occident. Certainement les générations du onzième, du douzième et du treizième siècle n'eurent pas le sentiment de tout ce qu'elles accomplissaient ; ce que l'homme connaît le moins en histoire ce sont précisément les choses qu'il fait lui-même ; les événements dont nous sommes témoins ou dans lesquels nous sommes auteurs, ont des secrets qui ne se révèlent qu'à la postérité. Le genre humain sous la main de Dieu exécute des

marches dont il ne comprend pas tout le sens, semblable au soldat qui va, qui obéit à la voix du chef sans être initié dans ses combinaisons et ses plans. Un point capital demeure acquis à l'histoire, c'est que le long et vigoureux effort des Croisades, vaste insurrection contre l'islamisme, a sauvé l'Europe de la nuit musulmane. L'Europe doit aux Croisades la grandeur de sa vie morale, la grandeur de son passé, l'éclat inconnu de son avenir.

Il n'avait pas suffi à la France d'empêcher les débordements de l'islamisme, de le retenir, de l'emprisonner dans les limites asiatiques. Elle travaille à l'accomplissement de ce fait immense qui sera décisif pour l'avenir du genre humain : la réunion de l'Orient et de l'Occident. Ce fut en vue de ce but mal défini alors, mais d'une incontestable réalité pour nous, que nos aïeux fondèrent un royaume français à Constantinople, et qu'ils découpèrent en seigneuries, en marquisats et en duchés les lieux les plus illustres de l'Asie et de la Grèce. Saint Louis portait en Égypte des projets de colonisation ; il emmena avec lui beaucoup de cultivateurs et d'artisans. Si on lui avait proposé de succéder au sultan du Caire, il ne *l'eust mie refusé* [1]. Leibnitz, dans un mémoire

[1] Mémoires de Joinville.

adressé à Louis XIV, fait admirer les grands desseins de saint Louis en Égypte. L'expédition de Tunis où le pieux roi trouva la mort était faite pour atteindre profondément l'islamisme africain. L'esprit des Croisades, devenu, d'âge en âge, plus politique que religieux, produisit ces longues guerres contre les Turcs qui se sont prolongées jusqu'au dernier siècle. Enfin Bonaparte reprit la pensée de saint Louis en Égypte, et Charles X, sa pensée en Afrique. La conquête du vieux roi qui est mort proscrit nous est seule restée.

Notre guerre d'Afrique est donc une continuation des Croisades. Après avoir soufflé sur le fragile édifice du brigandage des Turcs à travers les mers, et délivré l'Europe de l'ignominie d'un vieux tribut, nous nous sommes établis sur la terre africaine, dans l'ancien héritage des Romains ; nous avons planté au cœur de ce pays l'idée française, l'idée chrétienne. Nous ne trouvons pas dans notre armée d'Afrique l'enthousiasme religieux qui animait les anciennes armées de la Croix. Les saints, dont l'intervention dans les batailles des guerriers francs rappelait l'intervention des dieux dans les combats de l'Iliade, ne jouent aucun rôle sous nos drapeaux de l'Algérie. Il n'y a au milieu de nos jeunes colonnes ni visions,

ni songes prophétiques, ni miraculeuses découvertes qui raniment les forces épuisées et décident de la victoire. Le merveilleux de notre guerre d'Afrique c'est le merveilleux de la bravoure et de la résignation. On ne lit pas sans émotion dans les chroniques du moyen-âge le récit de tant de privations et de maux soufferts en silence sur les chemins de Constantinople, de Nicée, d'Iconium ou de Satalie, autour d'Antioche ou de Jérusalem, aux bords du Selef ou du Nil. Le souvenir du divin Crucifié, la persuasion qu'on expiait ainsi des fautes et qu'on passait de la mort à l'éternelle vie soutenaient les princes, les chevaliers et les soldats des anciennes croisades : l'espoir du ciel faisait mépriser les angoisses de la terre. Mais que dire de notre jeune armée d'Afrique pour qui recommencent les rudes travaux de nos vieilles guerres d'Orient, et qui, privée du puissant mobile de la pensée religieuse, est réduite à trouver en elle-même la force de tout supporter ?

Oh ! que j'admire le soldat d'Afrique bien plus poussé par l'amour du devoir que par l'idée de la gloire, supportant sans se plaindre la faim, la soif et les épreuves du climat, méprisant le péril, pratiquant l'héroïsme comme une vertu vulgaire, gagnant des

batailles, ouvrant des routes, défrichant des solitudes, se dévouant obscurément à une œuvre glorieuse ! ouvrier de la civilisation, après s'être battu contre l'ennemi, il se bat contre le mauvais génie des terres inféconCes, et sa vie est une lutte et un péril continuels. Le soldat d'Afrique a plus de peine que n'en eut jamais le soldat de la République et de l'Empire. Nos phalanges républicaines et impériales avaient toujours besoin de courage, mais rarement de résignation ; une victoire décidait de tout ; après le dernier coup de canon, tout était fini. Il n'en est pas de même en Afrique. Un succès ne termine rien ; il faut toujours avoir l'arme au bras et toujours triompher. La victoire est pour le soldat d'Afrique une manière d'être, et des succès de tous les jours ne donnent ni repos, ni abondance, ni sécurité entière. Pour trouver dans l'histoire quelque chose de comparable au soldat d'Afrique, il faut remonter au croisé des vieux temps. La résignation fut la plus haute vertu des hommes des guerres saintes ; elle a passé dans l'âme du soldat d'Afrique. Les musulmans de l'Orient appelaient les croisés une *nation de fer*. Cette nation de fer, les musulmans d'Afrique l'ont retrouvée depuis 1830.

On s'étonne parfois des difficultés toujours renais-

santes que rencontre notre armée dans la guerre d'Afrique. On ne sait pas assez que tout Arabe, disciple du Coran, est un héros, qu'il méprise la mort par conviction religieuse, et qu'en matière de guerre, notre discipline seule nous donne la supériorité sur l'Arabe musulman. Une armée arabe, disciplinée comme l'armée française, serait invincible. Qu'on me permette quelques mots sur le belliqueux caractère de l'islamisme.

Les doctrines du Coran sont les doctrines de la conquête ; Mahomet a surtout prêché la guerre à ses disciples. « Grands et petits, marchez à la guerre « sainte, dit le prophète arabe, et consacrez vos « jours et vos richesses à la défense de la foi... Ce« lui dont les pieds se couvrent de poussière pour « la cause de Dieu, Dieu le préservera du feu de « l'enfer. » Les fidèles de l'islamisme qui ne peuvent eux-mêmes porter les armes, doivent concourir à la guerre par le sacrifice de leurs biens. D'horribles tourments sont destinés à ceux qui entasseront l'or et l'argent et qui refuseront d'employer leurs trésors au soutien de la foi. Le Coran ouvre le ciel à tout musulman mort sur le champ de bataille. Le prophète arabe défend de dire que ceux qui ont été tués pour la cause de Dieu soient morts ; ils vivent et

reçoivent leur nourriture de la main du Très-Haut. Personne n'ignore que les musulmans ont coutume de laver leurs morts et de les envelopper dans un linceul; les fidèles qui périssent en combattant n'ont pas besoin de ces sortes de purifications; Mahomet a dit : « Inhumez les martyrs comme ils sont « morts, avec leur vêtement, leurs blessures et leur « sang; ne les lavez pas, car leurs blessures, au « jour du jugement, auront le parfum du musc. » Avec de telles doctrines et des nations ardentes, accoutumées à la vie rude, aux fatigues et aux privations, quoi de plus facile à expliquer que la rapidité de leurs invasions dans les contrées de l'Orient! on juge que ces nations pouvaient bien conquérir le monde. Ainsi se seraient accomplies ces paroles qu'un écrivain arabe prête au fondateur de l'islamisme : « Les royaumes du monde se sont présen- « tés devant moi, et mes yeux ont franchi la dis- « tance de l'Orient et de l'Occident : tout ce que « j'ai vu fera partie de la domination de mon « peuple. »

Voilà les idées qui sont entrées dans les croyances des musulmans. Le fanatisme fait leur force. La guerre est leur devoir. Si la terre leur échappe, ils

auront le ciel. Toute la puissance d'Abd-el-Kader repose sur ces seules idées.

Au mois de novembre 1845, il parut devant un conseil de guerre à Alger un homme dont la parole éclairait d'une vive et terrible lumière la question de la guerre d'Afrique : cet homme est Mohammed-ben-Abdallah, le frère de Bou-Maza. Les journaux reproduisirent l'interrogatoire qu'il subit. Cette voix qu'on entendit était comme la voix du fanatisme africain dans son expression la plus haute et sa plus franche énergie. Mohammed-ben-Abdallah nous disait que les Arabes ont donné à son frère le surnom de *Bou-Maza* parce qu'ils l'avaient vu souvent suivi d'une gazelle envoyée de Dieu lui-même pour l'accompagner dans ses courses. Bou-Maza, né dans un village de l'empire du Maroc, venu en Algérie en 1838, s'était marié chez les Ouled-Youness et s'était acquis parmi eux une grande réputation de sainteté. Les tribus du Dahra l'avaient visité et lui avaient parlé du désir de faire la guerre sainte . Bou-Maza s'était mis à leur tête. A mesure que son nom se répandait, il recevait des lettres de diverses tribus et de divers émirs qui lui disaient : « Vous êtes le maître de l'heure annoncée par les livres saints ; si vous parvenez à chasser les chrétiens, nous vous

proclamerons notre sultan. C'est ainsi que parmi les musulmans commence toute guerre sainte. Ils appellent au commandement celui qui est le plus éminent par sa piété. Si on demande à Mohammed-ben-Abdallah ce que pensera son frère Bou-Maza lorsqu'il le saura au pouvoir de la France, il répond que le cœur de son frère saignera et qu'ensuite ce frère se résignera à la volonté de Dieu. Pour lui, il sait que la mort est une contribution frappée sur nos têtes par le maître du monde; « Dieu, ajoute-t-il, « la demande quand il lui plaît; nous devons tous « l'acquitter, mais ne l'acquitter qu'une fois. » On dit au prisonnier que des aveux pourraient lui mériter la royale clémence. Il répond que sa vie n'est au pouvoir de personne et ne dépend que de Dieu. Si on lui demande pourquoi, jeune encore et étranger à l'Algérie, il est venu au milieu de nous chercher le péril, il répète que son seul désir, son seul but a été d'aider au triomphe de la religion musulmane. Le prisonnier annonce avec fermeté que nous n'avons pas à compter sur la franche soumission des Arabes, qu'ils nous tromperont dans leurs promesses, que leur paix cachera toujours le projet de recommencer la lutte et qu'ils ne se lasseront jamais de mourir pour leur foi.

Au temps des croisades, les musulmans croyaient voir des anges combattre dans leurs rangs. L'historien arabe Kemal-Eddin parle d'un ange vêtu de vert qui mit en déroute l'armée de Roger, prince d'Antioche. Au rapport de Boha-Eddin, pendant que Philippe-Auguste et Richard menaçaient Saint-Jean-d'Acre, une légion céleste descendit la nuit au milieu des assiégés. De nos jours, le fanatisme des musulmans d'Afrique égale le fanatisme des musulmans de Syrie au douzième siècle, mais ils ne nous ont pas encore appris si les anges vêtus de vert vont à leur secours.

En présence d'une situation pareille, il n'y a qu'un seul moyen d'imposer silence aux armes des musulmans, c'est de les convaincre avec leurs propres croyances ; or, ils regardent la victoire comme une manifestation de la volonté de Dieu ; pour eux la force c'est quelque chose de Dieu lui-même, c'est la vérité, la justice, le droit : Dieu parle par la bouche du plus fort. Il importe que les Arabes ne puissent pas croire un seul instant que la victoire n'habite point avec nous. Dans les guerres ordinaires les échecs se réparent, les champs de bataille ont d'éclatantes revanches. Dans la guerre d'Afrique le moindre revers est grave, compromet notre position.

nuit à notre avenir, parce qu'il donne à penser aux Arabes que Dieu n'est pas définitivement avec nous et que la balance penche incertaine dans la main de l'arbitre des destinées. Le plus petit échec éveille des espérances, fait ajourner les soumissions et germer des résistances qui remettent tout en question. Ce qu'il faut donc à notre vaillante armée d'Afrique, c'est un système de prudence et de vigilance continuelles, qui nous laisse en possession de la victoire et ferme la porte à toute surprise.

Je ne suis pas homme de guerre, et je n'ai pas à présenter au public le plus petit système militaire applicable à la conquête de l'Algérie ; il est assez de mode que des gens qui se sont bornés à manier la plume tant bien que mal, donnent des leçons aux généraux, contrôlent leurs plans de campagne, et substituent à des combinaisons mûries dans les camps, des combinaisons improvisées dans un bureau de journal. Quant à moi, on voudra bien me permettre de ne pas professer l'art de la guerre. Je n'ai que les faits et le bon sens à offrir comme base de mes jugements.

Dans les premiers temps de notre conquête, on se fatiguait en courses inutiles; nos pesantes colonnes avec leur matériel roulant n'atteignaient pas les

Arabes qui avaient toujours le temps de fuir, et, de plus, elles souffraient toujours sur leurs flancs et sur leurs derrières. On a comparé la marche de ces colonnes au sillage du navire : le sillage se referme derrière le vaisseau. Nos colonnes ne devinrent redoutables qu'en se faisant légères ; les petites pièces de montagnes portées à dos de mulets, les bêtes de somme pour l'ambulance et les vivres remplacèrent les canons de campagne, les fourgons, le gros matériel de toute nature. Nos colonnes se composèrent d'infanterie pour les cinq sixièmes. Voilà le nouveau système dont l'habile application par le maréchal Bugeaud a produit de si grands résultats.

Que dirons-nous du système de ceux qui veulent donner à la cavalerie une action principale et exclusive? Ils oublient que les deux tiers de l'Algérie présentent des régions montagneuses, occupées par des Kabyles ou de l'infanterie arabe ; ils oublient qu'Abd-el-Kader dont on cite l'exemple rencontre partout où il passe des vivres et même des chevaux, et que nous ne rencontrons, nous, que des places abandonnées. Notre cavalerie ne pourrait pas marcher sans convois, sous peine de mourir de faim ; or, les convois ne cheminent pas vite. L'alliance de l'infanterie et

de la cavalerie est le seul moyen qui ait réussi et qui puisse réussir.

Au moment où le maréchal Bugeaud prit le gouvernement général de l'Algérie, on ne pouvait pas aller sans péril d'Alger à la Maison Carrée; nos troupes étaient prisonnières à Médéah et à Milianah. On ne communiquait avec Blidah qu'une fois par semaine et au moyen d'une escorte de quinze cents ou de deux mille hommes; et maintenant, sauf des dangers produits par des émotions pessagères, un colon peut faire des centaines de lieues sans courir aucun risque. On est forcé de convenir que depuis 1841 nos affaires militaires n'ont pas été mal conduites, et plût à Dieu que de 1830 à 1841 la question algérienne eût marché comme elle a marché dans ces dernières années! Il n'y a rien de pis que de faire les choses à demi et avec de molles incertitudes. Les sacrifices se prolongeaient, et les fruits n'arrivaient pas. On encourageait les résistances, les rébellions de l'ennemi, on dégoûtait le pays dont les forces se consumaient inutilement. Le champ restait ouvert aux ambitions subalternes, aux calculs de la cupidité. En même temps nous donnions à l'Europe et au monde un spectacle dont souffrait notre gloire et qui aurait pu faire croire à l'impuissance du génie de la

France. Depuis 1841, les choses ont changé de face sous la vigoureuse main du maréchal Bugeaud. Il a agrandi, consolidé, organisé notre empire en Afrique, et lui a imprimé un mouvement qui ne s'arrêtera plus. Des rives d'Alger à l'oasis de Laghouat, du Maroc à Tunis, l'Arabe et le Kabyle prononcent son nom avec une très-grave considération; l'armée française d'Afrique croit en lui, ce qui n'est pas une petite gloire pour un chef, car les armées ne se trompent jamais sur l'homme qui les commande. Un officier superieur d'Afrique m'écrivait: «Le maré-
« chal Bugeaud a poussé vigoureusement la guerre
« et obtenu sous ce rapport des résultats importants.
« Il a montré pour la vie et la santé du soldat une
« sollicitude inconnue avant lui. Il a fait construire
« des hôpitaux et des casernes, où nos troupes
« trouvent un air plus pur et des soins plus étendus.
« Il a donné à la colonisation un développement
« qu'elle n'avait jamais pris avant lui. »

La direction militaire du duc d'Isly ne saurait donc être condamnée. Elle peut avoir des côtés imparfaits, des côtés que l'expérience doit compléter; mais ne perdons pas de vue que la guerre d'Afrique est une œuvre toute nouvelle, qu'il a fallu inventer une stratégie. La perfection de la guerre d'Afrique sera

l'organisation des colonnes avec le plus de légèreté possible. Je hais l'esprit de parti autant que j'aime la vérité. J'ai placé ma vie bien au-dessus des passions de ce temps, sous quelque drapeau qu'elles se montrent; et comme la splendeur de notre âge n'est pas telle qu'on doive faire litière de bonnes et glorieuse pages, j'aime à rendre justice au maréchal duc d'Isly. Des boutades, des saillies un peu étranges, une allure parfois originale ne sauraient être prises pour la mesure d'un homme : on doit mesurer un homme à ses œuvres.

L'Algérie est conquise, mais sa complète soumission sera l'œuvre du temps, et non pas l'œuvre d'un homme. Quand on connaîtra mieux la piété belliqueuse des Arabes, on s'étonnera moins du retour si fréquent des mouvements qu'il faut réprimer. Leur paix n'est qu'une trêve; c'est du temps qu'ils se donnent pour se mettre en mesure de recommencer une agression. Un Arabe les a comparés à un âne altéré qui regarde au fond d'un puits; l'âne trouve l'eau trop basse; il n'ose enfoncer la tête de peur qu'elle n'entraîne le corps, mais, si l'eau s'élève, il boira. Les Arabes, de défaite en défaite, de malheurs en malheurs, tomberont aux pieds de notre puissance, mais ils ne nous aimeront jamais.

Le musulman vaincu ne peut aimer le chrétien victorieux. Les luttes d'Abd-el-Kader avec notre armée me rappellent la fable du lion et du moucheron; seulement le lion, qui se nomme la France, n'est jamais *abattu*, jamais *sur les dents*. Et peut-être le moucheron, qui se nomme Abd-el-Kader, finira par rencontrer en chemin l'*embuscade d'une araignée*. Il y a des gens qui croient que la mort ou la captivité du célèbre émir mettrait un terme à la guerre; c'est ne pas bien comprendre le caractère de notre lutte africaine. Assurément, notre ennemi sera plus faible le jour où un chef comme Abd-el-Kader lui manquera; mais les guerres de religion ne finissent pas avec un homme, quelque génie qu'il puisse avoir. Il sortira toujours du milieu de ce peuple intrépide des chefs pour diriger la guerre *sainte* qui nous est déclarée.

Il se présente un point fort délicat que je voudrais traiter en quelques lignes : c'est ce qu'on appelle la barbarie de nos expéditions d'Afrique. Je commencerai par dire que j'abhorre la guerre, que la mort donnée à l'homme par l'homme m'a toujours paru la plus affreuse chose, et que rien ne semble pouvoir justifier le vol à main armée de ce don magnifique que l'on nomme la vie. Pourtant, ce que le

cœur repousse, la raison humaine l'accepte. J'ai parlé précédemment de cette mystérieuse loi de la guerre qui est une grande loi du monde, et j'ai dit que Dieu s'était fait appeler le Dieu des armées, le Dieu des batailles. Les sociétés ne marchent qu'à travers le sang et les douleurs. En remontant de siècle en siècle jusqu'aux premiers temps historiques, nous trouverons que tout changement dans le monde a eu besoin de la guerre pour se faire accepter : tous les siècles ont du sang sur le front. C'est là le plus grand témoignage de la misère des hommes et de leur peu d'élan vers la vérité. Si on lit les récits des âges passés, on verra que la guerre a toujours été plus ou moins cruelle, selon les mœurs des nations belligérantes, selon les causes de la lutte, selon le caractère du peuple avec lequel un autre peuple se bat. Lorsque la civilisation fait la guerre à la barbarie, elle est parfois tristement forcée d'être barbare pour ne pas s'exposer à combattre à armes inégales ou pour ne pas perdre des avantages importants. C'est ce qui nous est arrivé de temps en temps en Afrique, et bien souvent nos soldats ont été entraînés à venger leurs frères des atrocités commises contre eux. A Dieu ne plaise que je veuille justifier les actes qui ont pu s'accomplir!

j'ai peu de goût pour de tels tableaux et j'en détourne mes yeux. Mais une longue étude des guerres de l'Europe contre l'Orient musulman, une longue étude du caractère des disciples du Coran, m'ont convaincu que le plus efficace moyen d'action sur les Arabes, c'est la crainte. Cela est douloureux à penser, mais les grandes choses sociales ne s'accomplissent pas avec le sentiment. Les Arabes ne se soumettront à nous qu'à force de nous redouter. Les publicistes qui sont d'avis qu'il faut prendre les Arabes par la douceur, ne se sont pas suffisamment rendu compte du caractère des races musulmanes. La mise en pratique de semblables rêveries ferait rire à nos dépens les tribus de l'Atlas et du Jurjura. D'inutiles violences, de froides cruautés, l'abus de la victoire livreraient à l'indignation publique le chef qui s'en rendrait coupable, mais, je le répète au nom de l'histoire, au nom de la vérité du caractère arabe, faisons-nous craindre en Afrique. Le musulman, dans ses rapports avec l'étranger, ne s'incline que devant la majesté de la force et l'appareil formidable de la puissance. Il y a des peuplades sauvages qui ne croient en Dieu que parce qu'elles ont entendu la foudre. L'Arabe pense de même à l'égard des pouvoirs humains.

Le temps présent n'est pas aux grandes pensées ; l'élévation ne marque point son caractère. L'âme humaine se plonge dans les intérêts ; elle court risque de s'asphyxier dans la matière. La guerre d'Afrique, malgré les tristes choses qu'elle a de temps en temps traînées après elle, met en regard de nos misères morales les nobles côtés du cœur de l'homme ; elle donne à nos instincts étroits et bas des leçons de sentiments élevés ; elle offre à notre égoïsme des modèles du plus parfait dévouement. Notre âge a besoin de la guerre d'Afrique pour ne pas perdre les traditions qui ont fait la gloire de notre pays. Il y a dans l'exercice habituel du courage et de la résignation une incontestable grandeur morale.

Nous admirions tout à l'heure le soldat d'Afrique. Mais ce sont les bons officiers qui font les bons soldats. Nous ne voulons citer aucun nom pour ne pas nous exposer à oublier des noms qui seraient dignes de louanges. Il nous suffira de signaler à l'attention de la France cette multitude de jeunes officiers, tous capables, tous intrépides et dévoués. Ceux qu'atteignent les balles ou les yatagans (et le nombre en est déjà grand) sont frappés à la face ou à la poitrine. Les pertes se réparent avec une facilité qui étonne ;

une génération est là toujours prête pour remplir héroïquement les vides que fait la mort. Aux qualités brillantes qui sont de tous les âges de notre histoire, la plupart des jeunes officiers d'Afrique joignent le sérieux de l'esprit, un caractère réfléchi, fruits d'une éducation forte et de cette étrange vie passée en face du monde musulman, monde si grave, destiné à périr. L'officier d'Afrique, couchant sous la tente, vivant avec le spectacle des belles nuits et au milieu des grands tableaux de la nature, souffrant tour à tour de la chaleur, du froid ou de la pluie, séparé des joies, de l'élégance et des commodités européennes, placé en face de mœurs, de passions et de races qui lui sont nouvelles, doit subir une profonde influence dans son caractère et ses pensées. Il gagne en maturité, en expérience, et s'élève naturellement à la méditation, à la manière des capitaines anciens. Oh ! ces jeunes hommes qui marchent à la tête de nos régiments de l'Algérie, n'ont rien à envier à leurs vaillants devanciers de la République et de l'Empire ! Ils livrent de moins grandes batailles, mais leur vie est plus laborieusement et plus péniblement occupée : ils ont besoin de plus de force d'âme et d'un plus énergique dévouement à leur pays. Or, disons-le, le but de notre guerre

d'Afrique est plus haut, plus sacré que le but de nos guerres européennes; il ne s'agit point là-bas de l'ambition d'un homme ni de la propagande de principes plus ou moins bons et d'une application plus ou moins opportune; il s'agit de rejeter bien loin ou de soumettre la barbarie musulmane établie à deux journées de la France, et qui pendant des siècles avait insulté l'Europe; ce qui est en jeu c'est la sainte cause de la civilisation, la cause immortelle des idées chrétiennes auxquelles Dieu a promis l'empire du monde et dont le génie français est le soutien providentiel.

CHAPITRE XXI

COMMENT NOUS GOUVERNONS LES INDIGÈNES.

D'où vient la répugnance des Musulmans pour le dénombrement. — Nombre des habitants indigènes de l'Algérie. — L'impôt. — Gouvernement des indigènes. — Les bureaux arabes. — Il faut associer, dans une certaine mesure, les Arabes au gouvernement des indigènes. — De l'aristocratie chez les Arabes. — Pourquoi la province de Constantine a toujours été plus facile à gouverner que les deux autres provinces. — La propriété arabe. — Conseils adressés aux populations arabes et kabyles. — Disparition de l'or et de l'argent de la France sous la main des Arabes. — Jusqu'ici nous avons porté aux Arabes plus de vices que de vertus.

XXI

COMMENT NOUS GOUVERNONS LES INDIGÈNES.

Il est plus facile de conquérir des peuples que de les soumettre, plus facile de les soumettre que de leur imposer des lois et des institutions. Cela est vrai dans tous les pays et dans tous les temps, mais cela est surtout profondément vrai pour des races qui haïssent religieusement l'étranger. Aux yeux des musulmans, l'étranger c'est l'ennemi (*harbi*).

La première difficulté qu'ait rencontrée l'administration française en Algérie, c'est le manque de statistique et de dénombrement. On s'est souvent demandé pourquoi le dénombrement a toujours tant répugné aux musulmans. J'y trouve plusieurs

causes. On peut dire d'abord que cette répugnance provient d'un grand respect pour le foyer, pour la vie intérieure et les mystères de la famille. Il y a quelque chose qui ressemble comme à une invasion dans cette manière de venir vous compter, hommes, femmes, enfants. Quand on pleure sur un cercueil ou qu'on se réjouit sur un berceau, à quoi bon permettre à la loi de venir prendre note de vos larmes ou de votre allégresse, de venir constater une place vide au foyer ou un convive de plus à la table du père de famille? N'y a-t-il pas une sorte de profanation à tenir compte du nombre des femmes, à prendre leurs noms, dans un pays où la femme est gardée sous le mystère? De plus, le défaut de dénombrement étant un moyen de tromper les tyrans et de leur échapper, cette coutume a dû s'établir d'elle-même en Afrique et en Asie, qui, de tout temps, ont été gouvernées par des oppresseurs. Telles sont les premières raisons que nous appellerons morales et conformes aux habitudes de l'Orient. Mais il est une autre raison, toute religieuse, plus forte peut-être que les autres, et qui est née des traditions antiques de l'Asie. David fut châtié d'une façon terrible pour avoir fait le dénombrement de son peuple; c'était comme une manière de mettre sa confiance dans ses

propres moyens, de compter ses forces, et de substituer l'énergie humaine à la toute-puissance divine. Aussi le Seigneur frappa le roi David. Dans les pays de l'islamisme où c'est Dieu qui décide des batailles, le dénombrement a pu donc paraître un crime contre Dieu.

La ressemblance des noms est aussi une difficulté pour le recensement des populations de l'Algérie. Ceux qui ont voyagé en Afrique et en Orient n'ont entendu que les noms de Mohammed, d'Ibrahim, de Moustapha et de Hassan, de Aïcha, de Fatma, de Nefica et de Gueltoum ; voilà pour les musulmans, hommes et femmes. Quant aux juifs, ils s'appellent *Cheloum* (Salomon), *Murtekai* (Mardochée) ; presque toutes leurs femmes se nomment *Rahil* (Rachel). Les Africains et les Orientaux se distinguent, autant qu'ils le peuvent, par l'indication de leurs professions.

Les données les plus probables nous autorisent à penser que nos possessions africaines renferment environ quatorze cent mille habitants : un million répandus dans le Tell algérien, quatre cent mille dans le Sahara. Les deux mille sept cents lieues carrées du Tell algérien pourraient nourrir trois ou quatre fois plus d'habitants ; les pâturages et les

riches oasis semés à travers les treize mille cinq cents lieues carrées du Sahara offrent des ressources supérieures au nombre d'habitants qui s'y trouvent épars. Quoique une population de quinze cent mille habitants n'ait rien de considérable sur un sol de vingt-et-un mille lieues carrées (la France n'en a que vingt-sept mille), pourtant il étonne le voyageur qui n'a visité l'Algérie que par les chemins ordinaires, les chemins connus. En Europe c'est sur les grandes routes et dans les lieux ouverts qu'on rencontre les centres de population ; telle n'est point la coutume des Arabes et des Kabyles ; leurs campements ou leurs habitations sont cachés ; on a voulu les dérober à la fois aux regards des agresseurs et aux exactions des maîtres.

L'assiette de l'impôt n'est pas la même dans la province de Constantine et dans les provinces d'Alger et d'Oran. Les populations de la province de l'est payent *l'achour* ou le dixième des produits, et le *hokor* ou loyer de la terre. Les provinces du centre et de l'ouest payent l'achour, mais le hokor est remplacé par le *zekkat* qui signifie chez les Arabes une aumône religieuse et qui maintenant est devenu un impôt ordinaire. Le hokor suppose que le gouvernement est possesseur des terres, et

dans les provinces d'Alger et d'Oran les terres n'appartiennent pas à l'État. Dans le pays de Constantine, l'achour a pour base le nombre des charrues. Dans les pays d'Alger et d'Oran, c'est la quantité de grains semés et la récolte présumable qui dirigent la perception de l'achour.

Le fond de notre gouvernement des indigènes est emprunté au mode d'administration qu'avait Abd-el-Kader; nous avons des khelifas, des aghas, des caïds et des cheiks. Nos trois provinces de l'Algérie, commandées chacune par un lieutenant-général, comprennent des subdivisions qui sont partagées en khelifas, aghaliks et caïdats; ces divers fonctionnaires correspondent avec nos bureaux arabes dont les chefs sont des officiers. Chaque bureau arabe est un centre d'administration française. L'officier, placé à sa tête, plus ou moins versé dans la langue et les mœurs du pays, remplit une œuvre d'une haute importance; c'est l'homme d'après lequel les indigènes jugent notre autorité, notre caractère, notre valeur morale, nos droits à les commander. Il faut que cet homme montre quelque aptitude pour les affaires, qu'il soit grave de ton et de manières, qu'il ait de la fixité dans ses idées et ses décisions, et surtout qu'il ait le sentiment de la justice, car si la

crainte doit être le fondement de notre pouvoir en Afrique, la justice doit en être la constante inspiration : la pensée musulmane ne trouve rien de plus beau, de plus divin que la force et la justice. Le choix du chef d'un bureau arabe ne se fera donc pas légèrement. Nous souhaitons que ces fonctions soient entourées de considération et d'honneur, et que l'officier qui fait nos affaires en présence de l'Arabe gagne de l'avancement tout comme s'il servait la France sur un champ de bataille. Les chefs des bureaux arabes ne seront pas les moindres fondateurs de notre domination morale en Afrique.

Quelques hommes ont désiré que des officiers français gouvernassent les indigènes dans tous les degrés de la hiérarchie. Ils n'ont pas pris garde au très-petit nombre d'officiers versés dans la langue arabe et dans la connaissance des mœurs, des coutumes, du caractère des peuples conquis. Le maréchal duc d'Isly [1] évalue à peine à une trentaine le

[1] Parmi les brochures du maréchal duc d'Isly sur la question algérienne, il en est une très-récente qu'il faut signaler à l'attention publique ; elle est intitulée : *Quelques réflexions sur trois questions fondamentales*. Le maréchal traite du système de guerre en Afrique, du gouvernement des Arabes et de la colonisation européenne. Cette petite brochure vaut mieux que de gros livres ; elle abonde en importantes vérités.

nombre de nos officiers qui savent l'arabe. Mais quand même nous aurions sous la main tous les éléments d'une administration uniquement française, nous ne penserions pas qu'il fût d'une bonne politique d'adopter ce moyen de gouvernement.

Dans une entreprise aussi difficile que la soumission d'un peuple musulman, il nous importe d'avoir des auxiliaires parmi les musulmans eux-mêmes ; il nous importe que des chefs arabes se compromettent au service de notre cause. Toutes les fois qu'ils nous prêtent l'appui de leur crédit, ils se séparent, jusqu'à un certain point, de l'islamisme, et perdent quelque chose de la force qu'ils pourraient plus tard tourner contre nous. Le principe de l'administration des Arabes par des chefs indigènes dépendants de l'autorité française, nous semble bon, sauf les modifications que l'expérience peut lui donner. Un Arabe sait mieux que nous comment on prend un Arabe, comment on obtient sa confiance, comment on déjoue ses ruses, comment on perce les finesses de sa diplomatie. Mahomet a comparé les membres de la société musulmane aux dents égales d'un peigne, et parmi les nations de l'islamisme règne l'égalité sous un seul maître et une seule loi. Il existe pourtant une aristocratie chez les Arabes ; on trouve

chez eux le noble d'origine ou chérif, descendant de Fathma Zohra, fille du Prophète et de Sidi-Ali-Ben-Ebi Thaleb, son oncle ; le noble militaire ou djouad, issu d'anciennes familles, ou, mieux encore, issu de la tribu des Koraïchs à laquelle appartenait Mahomet ; et enfin le noble religieux ou marabout, gardien farouche de la foi musulmane, personnage considérable qui tient dans les plis de son vêtement de laine la paix ou la guerre. Lorsque cette triple aristocratie participera à l'administration des Arabes pour le compte de la France, notre œuvre sera bien avancée.

Mais n'oublions jamais que ce gouvernement des indigènes par des indigènes doit être inséparable de l'action française, de notre direction, de notre contrôle. L'administration par les indigènes est comme la monnaie du pays qu'on laisserait en circulation, mais après l'avoir frappée à l'effigie de la France ; il y a non-seulement un intérêt français mais encore un intérêt d'humanité à ne pas livrer exclusivement à des indigènes l'administration des Arabes. On connaît leur esprit de rapine et leur esprit de vengeance. Des chefs arabes, débarrassés de toute surveillance, immoleraient à leurs passions les intérêts les plus sacrés ; ils ne se feraient pas faute de con-

cussions et de cruautés. Dans la province de Constantine où le jeune duc d'Aumale a laissé de bons et durables souvenirs, dans cette province commandée par un homme du plus rare mérite et de la plus haute valeur morale, le général Bedeau, on aime à voir de jeunes officiers s'en allant au milieu des tribus, écoutant leurs réclamations, recueillant leurs plaintes, prenant sur place des renseignements destinés au bureau arabe, et remplissant ainsi au profit des Arabes une mission protectrice dont ceux-ci doivent sentir le prix [1]. La province de l'est a toujours été gouvernée avec moins de difficulté que les deux autres provinces : la raison en est toute simple. Ahmed-bey n'avait pas de grandes racines dans ce pays ; nul n'a regretté sa chute, et depuis la prise de Constantine qui a délivré la province d'un détestable régime, l'action française n'y a rencontré aucune sérieuse difficulté. Ajoutons que la diversité des races et des intérêts est un obstacle à la rébellion dans cette contrée, et que la pensée d'Abd-el-Kader l'a touchée à peine. Il n'en est pas de même des provinces d'Alger et d'Oran, longtemps et pro-

[1] Le colonel Lebreton, homme d'esprit autant que brave officier, m'a donné d'utiles renseignements sur l'administration de la province de Constantine.

fondément sillonnées par la politique, les espérances, l'âme de l'émir. Là sa parole a fait bouillonner les passions religieuses, et ses succès ont créé des intérêts. La cendre est toujours chaude dans la province d'Oran ; et pour peu qu'Abd-el-Kader y souffle, on y retrouve du feu. Ne soyons donc pas surpris des différences politiques et morales que nous présentent nos trois provinces de l'Algérie ; et cependant rappelons ici que dans les pays du centre et de l'ouest l'autorité française a trouvé parmi les chefs arabes des auxiliaires fidèles, et qu'au milieu des récentes insurrections, on a vu des khelifas, des aghas et des caïds des provinces d'Alger et d'Oran se faire tuer pour notre cause.

Une équitable et sage administration des indigènes importe à l'avenir de l'Algérie ; mais il est un point sans lequel la meilleure administration n'aboutirait à rien de durable : cette question capitale dont une bonne solution deviendrait un très-grand élément pacificateur, c'est la propriété arabe. Le domaine est toujours prêt à mettre la main sur le sol occupé par des tribus soumises à notre puissance ; plusieurs ont été dépossédées ; les autres sont agitées sourdement de la crainte de se voir chassées des lieux qu'elles cultivent et où reposent les ossements des

aïeux. Tant que cette question ne sera pas réglée avec justice, les tribus qui nous obéissent demeureront dans l'inquiétude, et peut-être finirions-nous par les réduire aux inspirations du désespoir. Nous aurons occasion de revenir sur cette question.

L'homme qui préside depuis cinq ans aux destinées de l'Algérie et dont la supériorité s'est révélée à l'œuvre des Métellus et des Marius, le maréchal duc d'Isly, agronome et guerrier, a plus d'une fois adressé aux populations arabes et kabyles des conseils dignes d'un peuple civilisateur. Voici ce qu'il leur disait au mois de juin 1845 dans une proclamation en langue arabe dont la traduction est sous mes yeux :

« Le premier moyen de réparer les maux de la « guerre et d'être heureux, c'est de rester fidèles à « la promesse de soumission que vous nous avez « faite, et devant laquelle nous avons arrêté nos « escadrons et nos bataillons. Il faut accepter fran- « chement le décret de Dieu qui a voulu que nous « soyons venus gouverner ce pays. Vous savez les « malheurs qui sont arrivés aux autres tribus qui se « sont révoltées contre nous et les volontés de « Dieu.

« Le second moyen, c'est de vous occuper, avec « activité et intelligence, d'agriculture et de com- « merce ; établissez des villages, bâtissez de bonnes « maisons en pierre et couvertes en tuiles, pour « n'avoir pas tant à souffrir des pluies et du froid « en hiver, de la chaleur en été ; faites de beaux « jardins et plantez des arbres fruitiers de toute « espèce, surtout l'*olivier greffé* et le *mûrier* pour « faire de la soie. Vous vendrez très-bien l'huile et « la soie, et du produit de la vente vous vous pro- « curerez tout ce qui est nécessaire pour vous ha- « biller et meubler vos maisons.

« Faites de grandes provisions de paille et de « foin, pour nourrir vos bestiaux pendant la mau- « vaise saison.

« Construisez des hangars pour abriter vos trou- « peaux contre les pluies et les neiges qui en dé- « truisent beaucoup.

« Castrez les jeunes veaux et les agneaux, sauf ceux « qui sont réservés pour la reproduction, et ce doi- « vent être les plus beaux. Les veaux et les agneaux « castrés profitent davantage et se vendent mieux « au marché parce que la viande est meilleure.

« Ayez de meilleures charrues pour mieux la- « bourer la terre.

« Donnez un ou deux labours préparatoires aux « terres que vous voulez ensemencer la même an- « née; le premier en février ou mars, le second en « mai. Par ce moyen, vous n'aurez pas cette grande « quantité de mauvaises herbes qui nuisent tant à « vos récoltes. Avec des terres ainsi préparées, vous « pourrez semer aux premières pluies d'octobre, et « vos blés n'auront plus à craindre les sécheresses « de mai; ils seront en épis au milieu d'avril. Vos « récoltes auront moins à redouter les sauterelles, « ce fléau n'arrivant ordinairement qu'en mai; il « trouvera vos orges mûres et vos froments bien « près de l'être.

« Je ne saurais trop vous recommander de ne pas « détruire vos forêts, comme vous le faites; il vien- « dra une époque, je vous le prédis, où vous y « trouverez une grande richesse. Il s'établira autour « de vous des villes populeuses, où vous vendrez à « bon prix vos bois de construction et de chauffage.

« Je ne vous en dirai pas davantage pour cette « fois. Quand vous aurez bien médité ces conseils « d'ami et que vous serez entrés dans la pratique « des choses que je vous ai recommandées, je vous « en dirai d'autres, toujours pour votre bien, car « nous vous aimons comme des frères, et nous som-

« mes affligés toutes les fois que vous nous forcez à
« vous faire du mal. Salut. »

Pendant mes courses en Afrique, et surtout pendant mon séjour à Alger, j'ai entendu nos compatriotes se plaindre que l'or et l'argent de la France disparaissent sans retour sous la main des Arabes. Ce peuple-là consomme peu, trouve chez lui toutes les choses dont il a besoin, et quand il se rend à nos marchés, ce n'est pas pour échanger ses produits contre les nôtres, mais pour les échanger contre notre argent. De plus, cinq ou six mille Kabyles, plus de mille Mozabites, des centaines de Biskris, de Nègres et autres, gagnent à Alger quatre ou cinq francs par jour au métier de portefaix ou de commissionnaires, et tout ce monde-là dépense bien peu; des milliers d'ouvriers, d'industriels et de serviteurs musulmans entassent de leur côté. Étendez ces calculs généraux à Bône, à Constantine, à Oran, aux principaux points de l'Algérie, et vous aurez la certitude que chaque année des millions, tirés des coffres de la France, sont emportés par les Arabes et enfouis dans je ne sais quelles solitudes. Depuis quinze ans, que de trésors doivent être cachés dans les coins les plus âpres de l'Atlas! et combien de trésors qui n'ont plus de maîtres et que nul ne retrouvera plus! Cette dispari-

tion du numéraire de la France en Algérie est un mal qu'on ne saurait éviter complétement; mais des mesures et des prescriptions habiles pourraient le diminuer. Amenons les Arabes à troquer leurs produits contre les nôtres. Nous ne sauverons notre numéraire qu'en multipliant les échanges.

Hélas! en désirant qu'entre nous et les Arabes les échanges se multiplient, c'est comme si nous désirions voir s'accroître leurs besoins. Or, ce sont les grands et nombreux besoins qui font la pauvreté. Celui-là est le plus riche à qui il faut le moins. Le moraliste aimerait qu'on pût inspirer aux Arabes le goût d'une vie plus commode, plus saine, mieux abritée, sans porter atteinte à la simplicité de leurs habitudes. Il aimerait qu'on leur apportât le bien-être sans la corruption. Malheureusement, les premiers temps de l'invasion d'une civilisation nouvelle, quand l'amour du bien n'en est pas encore l'inspiration la plus saillante, forment comme un crépuscule où se mêle moins de lumière que de nuit : jusqu'ici, nous avons donné aux Arabes et aux Kabyles plus de vices que de vertus. Mais la Providence tient d'autres présents en réserve aux contrées d'Afrique tombées en notre pouvoir.

CHAPITRE XXII

COLONISATION.

La question d'Afrique. — Les causes des contrastes du continent africain.—État de la colonisation de l'Algérie.—Défaut de plan et choix de mauvais agents. — La question de la propriété. — Nécessité d'établir en Algérie des populations européennes. — Deux zônes de colonisation pour l'Algérie. — L'Afrique est un débouché providentiel ouvert au superflu des forces françaises et européennes. — Ce qu'il y a d'actuellement praticable pour le gouvernement civil de l'Algérie. — On ne pourra rien fonder en présence de l'Islamisme sans la supériorité morale. — Une lettre de M. le maréchal Bugeaud. — De l'élément religieux dans la colonisation africaine. — Faut-il ouvrir aux Maronites du Liban les chemins de l'Algérie? — On n'a pas pu avoir l'idée d'interdire à nos prêtres d'Afrique l'étude de la langue arabe. — Influence du prêtre en Algérie. — Salut à la nouvelle Église d'Afrique. — La domination française en Afrique considérée comme un pas vers l'unité morale et religieuse du genre humain.

XXII

COLONISATION.

Il est temps que la question de l'Afrique échappe aux ignorants, aux charlatans, aux esprits légers, aux esprits faux et aux passions basses. Nous ne sommes pas de ceux qui aiment à s'égarer dans les chimères et qui acceptent en silence une situation pleine de sacrifices et de périls. Il n'est pas besoin d'avoir un grand génie pour parler avec bon sens et bonne foi, avec exactitude et patriotisme ; un examen très-réfléchi de la question d'Afrique, une étude approfondie de l'histoire, des lieux, des hommes et des choses de l'Algérie ont donné à nos idées sur ce sujet le caractère d'une inébranlable conviction. Nous ne

discuterons pas tous les systèmes connus ; ils sont mêlés de bien et de mal comme toutes les opinions qui se présentent sous la forme de systèmes. Nous exposerons nos idées et nos vœux avec précision et clarté, avec la haute impartialité d'un homme qui ne possède en Algérie ni une obole ni un pouce de terrain, et qui, en France, indépendant et solitaire, ne connaît ni coterie ni parti.

Les limites de l'Algérie française sont celles de l'Afrique romaine. Nous avons repris l'œuvre des Romains, avec le christianisme et la vapeur de plus. Le vaste continent africain, privé de grands fleuves, d'îles et de mers, s'ouvre plus difficilement à la civilisation que les autres contrées de l'univers [1]. Il présente comme une masse uniforme et impénétrable, comme un pays fermé. Les fleuves et les bras de mer sont des passages pour les idées et l'industrie humaine. Comme nul peuple n'est condamné aux ténèbres éternelles, nous dirons qu'il faudra des siècles avant que la lumière brille dans les lointaines profondeurs de l'Afrique. Au milieu de cette immense péninsule, où la nature offre de si prodigieux contrastes, où se découvrent la plus vigoureuse vé-

[1] Nous ne parlons pas de l'Égypte, parce que l'Égypte des anciens appartenait à l'Asie.

gétation et la plus horrible stérilité, la civilisation sera bien longtemps condamnée à coudoyer la barbarie. Pendant que la charité chrétienne accomplira ses touchantes merveilles en Algérie, il y aura dans la Nigritie et dans la Guinée des anthropophages et des sacrifices humains. Placés entre la Méditerranée et la *mer sans eau*, comme parlent les Arabes, nous élèverons un empire français qui, à deux journées de Marseille et de Toulon, sera la continuation de la patrie.

Dans les premières années qui suivirent la révolution de 1830, le gouvernement, obligé de pourvoir laborieusement à ses besoins de chaque jour, laissa languir notre œuvre africaine; les destinées de l'Algérie flottaient au gré des opinions les plus contraires; des fautes commises sous le coup de nécessités politiques firent sortir de terre un ennemi à la fois habile et dangereux; Abd-el-Kader fut comme *une épine dans notre œil* (ce sont les expressions de l'émir lui-même). D'énergiques efforts ont renversé cette puissance. Elle essaiera de se relever, mais les grands coups sont frappés, et chaque tentative nouvelle n'aboutira qu'à de sanglantes leçons. L'Algérie est donc conquise. Il reste à nous en assurer la possession, à en tirer parti, à fonder un empire

profitable qui puisse mériter le nom de France d'Afrique comme il y eut jadis une France d'Orient : seulement cette France d'Orient ne fut que passagère, et il ne dépend que de nous d'établir à nos portes une domination impérissable.

Il n'est pas exact de dire que rien n'ait été fait en Afrique pour la colonisation. N'eût-on fait qu'ouvrir des routes dans les trois provinces, ce serait déjà un commencement très-important, car un pays percé de routes est à moitié civilisé ! On a donc ouvert l'Afrique ; le zèle, les pensées généreuses, les nobles efforts, l'industrie peuvent y passer. Là ne se borne pas l'œuvre française dont le mouvement principal date de 1841. On a partout bâti des hôpitaux et des casernes ; on a élevé beaucoup de villes et de villages, avec des enceintes pour les protéger ; on a agrandi, embelli, fortifié diverses cités qui existaient déjà. Le port d'Alger, quoiqu'il ne réalise point toutes nos espérances, et le passage de la Chiffa sont des travaux dignes d'un grand peuple. Enfin cent mille Européens civils sont aujourd'hui répandus dans les trois provinces algériennes : on en comptait à peine vingt-six mille au commencement de 1841. Nous avons des écoles et des églises, et les plaines de Staouéli s'étonnent de

la face nouvelle que leur ont donnée de pieux et admirables travailleurs. L'ordonnance royale du 26 septembre 1842, qui a organisé la justice en Algérie, a contribué au progrès de la colonisation.

Mais un regrettable défaut de plan de la part du pouvoir empêche que l'œuvre africaine ne reçoive une impression décisive et ne marche à son vrai destin : de plus, sauf quelques exceptions honorables, le personnel administratif, chargé de l'accomplissement de tant d'importantes choses, est resté évidemment beaucoup au-dessous de sa mission. Je sais bien que, lorsqu'il s'agit de la fondation d'un empire, un gouvernement peut hésiter sur l'adoption d'un plan définitif, mais ces doutes ne doivent pas être éternels : ils seraient de nature à compromettre très-sérieusement l'avenir de notre conquête. La perpétuité de la paix européenne est une chimère, quelles que soient les dispositions de notre temps à fraterniser avec les nations, et l'Afrique française n'est pas en mesure, tant s'en faut, de pouvoir se suffire à elle-même et se défendre. Quant au personnel administratif de l'Algérie, il n'est jamais permis de confier les graves intérêts d'un monde naissant à des gens incapables ou peu jaloux de leur honneur. Il aurait fallu des hommes

modèles pour l'administration de l'Algérie, et, pendant de trop longues années, on y a jeté des agents dont on voulait se débarrasser. Des mains impures trafiquaient du sang et de l'or de la France. Le fumier engraisse et féconde le sol, mais il ne féconde pas le sol social et politique. L'Algérie française se ressentira longtemps du mal moral qui lui a été fait. Impartial appréciateur de l'œuvre africaine, je dois dire que, sous ce rapport, le gouvernement exerce aujourd'hui une utile vigilance.

Avançons maintenant dans la profondeur des questions. Et d'abord disons un mot de la question de la propriété, qui est la plus grande difficulté de la colonisation européenne en Afrique. Nous nous sommes plus d'une fois convaincu que la vérité sur les choses de l'Algérie n'avait pas fait beaucoup de chemin au milieu de nous. On connaît bien peu surtout ce qui touche à la propriété. Depuis quelques années, on demande qu'elle soit constituée. Chacun croit qu'il s'agit de constituer la propriété sur toute l'étendue de l'Afrique française. On ignore que les ordonnances royales qui ont cherché à fixer définitivement les droits des colons s'appliquent seulement à une très-mince portion du territoire algérien : la banlieue d'Alger, la banlieue de quelques villes de la

côte. Au lieu de travailler vainement à porter la lumière dans le chaos et la nuit de tant de situations inextricables, le gouvernement devrait, selon nous, se borner à une ordonnance en trois lignes qui légitimerait l'état présent des choses et consacrerait les droits de tous les possesseurs actuels : ils demeureraient en paix comme les possesseurs des biens nationaux. Cette difficulté est donc facile à résoudre.

Mais une difficulté plus considérable, c'est la nécessité d'établir les populations européennes dans des terres qui ont des Arabes pour possesseurs légitimes, car on se trompe fort quand on dit ou qu'on écrit que le gouvernement français est propriétaire de tout le sol de l'Algérie : il n'en possède qu'une petite partie connue sous le nom de *terres du Beylik*. Le reste a pour maîtres légitimes des indigènes munis de titres ou appuyés sur une longue jouissance. Voilà une des plus vraies difficultés pour la colonisation européenne. Le refoulement dans le Désert serait aussi barbare que l'extermination, et de plus une telle œuvre demanderait des efforts inouïs, un prodigieux déploiement de forces. Il faudra donc vivre avec les Arabes, nous faire place à côté d'eux, les resserrer, les déposséder en tout ou en partie et ne jamais déposséder sans payer. Cette introduction

du peuple dominateur au sein des populations conquises ne peut s'accomplir que par la double action de la force et de la justice et par les avantages certains qu'apportera aux indigènes une civilisation supérieure.

Le payement régulier de l'impôt par tous les indigènes ne suffirait pas à l'entretien de notre armée d'Afrique. Il faut qu'une population européenne considérable s'y transporte, y fasse ses affaires, y prenne racine par le puissant attrait de la propriété et allége le budget africain : il importe que l'appât de bénéfices positifs l'y entraîne. L'État, qui devra être le principal colonisateur, ne regrettera pas des sacrifices faits au profit des colons : ce sera une marche inévitable vers les grandes économies. En aidant le colon à se fixer solidement sur le sol africain, en y multipliant les propriétaires, le gouvernement s'enrichit lui-même puisqu'il plante au cœur de l'Algérie un peuple qui sera promptement en état de diminuer ses charges en attendant qu'il l'en délivre.

Le désarmement, le système pacifique ne résiste pas à un simple coup-d'œil jeté sur la situation algérienne. Nous devons être armés, toujours armés.

Le colon civil n'est pas homme à rester sur la défensive ; un qui-vive continuel ne lui va pas. Épargnez-lui l'inquiétude et le danger. Il a besoin d'une pleine sécurité. Il est peu porté à enfoncer la charrue dans une terre d'où il se croit en péril d'être chassé d'une heure à l'autre, à semer un champ dont un ennemi pourra faire la moisson, à bâtir des fermes qu'il craindra de voir livrer aux flammes. Le colon civil, je le répète, veut jouir d'une sécurité complète : il ne s'attache qu'au sol qui ne tremble point.

L'Algérie demande donc deux zônes de colonisation agricole : une zône civile, une autre militaire. Distribuez cent mille colons civils depuis Tlmecen jusqu'à la Calle ; donnez-leur le voisinage de la mer jusqu'à dix ou quinze lieues dans les terres, selon l'état du pays. Placez plus avant dans les terres les colons militaires d'après les données et les moyens très-praticables qu'a plus d'une fois exposés M. le maréchal Bugeaud (Nous n'admettons qu'une moitié de son système [1] de colonisation). Les anciens soldats

[1] On trouvera à la fin de ce volume une note du lieutenant-général de Lamoricière et une réponse à cette note par le maréchal duc d'Isly. Le lecteur pourra juger les deux systèmes. Le maréchal ne s'est pas muré d'ailleurs dans ses idées, et nous le croyons disposé à modifier son système de colonisation pour le rendre plus acceptable. Voir à la

de l'Algérie, accoutumés au climat, accoutumés aux Arabes, sauront défendre leurs plantations et leur culture et seront invincibles dans leur habitation ou leur ferme : on sait que tous les efforts des Arabes expirent devant quatre murs fermés. La zône de colonisation militaire formera comme une ceinture armée qui, se reliant à nos postes, protégera d'une ligne impénétrable la zône civile.

Une fois abrités et tranquilles comme dans un département de la France, les colons civils travailleront et feront travailler. Ils déploieront cette activité que nul souci n'arrête et qui produit les larges résultats. Le sol ne sera plus inutilement fertile; couvert de riches plantations, de villages et de fermes, il annoncera qu'il a passé sous l'empire de l'esprit de vie. C'est alors que le capitaliste se tournera vers l'Algérie; il n'a pas eu jusqu'ici une foi très-vive dans l'avenir de notre conquête; il a invoqué à l'appui de sa timidité les tâtonnements du gouvernement. La rareté de l'argent dans nos cités africaines a fait porter l'intérêt à des taux prodigieux que l'emprunteur pourtant supporte fort bien, tant le bénéfice est facile en Algérie à l'aide d'un peu

fin du volume un article du *Moniteur Algérien* inspiré par le duc d'Isly.

d'argent ! L'argent est une grande puissance, mais ce n'est pas une puissance héroïque : il ne s'aventure qu'à bonne enseigne, ne se pique pas de courage, et trouve aisément de bonnes raisons pour rester dans les profondeurs d'un coffre-fort. L'argent ne se dévoue pas, ne remue qu'à son profit et ne procède que par calcul : dans l'immense mouvement des choses humaines l'argent appelle l'argent. Ouvrez-lui en Algérie les perspectives dont il a besoin, et vous verrez les travailleurs se presser à sa suite, et vous verrez par milliers les émigrants tourner le dos à l'Amérique et s'élancer vers les rivages africains.

Notre œuvre en Afrique n'est pas seulement française, elle est européenne. Chaque pays d'Europe, la France surtout, a des bras inoccupés que l'Algérie attend. Toute force oisive est dangereuse. Nous avons aujourd'hui en France des activités qui cherchent leur place et ne la trouvent point, des puissances jeunes et vigoureuses qui s'agitent autour de la voie commune, et qui, ne rencontrant pas leur emploi, sont à la fois comme une protestation vivante et une permanente conspiration contre la société. Au milieu d'un continuel accroissement de population dont les résultats sont incalculables pour l'avenir, le génie industriel multiplie les procédés et

les inventions qui rendent l'homme inutile ; ce mouvement contradictoire qui, jusqu'à présent, paraît avoir trop peu frappé les hommes d'État, est cependant d'une effrayante nature. Quoi de plus terriblement simple ! D'un côté les masses s'étendent dans une progression inouïe, de l'autre se présentent chaque jour des machines nouvelles qui tendent à remplacer le travail des masses ! Et quand la vapeur, cette formidable puissance des âges nouveaux, s'appliquera à l'agriculture comme elle s'applique aux métiers, que ferez-vous de tant de bras qui tout à coup se croiseront en présence de ces découvertes auxquelles vous laissez prendre un développement imprudent ? Rendez-donc grâce à la Providence qui vous a donné un monde où l'excédant de vos forces trouvera son emploi ; au nom des plus chers intérêts de la France, occupez-vous de ce continent africain qui s'ouvre à tous nos besoins et qui donnera de l'air à tant d'intelligences menacées d'étouffer. Ne soyons pas comme les Turcs de qui on a dit qu'ils étaient très-propres à posséder inutilement de grands empires. Protégez, encouragez tout essai qui demandera à se produire ; faites que l'Algérie soit le pays des belles espérances et non pas des amers mécomptes ; faites souffler un vent de liberté dans cette

zône civile où toutes les facultés, tous les élans, toutes les combinaisons se donneront rendez-vous et rivaliseront d'intelligence et d'ardeur.

La conservation de l'Algérie n'est plus une question ; l'opinion publique ou plutôt la foi nationale a répondu. Les instincts des peuples sont des inspirations divines, et la France a le sentiment profond des grandes choses que cache la question africaine. Si une loi de l'État n'a pas encore déclaré que l'Algérie est française, la conscience et le cœur de tous l'ont déclaré : espérons pourtant que le jour n'est pas loin où le gouvernement, appuyé sur cet assentiment national qui chez nous est une si grande force, consacrera par un article de loi le fait victorieux, le fait inamissible. Nous sommes de ceux qui veulent que l'Algérie soit à jamais française, mais le temps n'est pas venu où les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine puissent être régies comme nos quatre-vingt-six départements. Nos droits, nos priviléges, notre Charte qui forment notre dignité, notre grandeur de citoyen, seraient un luxe passablement embarrassant avec nos quinze cent mille sujets arabes ou kabyles et les cinquante mille étrangers de tous les pays d'Europe dispersés sur le sol algérien. Ce que nous demandons en ce

moment, c'est, pour les colons étrangers, une protection générale, et, pour les colons de notre pays, une protection particulière qui représente le droit commun des Français dans ses applications possibles au milieu des images et des besoins d'une récente conquête : nous pensons aussi que dès à présent il pourrait être utile d'accorder à la ville d'Alger le bienfait des institutions municipales. La représentation civile des intérêts d'Alger serait un progrès. Nous nous abstenons de signaler les nombreux inconvénients de la concentration de toutes les branches de l'administration algérienne dans le ministère de la guerre; les esprits les moins clairvoyants peuvent les reconnaître; nous regardons cette situation comme purement transitoire, et nous ne doutons pas que, d'ici à un temps prochain, nos divers ministères ne se partagent l'administration de l'Afrique française.

Chaque colon est un missionnaire de la civilisation européenne. Il lui appartient de la faire aimer ou de la faire haïr. Il lui appartient de bâtir l'édifice des choses futures. La domination française en Afrique s'établira avec plus ou moins de promptitude selon le caractère plus ou moins moral de la colonisation. Nous avons la supériorité de la force qui se traduit

par la discipline, la baïonnette et le canon. Il nous faut la supériorité morale, cette puissance sans laquelle rien ne se fonde. Depuis quinze ans, les indigènes de l'Algérie n'ont pas dû être émerveillés de l'échantillon européen que nous leur avons offert. Puisque nous voulons entreprendre l'éducation des Arabes et des Kabyles, soyons meilleurs, plus honnêtes qu'eux ; puisque nous voulons leur faire aimer nos mœurs, nos usages, nos lois et notre génie, forçons-les de nous admirer comme hommes, forçons-les de convenir que nous sommes plus près qu'eux du dévouement, de la justice et de la vérité, plus près de Dieu. Je sais que trop souvent les colonies sont le refuge des gens pervers, mais notre Algérie n'est pas une colonie, c'est un empire qu'il s'agit d'établir à nos portes, c'est un agrandissement de la France, un prolongement de la patrie qu'il importe de créer à l'image des sentiments les plus élevés. Je voudrais, autant que possible, qu'un colon ne fût admis en Algérie qu'après avoir justifié de sa qualité d'honnête homme. Les conditions de moralité, que nous souhaitons à la colonisation algérienne, ont une très-haute importance qui mériterait d'être sentie, comprise par les esprits politiques de notre temps.

Les Arabes valent mieux que beaucoup d'Européens civils qui habitent l'Algérie : pourquoi se rangeraient-ils sous nos idées, nos lois, nos volontés? on est peu disposé à imiter ceux qu'on méprise. La question de notre domination morale en Afrique est tout entière dans le caractère des colons européens. C'est trop souvent la fange européenne qu'on rencontre dans les contrées algériennes ; or, la fange n'est pas un ciment solide; on bâtit avec elle des masures et non pas des monuments. Les vieux Francs qui portèrent la guerre en Orient ne furent jamais méprisés des musulmans. Les hommes des croisades, si forts, si patients, si indomptables, prenaient aux yeux des musulmans de prodigieuses proportions lorsqu'ils faisaient la prière avant de livrer bataille.

Je me souviens ici d'une belle lettre qui n'était pas faite pour le grand jour, mais dont la reproduction dans cet ouvrage sera un service rendu à la cause algérienne et à l'opinion publique en France. Cette lettre est l'expression des sentiments d'un homme considérable qu'on juge très-diversement parmi nous ; elle éclairera, elle étonnera beaucoup de gens ; elle intéressera tout le monde. Voici donc ce que M. le maréchal Bugeaud me faisait l'honneur

de m'écrire d'Alger à la date du 29 mai 1844, en réponse à quelques observations sur l'Algérie :

« ..... Oui, monsieur, après avoir soumis les « Arabes par les armes, il faut les édifier par de « bons exemples, et consolider notre domination « par la supériorité de notre moralité. L'avenir de « notre entreprise est à cette condition; car il est « des résistances que la force matérielle ne saurait « atteindre, et devant lesquelles le relâchement « dans les mœurs, l'abandon des principes religieux « n'enfanteraient que la faiblesse. Je suis tout dis- « posé, par caractère et par conviction, à déployer « les plus grands efforts pour atténuer le désordre « moral que vous signalez; je partage toutes vos « sympathies, et je crois avec vous que nous avons « beaucoup à faire dans l'intérêt des bonnes mœurs. « Mais rien ne se fonde en un jour. Le temps est, « avec l'inspiration d'en haut, l'élément indispen- « sable de toute œuvre sérieuse, et Dieu lui-même « a mis sept jours à créer le monde. J'attache trop « de prix à votre bonne opinion pour ne pas vous « rappeler en peu de mots la multitude des obliga- « tions que nous avons à remplir à la fois. Adminis- « trer une armée de soixante-quinze à quatre-vingts « mille hommes, la faire marcher, combattre et

« travailler sur cent points différents, soumettre
« un peuple belliqueux, le protéger et le gouverner
« après l'avoir soumis ; introduire dans son sein un
« peuple nouveau (cette dernière tâche est immense ;
« elle présente des milliers de difficultés que l'ex-
« périence seule peut faire apprécier) ; correspondre
« avec trente ou quarante points occupés de l'Algé-
« rie, et avec l'administration de Paris : tout cela,
« monsieur, constitue une mission qui est au-dessus
« des forces d'un homme, quel qu'il soit.

« Depuis que je suis en Afrique, j'ai rarement
« dormi plus de quatre heures sur vingt-quatre ; je
« n'ai pas consacré un instant à mes plaisirs, ni
« même aux jouissances de la famille ; et cependant
« je me couche chaque fois avec le regret d'avoir
« laissé une foule de choses pressantes à faire. Tout
« mon temps, toutes mes veilles ne suffisent pas
« aux affaires les plus urgentes, et je suis forcé de
« me déclarer insuffisant à remplir les innom-
« brables obligations d'une tâche qui me paraît la
« plus vaste de notre époque. Une guerre en Eu-
« rope serait une chose difficile sans doute, mais ce
« serait une œuvre simple ; il ne s'agirait que de
« battre les armées ennemies pour obtenir une
« bonne paix. Ici la guerre bien faite, la guerre

« heureuse est assurément la base de l'édifice, mais « elle n'en est que la base. Tout est à créer, tout « doit marcher à la fois, et il n'est pas possible qu'à « chaque point de vue isolé nous ne laissions pas « beaucoup à désirer. Mais les hommes de cœur et « de sens comme vous, monsieur, nous tiennent « compte des difficultés que nous avons vaincues et « de ce que nous avons réalisé dans l'ordre d'idées « qui les préoccupe particulièrement. Aussi ce que « je viens de dire ne s'adresse-t-il point à vous ; je « réponds seulement aux critiques hasardées, irré- « fléchies que la presse nous lance quelquefois avec « tant de légèreté. Vous ne m'avez point reproché « de n'avoir point fait assez ; vous m'avez signalé « une grande chose à faire ; je le reconnais et je « vous en remercie..... »

Je me félicite qu'il m'ait été permis de publier cette noble et curieuse lettre. Elle est à la fois une grande espérance donnée aux gens de bien et une remarquable appréciation de l'œuvre d'un gouverneur-général en Algérie. Dans les temps de révolutions, la renommée des hommes, si l'on excepte les hideuses figures de l'histoire, ne laisse voir que la moitié de la vérité ; l'autre moitié demeure cachée au monde ; elle attend un événement, une épreuve,

une occasion pour se révéler, et quelquefois cette occasion n'arrive pas ! Heureux quand la vérité tout entière sur le caractère d'un honnête homme mêlé à des événements divers, peut s'échapper du milieu des agitations d'une époque !

Nous nous trouvons amené à parler de l'élément religieux dans la colonisation africaine. Nous avons, en plusieurs endroits de ce livre, indiqué notre pensée à cet égard. L'élément religieux doit, à notre sens, être considérable dans l'œuvre africaine. Milton nous représente l'Esprit divin déployant ses ailes sur l'abîme du chaos et le fécondant ; ainsi l'esprit religieux devra féconder le chaos de ce monde naissant qu'on nomme l'Algérie. Les institutions catholiques qui ont jadis vivifié cette terre, sont appelées à la vivifier une seconde fois et pour toujours. Si vous nous trouvez quelque chose de plus moral et de plus élevé, de plus fécond et de plus civilisateur que la pensée catholique, nous nous empresserons de l'accepter et d'en demander l'application à l'avenir de l'Algérie. Mais la gloire du catholicisme comme puissance civilisatrice a éclaté par tant d'œuvres depuis dix-huit siècles, qu'on peut nous pardonner de nous attacher encore à ce moyen d'action.

Ce que les Arabes comprendront le mieux de notre religion, c'est la charité. Or, la charité, le dévouement aux misères de l'homme, voilà les plus solides bases de la domination morale d'un peuple. Il faut que les établissements de charité s'élèvent en grand nombre dans nos trois provinces de l'Algérie, et que nous accoutumions les Arabes et les Kabyles à recevoir nos soins. L'art de guérir est un merveilleux moyen d'influence sur les Arabes. Nous leur montrerons une science plus difficile, la science du dévouement dont la source et la racine sont dans un cœur chrétien. On connaît l'œuvre admirable des Orphelins d'Alger à laquelle deux nobles dames [1] ont attaché leur nom, imitant ainsi le zèle d'illustres Romaines des premiers siècles chrétiens, les Paule et les Mélanie. Mais là ne doit pas s'arrêter la charité. Des hôpitaux civils qui s'ouvriraient aux indigènes comme aux Européens, des établissements pour la vieillesse, des bureaux d'aumône, des écoles gratuites, donneraient aux Arabes et aux Kabyles quelque idée des bienfaits de l'inspiration chrétienne. Ils nous maudiraient moins après nous avoir vu pan-

[1] Madame la maréchale Bugeaud et madame de Bar. L'œuvre des Orphelins a pour directeur un homme d'une infatigable charité, l'abbé Brumaud.

ser leurs plaies, soulager leur indigence ; cette ravissante merveille de religion, qu'on appelle la sœur de charité, suffirait seule pour leur donner le sentiment de notre supériorité morale. Les ordres religieux eussent été de puissants instruments pour la colonisation de l'Algérie. Le temps n'a laissé sous notre main que les enfants de Rancé, courageuse et sainte phalange qui s'étendra, nous l'espérons, à travers l'Afrique française. Quoique l'âge de la chevalerie soit passé, comme disait Burk il y a plus d'un demi-siècle, pourquoi un de nos vieux ordres de chevalerie, l'ordre de Malte ou tout autre, modifié selon les temps nouveaux, n'occuperait-il pas une étendue de terre en Algérie et n'y donnerait-il pas l'exemple du travail intelligent, du patriotisme intrépide et de la morale religieuse? Le souvenir des temps héroïques de notre pays, appliqué à de récentes conquêtes de la France et à de grandes vues d'avenir, ne manquerait ni d'utilité ni de poésie.

Quelques amis des Maronites, touchés des maux qui sont tombés sur ces fidèles montagnards, ont eu la pensée de leur ouvrir les chemins de l'Afrique. Nul plus que moi n'est attaché à nos frères du Liban. Il y a quinze ans, lorsque personne ne s'occupait d'eux et que le public ignorait même leur exis-

tence, j'ai un des premiers en France rappelé [1] leur origine, leurs traditions, leur ancienne alliance avec nous, leurs mœurs, leur caractère et leurs espérances. Depuis, j'ai gémi sur leur destinée que le gouvernement français n'a pas pu ou su protéger. Oui, certes, si l'extermination des Maronites, nos vieux amis, devait s'accomplir, il faudrait sans hésiter les tirer du Liban, les transporter en Algérie et leur ouvrir dans notre Afrique française une sorte de champ d'asile. Accoutumés aux climats chauds, aux travaux agricoles et à la vie arabe, braves, dévoués à nos intérêts, professant la même religion que nous, et parlant la langue des peuples que nous avons vaincus en Algérie, les Maronites seraient pour nous d'importants auxiliaires pour la colonisation. Mais tout homme qui a du sang français dans les veines ne voudra pas que le sacrifice du Liban se consomme et que les Maronites soient voués à la destruction au profit des plans britanniques. Des jours plus propices se lèveront pour cette bonne et vaillante race. Quand l'empire turc qui est bien mort aura eu ses funérailles, de grandes questions européennes se débattront en Orient ; la voix des siècles, l'histoire et la religion donnent la

[1] Correspondance d'Orient.

Syrie à la France; il faut que les Maronites restent dans le Liban; ils seront nos utiles alliés: c'est un avant-garde qui attend les futurs triomphes de la France en Orient.

On a dit que le gouvernement français, redoutant les imprudences du zèle religieux, avait interdit à nos prêtres d'Afrique l'étude de la langue arabe : nous ne voulons croire à rien de pareil. Comment! tous les Européens de l'Algérie sont excités à apprendre la langue arabe afin que leurs relations avec les indigènes soient plus sûres, plus intéressantes ou plus productives; la connaissance de la langue arabe est la grande et indispensable condition pour pénétrer ce pays de notre esprit, de nos mœurs, de nos idées, pour y faire passer la civilisation par les mille et mille canaux du discours; et, sous prétexte qu'il pourrait se rencontrer un ecclésiastique imprudent, on aurait interdit à nos prêtres, apôtres de morale et de charité, de faire comme tout le monde en Afrique! on leur aurait interdit des relations de politesse, de fraternité, d'amour avec les indigènes! on les aurait condamnés à un stérile isolement! non cela est absurde, et nous n'y avons jamais cru. Ce serait une grande erreur de penser que les musulmans de l'Algérie fuyent la conversation avec nos

prêtres; ils la recherchent au contraire, et la soutane leur inspire toujours un profond respect. Nous connaissons des prêtres qui, à l'aide d'un truchement, ont pu s'entretenir avec Abd-el-Kader et d'autres chefs musulmans : ceux-ci montraient une surprise extrême en entendant l'exposé de la morale et des sentiments du christianisme. Les Arabes ont appris par nos marabouts (ils appellent ainsi nos prêtres) que les Français ont un Dieu, un culte, des devoirs religieux à remplir, et c'est depuis ce temps qu'ils commencent à nous mépriser un peu moins. Dans les premières années de notre conquête, ce qui indignait le plus les Arabes, c'était qu'un peuple athée voulût leur imposer sa domination.

Vous ne verrez pas les ecclésiastiques de l'Algérie prendre un Arabe ou un Kabyle par le manteau, et le baptiser de force. Nous laissons à l'islamisme conquérant le choix de Mahomet ou de la mort. Vous ne verrez pas nos ecclésiastiques prêcher dans des mosquées d'Alger, d'Oran, ou de Constantine; ils savent qu'on doit ménager un peuple religieux conquis par les armes. Mais il ne se rencontrera pas un penseur sérieux, un ami de l'humanité qui ne souhaitera que nos prêtres d'Afrique ne soient à même de converser avec les Arabes. Ce n'est pas à

coups de fusil que nous établirons notre domination morale, c'est par les vertus, c'est par la supériorité de nos sentiments, de nos institutions. Les discours et les exemples d'un bon prêtre seront tout-puissants en Algérie ; ils montreront aux indigènes ce que peuvent les inspirations de notre loi religieuse, et ce que pourrait être chacun de nous, si nous modelions notre vie sur l'idéal divin dont le nom est invoqué par deux cent soixante millions d'hommes[1]. L'Évangile a des trésors d'idées simples que les races primtives acceptent aisément. Cent exemples s'offriraient ici sous nòtre plume. Nous ne rappellerons que la merveilleuse histoire des sauvages du Paraguay, transformés dans leur vie morale et sociale par des missionnaires catholiques; et nous choisissons cet exemple parce que les écrivains du

[1] Le dix-huitième siècle, voulant discréditer le christianisme, imagina de répéter à qui voulait l'entendre que le Coran était plus répandu sur la terre que l'Évangile : beaucoup de gens en sont encore là aujourd'hui. Nous leur dirons donc que, d'après les calculs les plus rigoureux, les plus étendus de la science géographique, le christianisme avec ses communions diverses est professé par DEUX CENT SOIXANTE MILLIONS D'HOMMES, et l'islamisme avec toutes ses branches, par QUATRE-VINGT-SEIZE MILLIONS D'HOMMES !!! Sur les deux cent soixante millions de chrétiens, on compte cent trente-neuf millions de catholiques. On peut consulter les plus savants traités de géographie, entre autres *la Géographie* de Balbi, p. 75.

dernier siècle en ont été frappés. Nous ne pensons pas que l'éternité soit promise à l'islamisme, mais les mahométans d'Afrique nous paraissent bien plus difficiles à manier que les sauvages du Paraguay : on ne doit pas se flatter d'obtenir dans un temps prochain de grandes conversions parmi eux. La mission principale du clergé de l'Algérie, dans ses rapports avec les indigènes, doit être, à notre avis, une action purement morale, un constant désir de placer bien haut dans leur estime la civilisation chrétienne, et de leur prouver, par une belle et sainte vie, que ce n'est ni descendre ni faillir aux yeux de Dieu que de se soumettre à la France. Oh ! que nos prêtres étudient donc l'arabe, que les moyens de l'apprendre se multiplient. Au douzième siècle, on enseignait en Europe les langues des nations musulmanes. Par un décret du Concile de Vienne, des chaires d'arabe et de tartare s'établissaient dans les écoles de Paris, de Salamanque et de Louvain. On trouvait des professeurs de langues orientales dans presque toutes les écoles des Frères Prêcheurs et Mineurs. Ce n'est pas en plein dix-neuvième siècle et en présence du peuple arabe d'Afrique nous payant l'impôt, que l'enseignement de la langue arabe pourra se restreindre. Des ouvriers évangéliques, qui se feraient comprendre

des nations conquises, avanceraient singulièrement la colonisation africaine. Quelle favorable influence ils exerceraient sur les familles arabes qui devront se mettre au service des colons européens ! Il y a des gens qui disent : Refoulez au loin les Arabes, ou bien exterminez-les. Nous disons, nous : Obtenez des Arabes d'abord qu'ils vous craignent, ensuite qu'ils vous estiment : tout l'avenir de l'Afrique française est dans ces deux mots.

Tout homme qui porte un intérêt véritable et un intérêt intelligent à l'avenir de l'Afrique française, doit désirer que le nombre des prêtres de l'Algérie s'accroisse. Il n'y a pas de petit séminaire à Alger, et ce qu'on appelle le grand séminaire est bien peu de chose. Le gouvernement seul peut subvenir aux frais de cette double fondation, au milieu des besoins immenses d'un immense diocèse sans revenus. Quand les deux séminaires seront debout, et qu'une génération de lévites grandira sous l'œil du premier pasteur, l'Église d'Alger pourra se réjouir. En attendant la formation d'un clergé que j'appellerai indigène, je voudrais que chaque évêque de France tînt en réserve, pour le service de l'Église d'Afrique, un jeune prêtre dont l'intelligence et la vocation lui seraient connues : cette réserve pieuse et dévouée

serait offerte à l'évêque d'Alger au fur et à mesure de ses besoins. Les jeunes prêtres de bonne volonté ne manqueraient pas ; et quel que soit le désir du chef d'un diocèse de garder les bons sujets, un évêque n'hésiterait pas à se priver, au profit de la belle moisson africaine, d'un zélé travailleur. Ce ne sont pas les ecclésiastiques auxquels on tient le moins qui doivent prendre le chemin de l'Afrique ; il ne faut laisser partir, au contraire, que de saints ouvriers.

Nous avons exprimé l'idée que les portes de l'Algérie se ferment, autant que possible, à des colons sans moralité ; combien serait désastreuse la présence de prêtres dont les discours et les actes donneraient de tristes armes aux hommes pervers ! Une funeste pensée a trop longtemps pesé sur l'Algérie, c'est qu'on pouvait y déporter les imperfections, les erreurs et les vices de toutes les carrières, de tous les états! On doit précisément mettre le contraire en pratique. Laissons les misères de l'ordre moral en France, où le bien peut jusqu'à un certain point neutraliser le mal ; n'oublions pas que nous avons entrepris de fonder un empire en Algérie, que nous sommes en présence d'un peuple essentiellement religieux, et que le succès d'une pareille œuvre est

soumis à l'incontestable valeur morale de tous les instruments qui seront choisis.

Salut, Église nouvelle d'Afrique, fille des Cyprien et des Augustin ! Vous avez été tirée des tombeaux par le génie et la foi de mon pays ; je m'enorgueillis de vous voir renaître sous le drapeau de la France. Illustre entre toutes les Églises de l'univers, vous avez prêché avec le sang de vos martyrs et la parole de vos grands hommes ; vous avez été comme un merveilleux flambeau allumé sur la montagne, et tels étaient vos rayons qu'ils éclairaient au loin les peuples de l'Italie et des Gaules. Un jour vint (jour terrible !) où les Barbares soufflèrent sur ce flambeau et l'éteignirent ; mais le génie n'est pas de ces choses qu'il soit facile d'effacer de la terre ; les œuvres de vos enfants ne tombèrent point comme vos temples ; elles traversèrent les mers et elles ont traversé les siècles. C'est ainsi, Église d'Afrique, que du fond de votre sépulcre vous étiez encore présente au monde religieux. Salut, ô vous qui ne deviez pas rester dans la poussière, et qui, à l'exemple du divin Maître, deviez avoir votre résurrection ! Les épreuves ne manqueront pas dans la voie qui s'ouvre devant vous, et dès les premiers pas vous avez rencontré de mauvais jours. Ne soyez pas découragée : les épreu-

ves avertissent et ne tuent pas ce qui doit vivre; elles éclairent et ne brûlent point; elles brisent ce qui est fragile et fortifient ce qui a de la durée dans les flancs. Vous vivrez, Église nouvelle d'Afrique; vous trouverez dans votre propre histoire les raisons de notre énergique espérance et la règle de votre avenir. Après treize cents ans de nuit et de silence, les chants chrétiens ont retenti sur vos rivages, et désormais ils ne cesseront plus!

La domination française en Afrique doit être regardée comme un pas vers l'unité morale et religieuse du genre humain. Qu'on nous permette d'exprimer ici une idée qui plus d'une fois nous est venue à l'esprit.

La Genèse nous apprend qu'avant la construction de la ville et de la Tour de Babel, les hommes parlaient une seule et même langue[1]. La diversité des langues, qui implique toujours l'idée de la confusion, fut le châtiment d'un crime. Si la marche du monde est un perpétuel progrès vers le bien, vers la perfection, progrès voilé trop souvent par des perturbations profondes, on peut dire que les tendances des hommes aboutiront insensiblement à

[1] Erat autem terra labii unius, et sermonorum eorumdem. Livre de la Genèse, chap. xi, v. 1.

la suppression des diverses langues, à l'adoption d'une seule qui sera le lien universel des esprits; les chemins de fer et les bateaux à vapeur, chargés de la mission de rapprocher les nations et de les fondre entre elles, favoriseront la marche des hommes vers l'unité de la langue. Cette unité de la langue serait le suprême résultat de l'unité politique, morale et religieuse; et c'est ainsi que, pour sa perfection dernière, le monde redeviendrait, dans des proportions immenses, ce qu'il fut en petit aux premiers jours. Le long et laborieux effort du genre humain, c'est de réparer les désastres de la chute primitive. Voilà comment il monte, et quand tout sera réparé, les temps finiront.

Pourquoi ne dirions-nous pas que la langue française est destinée à devenir cette langue unique, universelle, qui nous apparaît dans le lointain avenir des âges? Avec son vêtement si léger, si lumineux et si simple, n'est-ce pas elle qui, dans les siècles modernes, a répandu le plus d'idées à travers les nations? N'est-ce pas elle qui, acceptée en quelque sorte comme le plus parfait interprète de la pensée humaine, préside en Europe au mouvement des intelligences, et fournit à la conversation des peuples? Un auteur florentin du douzième siècle préférait la langue fran-

çaise, parce qu'il en trouvait la *parleure plus délicate*. Un autre ancien auteur étranger, voulant justifier sa prédilection pour notre langue, disait qu'elle *cort parmi le monde, et est plus délitable à lire et à oir que nulle autre*. Déjà, à cette époque, elle avait obtenu en Europe une sorte d'universalité [1]. Chacun sait que nos armes et nos chefs-d'œuvre n'ont fait qu'accroître son empire. On doit donc regarder comme des crimes de lèse-civilisation les outrages contre la langue française, instrument providentiel de la civilisation du genre humain. Il y a quelque chose d'anti-social dans un livre français écrit en style incorrect ou barbare. Sauf l'indigne usage du talent, un bon auteur dans notre langue, par le seul fait qu'il écrit bien, devient un utile et grand ouvrier de la civilisation du monde.

[1] Dans le prologue de *la Toison d'Or* de Corneille, tragédie composée à l'occasion du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV, Mars disait à la France :

> Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées
> Ton État n'auroit eu pour bornes que ton choix ;
> Et tu devois tenir pour assuré présage,
> Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
> Que toute cette Europe alloit prendre tes lois.
>
> Scène 2.

CHAPITRE XXIII

LE SONGE DU VOYAGEUR.

Souvenir d'une dernière visite à Hippone. — Saint Augustin est un ami. — Dernières impressions de l'auteur sur les collines d'Hippone. — Saint Augustin apparaît à l'auteur dans un songe. — L'œuvre de la France en Afrique est le sujet de paroles échangées dans ce rêve.— Gloire de notre patrie, appelée à rendre le christianisme aux contrées africaines. — Nulle révolution n'arrêtera les desseins providentiels. — Quelques réflexions sur l'affaissement, l'individualisme et la dégradation de ce temps.— Ce n'est pas vers le mal ni vers le laid que marche le genre humain. — Les âges futurs seront meilleurs, mais la terre paraîtra toujours petite aux grandes âmes.

XXIII

LE SONGE DU VOYAGEUR.

La dernière fois que je visitai l'emplacement d'Hippone, j'étais seul ; nulle préoccupation d'étude ou d'investigation ne venait me distraire de l'homme dont le génie respire sur ces collines ; rien de ce qui touche à la connaissance des lieux ne me tenait en haleine ; je ne cherchais ni sur quel point avait pu s'élever la basilique de la Paix, ni quels noms on pouvait donner aux débris qui apparaissent encore, ni même la place de la demeure de saint Augustin ; j'avais repassé le pont de l'Abou-Gemma uniquement pour me trouver face à face avec l'immortel

penseur africain. Les écrits de saint Augustin ont réponse à tout, aux maladies des âmes comme aux maladies des empires, aux instincts de grandeur qui sont dans l'homme comme aux divers mouvements qui poussent les nations en de mystérieuses voies ; il y a quelque chose de tendre dans l'admiration qu'on éprouve pour saint Augustin ; le cœur est de moitié dans les hommages que l'esprit lui envoie, car on serait inhabile à le contempler tout entier si l'œil de l'âme ne s'ouvrait point à côté de l'œil de l'intelligence ; pour tout dire en un mot, le doux et profond évêque d'Hippone devient l'ami de tout homme qui l'a longtemps étudié. Voilà pourquoi le jour de ma dernière visite à Hippone, j'allais y chercher un ami, l'ami le plus sublime et le plus complet dont l'idéal puisse se former en nous.

Seul, sur les collines où fut la ville du Platon chrétien, en présence de cette mer, de ces paysages, de ces horizons qui frappaient chaque jour les regards de l'illustre fils de Monique, j'écoutais comme s'il avait dû me parler, je jetais les yeux de tous côtés comme si j'avais dû le voir venir ; il me semblait que sa voix était près de m'arriver lorsque j'entendais la brise dans les rameaux de l'olivier et les branches de l'aubépine ; j'espérais le voir descendre

du ciel lorsqu'un beau nuage passait sur ma tête, poussé par le vent de l'Edoug; recueilli, muet, saisi d'un pieux effroi mêlé de je ne sais quel ravissement, j'attendais que mon invisible ami se montrât. Il n'y avait plus là ni palais, ni monastère, ni basilique pour le recevoir ; il restait une gracieuse nature, des prairies en fleurs comme à Cassissiacum où le jeune Augustin enseignait les choses divines à des disciples bien chers, et la Seybouse qui roule lentement ses eaux comme si elle ne s'arrachait qu'avec regret à ces rivages bénis !

Pourquoi ce besoin, cette folle espérance d'entendre parler l'incomparable pasteur des temps antiques, et cet empressement aux lieux où fut creusée sa tombe il y a quatorze siècles? C'est que nous pensons que saint Augustin, du haut de la lumière devenue sa demeure, a vu les âges nouveaux, les âges futurs de l'Afrique ; il pourrait découvrir l'avenir à notre inquiète curiosité ; sa prophétique parole pourrait dérouler devant nous les luttes, les événements, les transformations qui attendent cette terre. Quand saint Augustin mourut, il avait devant lui les Barbares et les ténèbres; les calamités tombaient sur le monde africain. Le fer et le feu faisaient leur œuvre, le génie de la dévastation trouvait

sa joie au milieu des angoisses et des ruines : on eût pu croire que les temps allaient finir pour ces pays malheureux.

Depuis lors, l'évêque d'Hippone, monté dans les régions de l'éternelle sérénité, n'avait vu que les misères et la nuit au sein de sa patrie. Mais voilà qu'une race d'hommes qui n'existait pas à l'état de nation à l'époque de la mort de saint Augustin, a touché, conquis, éclairé ces contrées ; elle a interrompu une immobilité de quatorze cents ans, introduit la vie dans l'empire de la mort, les idées d'humanité et de justice dans les vieux royaumes de la violence et de la cruauté : elle a rendu l'Évangile à l'Afrique, qui tira jadis des inspirations chrétiennes sa plus belle gloire. La France de saint Louis avait apparu à Augustin sur la côte de Tunis comme une magnifique espérance ; la France de notre temps a accompli l'œuvre rêvée par le vainqueur de Taillebourg et le captif de Mansourah ; les ossements des Tertullien, des Cyprien, des Alype et des Possidius, épars sur la terre, en ont tressailli, et Augustin, le plus grand de tous, s'est incliné vers la France avec un sourire plein d'un immense amour.

Les derniers rayons du jour allaient me surprendre à Hippone ; obsédé par toutes ces pensées, j'oubliais

le temps et les heures : la solitude des lieux était demeurée profonde, nulle rencontre importune n'avait troublé mes contemplations ardentes. En côtoyant la mer pour regagner Bône, le murmure des vagues ne rompait point l'ineffable harmonie où je trouvais tant de charme : saint Augustin n'avait-il pas entendu ces mêmes vagues, et les flots de ces bords n'avaient-ils pas souvent accompagné sa voix ?

Rentré chez mon hôte, je me couchai, le cœur plein, la tête en feu, avec la pensée d'échapper aux réalités grossières et de chercher dans les fantômes de la nuit et les illusions du sommeil une continuation de mes ravissements. Heureux jeux de l'imagination ! délectables effets des ardeurs de l'âme ! je m'endormis, et j'eus le bonheur de voir en songe saint Augustin ! Dans un de ses ouvrages [1], le fils de Monique raconte qu'un de ses anciens disciples, appelé Euloge, professeur de rhétorique à Carthage pendant qu'Augustin était à Milan, se trouva, la veille de sa leçon, fort embarrassé de certain passage d'un livre de Cicéron qui faisait le sujet de l'étude du lendemain. La nuit vint, Euloge cherchait vainement encore à pénétrer le sens du pas-

[1] De curâ gerendâ pro mortuis n° 13.

sage ; il se coucha en proie à une vive anxiété, demeura longtemps sans fermer l'œil, et puis le sommeil le saisit. Après de courts instants de sommeil, le jeune professeur de Carthage voit en songe son ancien maître : Augustin lui explique l'endroit du livre de Cicéron dont il était si péniblement occupé ! « Comment ces choses peuvent se faire, » dit saint Augustin après avoir raconté ce trait, « c'est ce que j'ignore. »

Eh bien ! le phénomène produit par le trouble d'un professeur qui, dans son embarras, avait beaucoup pensé à son ancien maître, s'est renouvelé pour moi à la suite d'heures délicieuses passées tête-à-tête avec l'image d'un beau génie ! D'ailleurs, ne sait-on pas qu'il y a des songes dans les plus graves et les plus poétiques récits de l'antiquité ?

Saint Augustin m'apparut sous le costume de moine qu'il porta depuis son baptême jusqu'à sa mort ; son visage ne laissait point voir cet air délicat et souffrant qu'il eut toute sa vie ; il resplendissait d'une glorieuse immortalité. Le dialogue qu'on va lire est la fidèle reproduction des paroles échangées entre le saint évêque et moi dans cet étrange rêve.

LE VOYAGEUR.

Maître ! c'est donc vous que je vois ! par quel bienfait du ciel puis-je contempler votre face ? par quel miracle de bonté puis-je voir vivant devant moi celui que la terre avait depuis si longtemps perdu ?

SAINT AUGUSTIN.

Je viens à vous comme un père vient à son enfant. L'oreille d'un mortel n'est point faite pour entendre les secrets de Dieu. Ne me demandez pas comment je suis là devant vous; hier vous m'avez cherché à Hippone, vous me trouvez en ce moment : que cela vous suffise.

LE VOYAGEUR.

Je craindrais que votre présence ne s'évanouît pendant que je vous parlerais de la félicité qu'elle me donne. Je ne veux ouvrir la bouche que pour solliciter l'aumône de quelques vérités, de quelques

rayons qui percent les ténèbres de l'avenir. Jamais époque ne fut environnée de plus de nuit, et l'univers vous a salué comme un porte-lumière ! Les questions s'amasseraient sur mes lèvres ; mais dites moi d'abord, vous le plus parfait ornement de la vieille Afrique chrétienne, dites-moi que vous l'avez trouvée belle, ma patrie, quand vous l'avez vue lancer ses armées pour la rénovation africaine : ô grand homme ! l'Afrique était le seul pays de l'univers qui eût cessé de prononcer votre nom !

SAINT AUGUSTIN.

Ce n'est point vers un homme, quel qu'il soit, mais vers Dieu que doivent monter les louanges. Ceux à qui Dieu donne le génie ou la vertu n'ont pas le droit de s'en glorifier : on peut tirer quelque orgueil de ce qu'on possède par soi-même, mais qui oserait tirer de l'orgueil de ce qu'il a reçu ? c'est comme si l'étoile se glorifiait de son éclat, le lys de son parfum, l'or ou le diamant de son prix. Toute valeur humaine n'est qu'empruntée, toute beauté n'est qu'un reflet de l'éternelle beauté qui existe par elle-même. Du reste, quelques dons qu'un

homme ait reçus d'en haut, il demeure toujours avec assez de misères pour que son orgueil en soit abattu. Épargnez-moi donc les louanges, qui sont un vol fai' à la gloire de Dieu.

Les joies de l'immortalité ne nous rendent pas indifférents aux choses de la terre; Dieu permet qu'on se souvienne encore de la patrie. Les pasteurs, les martyrs, tous les enfants de l'Église d'Afrique, rangés en phalange invisible, se penchaient sur vos vaisseaux quand vos vaisseaux apportaient de nouveaux dominateurs à ces rivages; le jour où la croix y reparut, ils remplirent les airs d'un immense cri d'allégresse. Heureuse la nation que Dieu choisit pour l'accomplissement de ses desseins! Des nations barbares s'étaient établies pendant de longs siècles à la place de ceux qui faisaient de l'Évangile leur loi; l'heure de leur chute était marquée. Le Seigneur a dit: « Je me suis tu, mais est-ce que je me tairai « toujours? » L'ébranlement des nations n'est souvent qu'une parole que Dieu prononce. L'Afrique chrétienne était couchée dans le sépulcre; la France a fait entendre la trompette de la résurrection. Oh! quels persévérants combats! quelle suite de courageux sacrifices! que d'épreuves pour la nation appelée à briser la pierre funèbre de ce Lazare tant

pleuré ! mais c'est la paille qui craint le feu, l'or ne le craint point. O mon fils ! que vos espérances triomphent du langage de ceux qui nient ces futures merveilles. Quelqu'un qui n'aurait jamais vu le printemps et qui s'arrêterait devant une forêt dépouillée par le souffle de l'hiver, ne croirait jamais que la forêt pût se parer de feuilles et de fleurs. La mer courbe ses vagues pour laisser passer les colons et les travailleurs ; les bras de la France ont remplacé les bras des Romains ; le sol change de face, des cités s'élèvent, et le christianisme ressaisit pour jamais ce qu'il avait perdu.

LE VOYAGEUR.

Père, je vous écoute comme le pieux hébreu écoutait ses prophètes, comme Alype et Licentius vous écoutaient dans votre retraite de Milan, comme vous écoutaient les mariniers d'Hippone. Les temps nouveaux de l'Afrique s'accompliront, j'en crois nos exploits qui ne sauraient être d'inutiles miracles. Mais combien il est difficile de fonder sans la foi en présence d'un ennemi dont tous les élans sont religieux !

SAINT AUGUSTIN.

Il est écrit : *En place de vos pères, des fils vous ont été donnés.* Le premier âge français en Afrique, quoique mêlé de beaucoup de gloire, s'est montré plus politique que religieux, plus cupide que dévoué. L'âge suivant sera plus profondément pénétré du vrai caractère de la mission africaine et sentira plus fortement l'inspiration évangélique. Il faut avoir vécu longtemps dans une œuvre pour en comprendre tous les besoins. Chaque heure apporte son enseignement. On ne se dérobe pas éternellement à l'empire du vrai. C'est une bien puissante et bien terrible chose que la vérité. Vous vous rappelez la pierre détachée de la montagne, cette pierre qu'avait vue Daniel, devenue elle-même une montagne qui couvrit toute la terre : cette pierre par laquelle furent brisés les vains royaumes de ce monde représentait la force de la vérité.

LE VOYAGEUR.

Père, l'Europe marche sans savoir où doivent la porter ses pas ; elle a des jours sans lendemain ; de

vastes changements menacent le monde, la vieille société s'efface avec une promptitude inouïe dans l'histoire, un vent violent en jette au loin tous les lambeaux, et si le feu qui est sous terre éclate, peut-être qu'au milieu du tumulte orageux des nations l'Afrique renaissante sera oubliée.

SAINT AUGUSTIN.

J'ai vu le monde romain tomber sous les coups des Barbares, j'ai vu balayer les peuples comme le vent balaye la poussière, j'ai entendu le bruit de calamités qui faisaient croire aux approches du dernier jour du genre humain, et tout ce prodigieux fracas des sociétés n'a pas retardé d'un moment les vues de la Providence. Il y a un jugement de Dieu dans chaque mouvement des empires comme dans la vie de chaque homme : des trônes brisés, des institutions abolies, des ruines jetées sur le chemin, les révolutions les plus diverses et les plus profondes ne sont pas des embarras pour sa puissance. Une belle lumière s'est de nouveau levée sur le ciel africain ; elle ne s'éteindra plus.

Je commençais une question nouvelle lorsque le réveil mit fin tout à coup à cet entretien et me fit retomber dans ma solitude. Je fermai les yeux pour retrouver la vision disparue, mais l'image que je redemandais avait passé comme passent les illusions de la nuit. Toutefois de telles visites, même quand elles ne sont que le produit capricieux d'une imagination vivement excitée, vous laissent de l'énergie au cœur; une parole ou une page d'un homme de génie, son portrait, quelque chose de lui qui vous frappe, vous donne une force nouvelle : c'est le vent frais du soir qui ranime le voyageur fatigué par les ardeurs de l'été et les chemins poudreux. Je sentais en moi un souffle plus pur, plus puissant, plus de courage pour continuer la vie.

Oh ! ce n'est pas toujours une facile chose que de vivre ! D'un côté, on a des tombeaux qui se sont fermés sur les restes de ceux dont toutes les pensées, tous les battements de cœur étaient pour vous, et quelles terrestres félicités pourraient jamais réparer de telles pertes ! de l'autre, on a les rudes labeurs d'une époque où la raison, l'amour du bien, le goût du grand et du beau ne tiennent pas l'empire ! Jamais il n'a été tant parlé de fraternité, et jamais le furieux amour de soi n'a plus universellement étendu

ses ravages. On dirait que chacun aspire à tout saisir et veut être seul sur la terre. L'intérêt! voilà la croyance, voilà la poésie, voilà les enchantements de ce temps! c'est pour cela qu'on se lève, qu'on s'agite, qu'on travaille. Vous croiriez que l'âme est absente de l'univers, et qu'il n'y a plus que des corps. Où êtes-vous, élans généreux, ravissements de l'intelligence, joies sublimes de l'esprit, nobles dévouements, foi profonde à quelque chose? Le moi, devenu impitoyable, se suffit à lui-même, se rassasie de son propre amour, s'enivre de ses voluptés solitaires; le cœur humain, qui depuis six mille ans n'était heureux que du bonheur qu'il donnait, semble avoir changé aujourd'hui, et met sa félicité à se renfermer dans son adoration personnelle; la vaste humanité a trouvé le secret de se cacher dans un trou.

Nous sommes arrivés à des jours où la richesse donne la vertu et le génie. « L'or et la vertu, dit « Platon[1], sont comme deux poids mis dans une ba- « lance, dont l'un ne peut monter que l'autre ne « baisse. » « La vertu et les gens de bien, répétait « encore le grand penseur de la Grèce, sont moins

[1] République.

« estimés dans un état à proportion qu'on y estime « davantage les riches et les richesses. » C'est un lieu commun vieux comme le monde de tonner contre l'amour de l'or ; mais il n'est pas pour le moraliste un plus effrayant désordre que la disposition d'un siècle à tout faire découler de la richesse. Une pareille doctrine ferait du pauvre un objet de malédiction. Le pauvre, pour lequel le christianisme s'est si admirablement attendri, ne serait plus qu'un vil rebut, triste fardeau de la terre : ce n'est pas le siècle où nous vivons qui aurait dit : *Nos seigneurs les Pauvres.* Du moment où il suffit d'être riche pour gagner estime, honneur, inviolabilité, pour gagner même la gloire, il n'y aura plus que des hommes stupides, lâches ou énervés qui, à moins du sentiment religieux, se résigneront à la condition de prolétaire: les énergies, les natures vivaces s'acharneront aux moyens de gagner de l'argent, et les voies les plus courtes seront jugées les plus honnêtes.

Et c'est parce qu'aujourd'hui la fortune est considérée comme la mesure de la capacité, que vous voyez dans les lettres un empressement ardent à produire, non pas ce qui est beau, mais ce qui peut trouver des chalands. Il faut du temps pour bien faire, mais le temps qu'on passe à achever une œu-

vre ne rapporte rien; il faut du temps pour méditer un plan, exécuter une pensée, soigner la forme, mais le temps qu'on passe à réfléchir, à chercher, à creuser, à perfectionner, peut se passer fructueusement à manufacturer les volumes par centaines. De plus, la multitude des gens qui lisent ne comprendrait pas les belles choses. Tel écrivain qui eût été capable de faire un beau livre, se façonne pour de l'argent aux goûts du gros public, et les dieux littéraires ne sont plus que des boutiquiers. Étonnez-vous, après cela, que le culte de l'idéal périsse, que la religion de l'art ne soit plus qu'un souvenir, et que la beauté du style soit rangée au nombre des inutilités et des chimères ! Aux yeux de ces insouciants barbares, le style n'est plus qu'un vain luxe, comme si ce n'était pas le style, et le style seul, qui fît la grandeur et la durée d'une œuvre, comme si le style n'avait pas fait l'éducation des peuples!

Mais, ne l'oublions jamais, ce n'est point vers le mal, ce n'est point vers le laid que marche le genre humain. Les spectacles de désordre que trop souvent le monde nous donne ne sont pas le but de notre destinée; ils ne sont que les douloureuses variétés de la route. Il importe de monter plus haut par la pensée et de regarder venir des âges marqués de plus

d'élévation et plus noblement empreints de christianisme. L'œuvre de la France en Afrique contribuera à donner de la gloire aux temps futurs; nous avons taillé une illustre besogne aux générations qui viendront après nous.

A quelque développement heureux que le monde se livre, la terre nous paraîtra toujours trop petite, et ce sentiment saisira surtout les esprits les plus supérieurs. L'un dira que nous touchons les deux bouts de la terre avec nos ailes; l'autre dira que nous sommes sur la terre comme l'écureuil dans sa cage, et que nous roulons sur nous-mêmes dans cette étroite prison. Mais cette impression ne fait que nous révéler la sublimité de notre origine. L'âme humaine, frappée à l'effigie de l'infini, trouve étroit et petit tout ce qui n'est pas Dieu.

APPENDICE.

RÉCIT DE LA PREMIÈRE EXPÉDITION DE CONSTANTINE.

Dans les premiers mois de 1836, la domination française avait, autour et en avant de Bône, fait des progrès réels. Au commencement de mars, elle parut au maréchal Clausel s'être assez étendue pour qu'il y eût lieu de nommer un bey français à Constantine. Youssouf, alors chef d'escadron dans la cavalerie auxiliaire, fut appelé par le gouverneur-général à ce poste éminent.

On laissa d'abord à ce chef le soin de se faire reconnaître par ceux qui se déclaraient ses partisans, et de s'imposer par les armes à ses adversaires. Par cette mesure on s'épargnait peut-être quelques-uns des embarras de la protection, mais on avait à tolérer des actes qui, autorisés par le droit public du pays, ne pouvaient être avoués par le nôtre.

Au surplus les circonstances paraissaient favorables. Le bruit de la mort d'Ahmed venait de se répandre : le nombre de ses ennemis grossissait à chaque instant : sa tyrannie était de jour en jour plus odieuse aux populations que semblaient retenir seulement les antipathies religieuses. D'un moment à l'autre la possession de Constantine elle-même pouvait être obtenue. Le maréchal Clausel pensa qu'il convenait de se préparer à cette éventualité, de faire un pas de plus sur la route de la capitale du Beylik, et, dans cette pensée, il fit occuper la portion de Dréan, à six lieues au sud de Bône. La soumission presque immédiate de plusieurs tribus fut la conséquence de cette première mesure.

Dès-lors on vit bien que la nomination de Youssouf à ce beylik, sans l'appui de nos armes et de notre influence, ne suffisait pas pour la reddition de la province, et on résolut de l'occuper. Depuis cinq années, les Arabes s'étonnaient que la France laissât le bey de Constantine exercer en paix un pouvoir qui avait dû finir avec le règne du pacha d'Alger. Nous avons vu que déjà, en 1833, un chef de Touggourt avait réclamé l'honneur de concourir au renversement du bey Ahmed. Un autre chef des tribus du Désert, Farhat-ben-Sagiet, qui avait fait en 1832 des offres pareilles et qu'on a vu depuis accourir sous les murs de Constantine emportée d'assaut, demandait maintenant à se joindre aux forces françaises pour cette entreprise. Bon nombre de tribus, exaspérées par les cruautés et les exactions du bey, réclamaient vengeance, et l'on pouvait espérer, avec l'assistance des uns, la neutralité ou l'indifférence de beaucoup d'autres. L'obéissance, la soumission du pays étaient promises, si nous ne restions pas toujours attachés au rivage, trop éloignés des alliés que nous trouverions à l'intérieur, pour les pouvoir protéger avec efficacité. Ces idées, généralement répandues parmi les Arabes, emportaient d'ailleurs la

croyance, utile à entretenir, que rien n'était impossible à la France, qu'il lui suffisait de vouloir.

Cependant le gouvernement qui n'était pas encore en mesure de bien juger de l'état des choses, retenu par la crainte de donner à l'occupation une extension indéfinie, hésitait à prescrire des opérations militaires de cette importance, à travers un pays imparfaitement connu et des difficultés que ses prévisions n'avaient pu embrasser à temps dans toute leur étendue.

Mais les instances du gouverneur-général étaient de plus en plus pressantes. Les forces dont il pouvait disposer lui paraissaient devoir suffire ; le succès était représenté comme assuré, tant par les bonnes dispositions des populations que par la faiblesse présumée de la résistance. Sur la foi de ces espérances, que des circonstances indépendantes de l'ennemi empêchèrent seuls de se réaliser, l'autorisation d'agir fut accordée [1].

Malgré la responsabilité immense qu'on laissait prendre au maréchal, on n'augmenta point l'effectif de l'armée pour cette expédition ; mais on voulut qu'un des fils du roi devînt par sa présence le gage de l'adhésion du gouvernement. Le duc de Nemours se rendit en Afrique pour aller prendre part aux fatigues et aux dangers de cette campagne.

Le corps expéditionnaire, fort de neuf mille hommes de toutes armes, était composé de quatre petites brigades et d'une

[1] Pour comprendre les récriminations que le maréchal Clausel et le général Bernard, ministre de la guerre, se sont adressées au sujet de cette expédition, il faut reconnaître que le maréchal semble avoir voulu se perpétuer dans le gouvernement de la colonie, poste éclatant que lui aurait bien valu la prise de Constantine ; tandis que le ministre de la guerre, partisan déclaré de l'occupation restreinte et peut-être même de l'abandon de la colonie, n'accordait qu'à regret les moyens nécessaires pour faire cette campagne, et en répudiait néanmoins la responsabilité.

réserve commandées par les généraux de Rigny et Trézel et les colonels Corbin, Lévêque et Hecquet. Le maréchal Clausel s'était réservé le commandement supérieur et avait désigné le colonel Duverger pour chef d'état-major.

Le colonel Tournemine commandait l'artillerie, forte de six pièces de campagne et de dix obusiers. Il y avait quelques tubes de fusées incendiaires. Ce matériel était presque insuffisant et mal approvisionné de munitions. Il existait à Bône des canons de douze qui auraient pu être d'un grand secours dans l'attaque de Constantine ; mais le maréchal refusa de les emmener.

L'administration était confiée à M. Melcion-d'Arc, intendant militaire, et le service de santé au docteur Guyon, chirurgien en chef.

M. le duc de Mortemart et M. le duc de Caraman, voyageant en Algérie, avaient voulu saisir cette occasion de voir Constantine. Le premier, dont la jeunesse s'était passée dans les camps, auprès de l'Empereur, avait pris part à de plus grandes et plus pénibles entreprises ; l'autre venait, dans sa soixante-seizième année, donner aux jeunes gens des exemples de constance et de vigueur. M. Baude, conseiller d'État et M. de Chasseloup, député, avaient reçu ordre de suivre l'expédition afin d'éclairer le gouvernement sur les hautes questions d'administration qui se rattachaient à la prospérité de la colonie. Enfin quelques volontaires d'un grand mérite, entre autres le chef d'escadron Richepanse, n'y cherchaient que la gloire et les dangers.

L'armée quitta Bône le 13 novembre (1836) ; elle avait à peine établi son premier bivouac à Bou-Afra qu'une pluie abondante vint l'assaillir ; le ruisseau sur les bords duquel elle était campée devint promptement un torrent. Il ne fut possible de le faire passer aux troupes que le 14 à midi. A cette heure, le soleil ayant reparu, l'armée se remit en marche ; elle bi-

vouaqua le soir à Mouchelfa ; et le 15, après avoir franchi le col de Mouara, elle arriva à Ghelma, sur la rive droite de la Seybouse.

Il existe à Ghelma des ruines de constructions romaines..... L'enceinte de l'ancienne citadelle était assez bien conservée pour qu'on pût y établir, contre les Arabes, un poste militaire. Le maréchal Clausel y laissa, sous une garde suffisante, environ deux cents hommes que les premiers jours de marche avaient déjà fatigués, et qui n'auraient pas pu suivre jusqu'à Constantine. On y établit un camp que les garnisons françaises n'ont plus quitté.

Le temps était assez favorable ; l'armée reprit sa marche le 16, au point du jour, et s'arrêta de bonne heure à Mjez-Ammar, où elle trouva encore de grandes difficultés pour passer la Seybouse. Les bords de cette rivière étant très-escarpés, les troupes du génie passèrent la nuit à établir les rampes et à débarrasser le gué encombré de pierres énormes.

Le 17 s'effectua le passage, qui dura très-longtemps ; l'armée atteignit, sur les quatre heures après-midi, la fameuse montée de la *Dixième*, au haut de laquelle on passe le col de Raz-el-Akba, nommé par les Arabes le *Coupe-gorge*.

Des ruines qui s'élèvent sur tous les mamelons attestent que les Romains avaient construit, de demi-lieue en demi-lieue, des tours et des forts pour s'assurer l'entière possession de ce point militaire. D'autres ruines font également supposer que de grands personnages romains avaient fait construire de vastes et beaux palais dans ce pays si pittoresque.

Le 18, profitant d'une route tracée et établie pendant la nuit par les troupes du génie, l'armée avec son matériel franchit le col de Raz-el-Akba et campa à une lieue au-delà sur le territoire des Ouled-Zenati.

Jusque-là l'armée avait marché au milieu d'une population

amie et pacifique : les Arabes labouraient leur champ, et de nombreux troupeaux se trouvaient quelquefois près du chemin qu'elle suivait. Mais ce fut à deux marches de Constantine que commencèrent des souffrances inouïes et les mécomptes les plus cruels. L'armée était parvenue dans des régions très-élevées ; pendant la nuit, la pluie, la neige et la grêle tombèrent avec tant d'abondance et de continuité que les soldats, au bivouac, furent exposés à toutes les rigueurs d'un hiver du Nord : les terres entièrement défoncées rappelaient les boues de la Pologne.

On apercevait Constantine, et déjà on désespérait presque d'arriver sous les murs. L'armée continua toutefois sa marche, et, à l'exception des bagages et de l'arrière-garde, parvint le 20 au *Monument de Constantine,* où l'on fut obligé de s'arrêter.

Le froid devint excessif. Plusieurs hommes eurent les pieds gelés, d'autres périrent pendant la nuit ; car depuis le Raz-el-Akba on ne trouvait plus de bois.

Enfin les bagages, sur lesquels on doublait et on triplait les attelages, ayant rejoint l'armée, elle franchit le 21 le Bou-Merzoug, un des affluents de l'Oued-Rummel. Grossie par les torrents, cette rivière avait débordé ; les hommes avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et plusieurs auraient péri sans le dévouement des cavaliers, qui coururent eux-mêmes de grands dangers. Quelques heures après, l'armée prit position sous les murs de Constantine.

Nous avons dit la position de Constantine ; sur tous les points, à l'exception d'un seul, cette ville est défendue par la nature même. Un ravin de soixante mètres de largeur, d'une immense profondeur, et au fond duquel coule l'Oued-Rummel, présente pour escarpe et contre-escarpe un roc taillé à pic, inattaquable par la mine comme par le boulet. Le plateau de

Mansourah communique avec la ville par un pont très-étroit et aboutissant à une double porte très-forte et bien défendue par les feux de mousqueterie des maisons et des jardins qui l'environnent.

Dans les circonstances où il se trouvait, le maréchal Clausel n'avait pas le loisir d'investir convenablement la place, devant laquelle il occupait, avec les troupes du maréchal Trézel, le plateau de Mansourah. La brigade d'avant-garde, aux ordres du général de Rigny, avait été dirigée sur les mamelons de Coudiat-Aty avec l'ordre de s'en emparer; d'occuper les marabouts et les cimetières, en face de la porte El-Rabbah, et de bloquer immédiatement cette porte.

Il était facile au premier coup-d'œil de reconnaître que c'était sur ce point que la ville devait être attaquée; mais il était aussi de toute impossibilité d'y conduire l'artillerie de campagne qui, déjà sur le plateau de Mansourah, s'enfonçait en place jusqu'aux moyeux des roues. On ne put parvenir à faire poster sur l'autre position que deux pièces de huit.

Ce fut alors que commencèrent les hostilités; elles furent annoncées par deux coups de canon de vingt-quatre, pointés contre nos pièces, et par le drapeau rouge des Arabes, arboré sur la principale batterie de la place.

Le bey Ahmed avait craint de s'enfermer dans Constantine. Il en avait confié la défense à son lieutenant Ben-Aïssa; et comme il ne pouvait compter sur les habitants, il avait introduit dans la ville une garnison de mille cinq cents Turcs et Kabyles, bien déterminés à la défendre.

La brigade d'avant-garde, après avoir traversé l'Oued-Rummel, se porta sur les hauteurs qui, défendues par les Kabyles sortis en grand nombre de la place, furent successivement et bravement enlevées par nos troupes. Elles s'y établirent sous le canon des Arabes, tandis que le maréchal Clausel disposait son

artillerie et en faisait diriger le feu contre la porte d'El-Kantara. Pendant la journée du 22, la brigade d'avant-garde soutint un combat brillant contre les Arabes réunis à l'infanterie turque, sortie par celle des portes que l'armée ne pouvait bloquer.

Le temps était devenu affreux. La neige tombait à gros flocons, le vent était glacial ; les munitions et les vivres, dont une partie avait été perdue dans la route, achevaient de s'épuiser. Le 23, la brigade d'avant-garde fut vivement attaquée et repoussa l'ennemi ; le même jour, les Arabes ayant attaqué le quartier-général, furent culbutés et repoussés par le 59e de ligne.

Le maréchal résolut d'essayer d'enlever la place de vive force, et, s'il ne réussissait pas, de ne pas attendre davantage et de ramener l'armée à Bône.

Deux attaques simultanées furent ordonnées pour la nuit du 23 au 24 ; l'une contre la porte d'El-Kantara devait être dirigée par le colonel Lemercier ; l'autre du côté de Coudiat-Aty devait être tentée par les troupes de l'avant-garde, aux ordres du général de Rigny. A onze heures et demie du soir, après une journée de combats, l'ordre fut donné au colonel Duvivier d'attaquer, avec le bataillon d'Afrique, de la brigade de Rigny, la porte située en face de Coudiat-Aty, nommée dans le pays Bab-el-Rabbah (la porte du marché). On mit à sa disposition treize hommes du génie portant quelques pioches et un sac de cinquante livres de poudre, et commandés par le capitaine Grand et par deux autres officiers du génie ; on lui adjoignit également une section de deux obusiers de montagne commandés par le lieutenant d'artillerie Bertrand. A minuit moins un quart le colonne se mit en route en tournant par la gauche de Coudiat-Aty, mais l'ennemi s'en aperçut bientôt et commença à tirer... Avant d'engager la colonne dans la rue qui menait

à la porte du marché, le colonel, sachant que vers la gauche, il devait exister une autre porte nommée Bab-el-Djedid (porte neuve), chercha à trouver le chemin qui pouvait y conduire ; mais nulle part il ne put rencontrer d'issue pour aller vers cette gauche. Il trouva un grand bâtiment dont la porte très-large était ouverte. Le capitaine Grand, accompagné de quelques chasseurs, l'explora ; mais il était sans autre issue, et il fut reconnu que c'était un fondouk ou marché ; il fallut donc se résoudre à aller directement sur la porte El-Rabbah par la grande rue qui y conduisait ; on le fit en glissant les compagnies paires suivant le côté droit, et les compagnies impaires suivant le côté gauche. L'artillerie suivit le même chemin, et, parvenue à trente pas de la porte, dans un petit rentrant, elle chargea et tira deux coups contre celle-ci. Le lieutenant Bertrand y déploya beaucoup de courage en chargeant presque à lui seul ses pièces ; car un créneau de flanc, en tirant à très-petite distance, frappait juste dans ce rentrant, et y renversait les canonniers et les chasseurs qui s'y trouvaient. Du reste, les balles sillonnaient la rue, le canon y lançait de la mitraille, et il était presque impossible de passer d'un côté à l'autre sans être touché : heureusement que les côtés de la rue présentaient une suite de petites boutiques ou hangars d'une profondeur d'environ quatre pieds, qui mettaient en partie les hommes à couvert.

« Voyant que les moyens d'artillerie, à cette distance, ne pouvaient rien produire d'efficace, le colonel se décida à poster son monde jusque contre la porte, afin d'enfoncer celle-ci avec la hache ou le sac de poudre. Ce mouvement fut exécuté avec élan, et soldats et officiers vinrent jusque contre celle-ci. Le capitaine du génie Grand y était également ; mais là pendant dix minutes on demanda vainement les haches et la poudre ; rien ne répondit, ni à la voix du colonel ni à celle du

capitaine Grand, qui bientôt blessé fut obligé de se retirer. Voyant qu'avec des coups de fusils et des baïonnettes il était impossible d'enfoncer cette porte bardée de fer, le colonel résolut de faire retirer son monde et en donna l'ordre. A peine ce mouvement rétrograde fut-il commencé que des cris : Voilà des haches ! se firent entendre. On se reporta tout de suite vers la porte ; mais ces cris étaient illusoires, et aucune hache ne s'y trouva : alors il fallut définitivement se retirer. Ce mouvement excessivement dangereux, et dans lequel les hommes n'étaient plus animés par l'espoir de vaincre, se fit sans désordre [1]. »

Cette attaque ne fut pas seulement funeste par le peu de succès qui s'ensuivit, mais plus encore par la perte des braves qui y succombèrent. Conduite avec une rare intrépidité par le colonel Duvivier, la colonne, comme on l'a vu, avait été amenée à travers d'incroyables dangers et en surmontant mille obstacles à la porte même qu'il fallait briser ; un effort de plus, et elle pénétrait dans l'enceinte même de la ville, et y introduisait glorieusement l'armée. Tout échoua par la fatale imprévoyance de ceux qui disposaient des moyens secondaires d'exécution. On dut ressentir plus amèrement cet échec fatal par le nombre des morts qu'on abandonna et celui des blessés, parmi lesquels étaient des noms illustres et chers à l'armée. Outre le capitaine du génie Grand qui ne survécut point à ses blessures, et qui laissa un vide tristement ressenti dans le corps dont il faisait partie, il fallut aussi relever du champ de bataille le chef d'escadron Richepanse, qui émerveillait l'armée par sa bravoure et son dévouement si magnanime. Cette âme chevaleresque et digne d'un autre âge ne respirait qu'au milieu des périls, là où il y avait quelque gloire à cueillir. Frappé de

[1] Extrait du rapport du colonel Duvivier.

cinq coups de feu dans cette fatale nuit, Richepanse survécut peu à ses blessures ; il s'éteignit dans le triomphe qu'il avait tant ambitionné, ajoutant un nouvel éclat au nom illustre que son père lui avait légué [1].

« Pendant que ces événements se passaient du côté de Coudiat-Aty, les troupes restées sur le plateau de Mansourah faisaient une puissante diversion. Déjà, le 22 au matin, l'artillerie s'était établie sur ce plateau avec les pièces de huit, les obusiers de douze et les fusées à la congrève. Au grand regret des officiers, qui auraient préféré employer leurs munitions du côté de Coudiat-Aty, la canonnade s'engage à plus de mille mètres de distance, par-dessus le Rummel avec une batterie ennemie. Au bout de trois quarts d'heure, on réunit les pièces au nord et à deux cent cinquante mètres de la porte d'El-Kantara. On bat en brèche : le soir, la galerie crénelée et les pieds-droits de la porte sont à peu près détruits. Le capitaine Hackett et le fourrier Moreau se glissent à la faveur des ténèbres, et en essuyant une décharge de l'ennemi, jusqu'au milieu des ouvrages attaqués : la première porte qui,

[1] M. Baude, qui a si bien apprécié et si bien raconté cette première expédition de Constantine, dit que « les actions du commandant « Richepanse étaient empreintes d'une douleur cachée dont il a emporté le secret avec lui, et que les témoins de son extrême bravoure « ne savaient s'il bravait la mort ou s'il la cherchait. » Nous croyons qu'il y a quelque témérité dans cette assertion : c'était une nature héroïque, aimant les grands coups d'épée et les hasards, mais sans mépris aveugle de la vie. Dévoué à la Restauration, Richepanse n'avait voulu accepter, sous le Gouvernement de 1830, que la solde de non-activité, à laquelle il avait droit en vertu des lois. Son dévouement n'en appartenait pas moins à son pays. Il s'était couvert de gloire au siége d'Anvers où il servait en qualité de volontaire, et il était venu ensuite en Afrique n'ayant d'autre mobile qu'une haute exaltation militaire.

suivant l'expression du maréchal Clausel, *était abattue, mais mal*, leur livre un étroit passage, et ils en reconnaissent une seconde qui n'a pas été touchée par les boulets. Le 23, le feu continue et abat les maisons voisines du pont, d'où partait une vive fusillade. Le soir, les munitions de l'artillerie étaient presque épuisées, c'est au génie à prendre sa place : il ne reste plus qu'à faire sauter les deux portes à la poudre ; les soldats, toute la journée ont demandé l'assaut. A onze heures du soir, les troupes prennent en silence les armes sous le commandement du général Trézel ; les sapeurs du génie, prêts à monter à la brèche, au signal donné par la seconde détonation, forment, en face du pont, la tête d'une colonne composée de la compagnie franche, des carabiniers du 2e léger, de deux compagnies de grenadiers du 63e ; le reste de ce dernier régiment forme la réserve pour l'assaut. A minuit, le capitaine Hackett, qu'une mort glorieuse attendait l'année suivante sous ces mêmes murailles, passe le pont avec une section de mineurs et arriva à la porte. Mais l'ennemi veillait; une décharge presque à bout portant accueille les mineurs dans cet étroit passage : dix hommes sont tués, vingt-deux autres, dont trois officiers, sont blessés. Dans ce désordre, les deux sacs à poudre préparés pour faire sauter les portes tombent sur les cadavres des hommes qui les portaient ; les officiers qui s'avancent pour monter à la brèche sont réduits au douloureux devoir de faire ramasser les blessés sous la fusillade : de ce nombre est le général Trézel, frappé au milieu des dispositions qu'il prend pour l'assaut : une lune éclatante éclairait cette scène, comme si la fortune avait voulu favoriser l'ennemi dans la dispensation du beau temps aussi bien que dans celle du mauvais.

« Les deux attaques ont manqué. Il ne reste à l'artillerie que quinze kilogrammes de poudre et quelques gargousses. Les

soldats sont exténués de faim. L'armée n'a plus d'autre vivres qu'un petit nombre de bœufs, ses chevaux et ses mulets. Il n'y a plus que deux partis à prendre, et l'ordre est donné pour la retraite.

« Le 24, dès cinq heures du matin, les première et seconde brigades se sont ralliées sur le plateau de Mansourah ; le matériel qu'on ne pouvait pas emporter est détruit ; tentes, effets, bagages sont jetés ; la moitié du régiment de chasseurs est mis à pied ; les blessés et les malades sont mis sur les voitures, les chevaux et les mulets disponibles. A huit heures, le signal du départ est donné. Les spahis éclairent la marche, le 17e les suit, et le convoi, flanqué par le 59e et le 62e, reprend en ordre le chemin que l'armée avait déjà suivi. Pendant ce mouvement, le 53e en colonne serrée vis-à-vis le pont, contient les ennemis qui sortent en foule par la porte d'El-Kantara.

« L'armée marche lentement au milieu du feu continuel des Arabes d'Ahmed ; elle les maintient par ses tirailleurs, et ils fuyent dès que nos soldats leur font face. Toutefois, à moitié chemin, le bataillon du 2e léger, fermant la marche, l'ennemi fonde sur l'infériorité de nombre de ces braves l'espoir d'une victoire facile, et se décide à charger à fond. Le commandant Changarnier rallie sa troupe au pas de course, fait former le carré, et attend l'ennemi à vingt-cinq pas. « Ils sont six mille « et nous sommes deux cent cinquante, dit-il aux soldats, vous « voyez bien que vous n'avez rien à craindre. » Les feux, dirigés avec le même aplomb qu'à la parade, dispersent en deux minutes les Arabes ; trente-quatre morts ou blessés, frappés au milieu du carré, n'en ébranlent pas la consistance ; le bataillon salue de trois cris de *vive le Roi !* la fuite de l'ennemi, et les tirailleurs lancés à sa poursuite tuent à la baïonnette les cavaliers démontés. Cette réception dégoûte pour le reste de la retraite les troupes d'Ahmed d'aborder notre infanterie.

« Nous nous arrêtons vers cinq heures après midi, non loin du monument de Soumah, et aussitôt les Arabes s'éloignent et disparaissent. Le beau temps permet de chercher des vivres. Les soldats ont bientôt découvert des silos, et, réduits à un sixième de ration, ils s'alimentent avec du blé cru.

« 25 novembre. Au pied du monument de Soumah gisent déterrés et décollés les cadavres de huit malheureux que nous avons ensevelis le 21. La veille nous avons trouvé dans le même état les restes des soldats du 62e morts autour des prolonges. Ahmed paie les têtes des Français dix douros, et ses guerriers coupent, pour les lui vendre, celles de nos morts. Les Arabes continuent à nous harceler, et dès qu'un blessé ou un fiévreux reste en arrière, il est décapité à leurs acclamations. Au défilé de Bou-Berda, Ahmed en personne se place sur notre passage avec son artillerie, et l'on croit un instant qu'un combat sérieux va s'engager; mais une démonstration de l'infanterie fait remonter le bey bien loin sur notre droite, et il n'arrive que quelques boulets morts à ses pieds.

« Le soir au crépuscule le maréchal marchait en avant des troupes, nous conduisant à une lieue à l'ouest du bivouac du 19, vers les silos de Thelendu, que les spahis avaient indiqués comme un lieu propre à l'établissement du bivouac. C'est alors que, prenant le mouvement de retraite des Arabes pour une manœuvre qui allait compromettre l'armée, le général de Rigny, qui commandait l'arrière-garde, vient au galop à la tête de la colonne, s'exprime sur le chef de l'armée, et lui parle lui-même en termes coupables dans la bouche d'un subordonné[1]. A l'instant, le maréchal commande halte et se di-

[1] Nous empruntons ce récit à M. Baude qui ajoute à cet incident les détails suivants :

« Pendant l'expédition; j'écrivais jour par jour tout ce qui me

rige au galop sur l'arrière-garde. La colonne marchait sans intervalle, mais dans l'espèce de négligence qui naît de la

« paraissait digne d'être retenu, et je copie textuellement ce qui suit
« sur mes notes de la journée du 28 novembre.

« Le général arrive au milieu de nous au grand galop ; il paraissait
« fort ému. « Où est, dit-il, monsieur le maréchal? Je veux lui parler
« à lui-même. Il n'a paru ni à l'avant-garde quand nous allions à
« Constantine, ni à l'arrière-garde depuis la retraite, et maintenant
« nous marchons en désordre. Il faut arrêter et rassembler la co-
« lonne..... Ahmed est un habile homme; il fait en ce moment un
« mouvement que je prévois depuis deux jours, et, si l'on n'y fait
« pas attention, nous pourrons avoir d'ici à une demi-heure deux
« cents têtes coupées... Il faut nous rendre plus mobiles..... Qu'est-
« ce que ces prolonges du génie qui ne portent que des drogues?
« Qu'on prenne donc un parti là-dessus. » On répondit à M. de
« Rigny en lui indiquant la direction où se trouvait le maréchal, et
« pet d'instants après ils repassèrent au galop.

« Le maréchal reprit la tête de la colonne, après s'être assuré qu'il
« n'y avait pas d'ennemis en vue.

« Le lendemain M. de Rigny conserva le commandement de l'ar-
« rière-garde devant l'ennemi, et le soir, à huit heures, au bivouac
« de Sidi-Tamtam, le maréchal lut aux chefs de corps réunis dans
« sa tente un ordre du jour dans lequel cet officier général était ac-
« cusé d'avoir voulu s'emparer du commandement, ce qui eût été
« un excès d'audace poussé jusqu'à la démence. Puis cet ordre du
« jour fut retiré et remplacé par un autre où, pour le même acte,
« le même officier était taxé de faiblesse. Le commandement dont
« il s'était montré digne dans les combats de Coudiat-Aty ne lui fut
« néanmoins pas retiré. »

Nous croyons que les sentiments du maréchal Clausel sont présentés ici sous un faux jour par M. Baude. Le maréchal, dans son premier ordre du jour, semble seulement accuser M. de Rigny d'avoir voulu taxer son commandement d'imprévoyance et le compromettre ainsi aux yeux de l'armée. C'était une grave imprudence qui

fatigue et de la confiance que l'ennemi est éloigné. Le bruit s'étant répandu qu'on allait être attaqué, les rangs se reforment, et le soldat est prêt à obéir au commandement. Soit que le même mouvement se fût opéré à l'arrière-garde, soit qu'il y eût été inutile, tout y est en bon ordre, et l'on n'aperçoit au loin aucun ennemi. il est unanimement reconnu que le général de Rigny s'est mépris sur la marche d'Ahmed; nous reprenons la nôtre vers le bivouac, et si les troupes y souffrent de la faim, elles se réchauffent un peu, en brûlant jusqu'au dernier fétu les provisions de paille du douair abandonné.

« 26 novembre. — Nous marchons lentement pour ménager les malades; les Arabes continuent leurs poursuites et nous tirent de temps en temps des coups de canon hors de portée. Nous nous arrêtons à quatre heures au marabout de Sidi-Tamtam; les soldats découvrent des silos d'orge, de froment, de fèves; et les Arabes se retirent hors de notre portée dans les montagnes environnantes.

« 27 novembre. — La plaine accidentée de Sidi-Tamtam s'étend sur la rive gauche de la Seybouse; sur la rive droite, les premières assises du Raz-el-Akba embrassent dans leur concavité la courbe que forme en cet endroit la rivière. A sept heures du matin, l'armée passe et se range à mesure sur la montagne : elle eut alors le spectacle qu'avaient donné, dix-huit cent quatre-vingt-un ans auparavant à l'armée de César les trente cavaliers gaulois qui, dans sa retraite sur Ruspina, refoulèrent dans les murs d'Adramète deux mille Mores qui les poursuivaient. Nous étions sur le coteau comme sur les gradins d'un cirque;

ne méritait peut-être point la gravité empreinte dans l'ordre du jour qui fut retiré, mais qu'il fallait du moins blâmer avec force, comme le fit ensuite le second. (Voyez ces deux pièces dans le volume d'*Explications*, publié par le maréchal Clausel.)

le 3e de chasseurs restait seul dans la plaine, en bataille, perpendiculairement à la rivière, et séparé des Arabes d'Ahmed par le bivouac que nous quittions. Tout à coup un cri sauvage se fait entendre, et les Arabes fondent, comme des bandes de chacals, sur le camp abandonné. On a vu se précipiter, éperdus, des moutons, surpris par leurs chiens, sur un pâturage défendu; ainsi fuient et tourbillonnent, aux rires des spectateurs, les Arabes chargés par l'escadron du capitaine Morris : ce fut pour les soldats la petite pièce de la tragédie dans laquelle ils venaient d'être acteurs. L'épuisement des chevaux ne permet aux chasseurs de sabrer que des traînards, et ils reviennent au pas rejoindre leurs camarades.

« Le gros de l'armée, l'artillerie et les équipages reprennent, pour monter au Raz-el-Akba, le chemin par lequel ils en sont descendus; le 2e léger et plusieurs compagnies de voltigeurs couronnent sur notre droite les hauteurs au delà desquelles se montrent les Arabes, et vers deux heures nous sommes réunis au sommet de la montagne. Là s'arrête la poursuite des Arabes, mais au col une troupe de Kabyles entreprend de nous arrêter : ceux qui sont en face de nous tiennent ferme; une douzaine d'entre eux tombent sous les coups de nos turcs et de nos spahis; quelques tirailleurs jetés sur les flancs dégagent bientôt le passage; les derniers coups de fusil de l'ennemi tuent sous lui le cheval du lieutenant Nap. Bertrand. M. de Sainte-Aldegonde, gendre du duc de Mortemart, qui faisait la campagne en curieux, se place comme ordonnance sous les ordres du colonel Boyer, qui commandait la gauche, et manque d'être tué dans une embuscade. On a parlé de blessés et de malades relevés sur la route et soustraits au fer des Arabes : tout le monde a fait à cet égard son devoir; mais si tous les hommes sauvés étaient restés autour de ceux qui les relevaient,

nul n'aurait eu un si nombreux cortége que le brave jeune homme que je viens de nommer.

« De Constantine au Raz-el-Akba, le pays est fertile; mais quelque accidenté qu'en soit le relief, l'aspect en est d'une inconcevable tristesse; le sol consiste en une couche d'argile tenace, sans mélange de cailloux, éminemment propre à la culture des céréales, presque partout gazonnée, et parée de distance en distance par les bancs de roche calcaire auxquels elle sert de revêtement. Dans un trajet de vingt lieues, nous n'avons aperçu qu'un bouquet de bois d'un demi-arpent, à une assez grande distance de notre route, et un arbuste sur le plateau de l'Oued-Berda. Aux portes de Constantine seulement, quelques makis reparaissent, sans que le sol ait, en apparence, changé de nature. C'est bien l'Afrique de Salluste, avec ses champs de grains et ses pâturages, sans maisons, sans arbres et sans eau. L'épaisseur des gazons, la beauté du blé, de l'orge, des fèves, dont nous avons trouvé les silos des Arabes garnis, la force et la saveur de la paille hachée, dont se sont nourris nos chevaux, annoncent dans ce sol une très-grande énergie productrice; mais elle semble restreinte dans des limites dont le mystère n'est point encore percé. Le pays n'a-t-il jamais été moins nu qu'aujourd'hui? Sans parler des froids que nous avons supportés, les plantes de ces régions élevées sont celles de nos latitudes, et la privation de combustible doit être aussi rude à supporter que dans le nord de la France. Sous les Romains, cependant, une population nombreuse et n'émigrant pas l'hiver, comme les Arabes, était fixée dans ces vallées; des ruines, dons quelques-unes sont fort étendues, se montrent à chaque pas. Ce ne sont plus des constructions rustiques et négligées comme celles d'Hippone; la pierre de taille est partout employée, et l'on ne peut pas supposer que dans de

telles habitations on n'eût pas à portée au moins le combustible nécessaire à la cuisson des aliments.

« Parmi les constructions, on en distingue qui, à leur position, étaient évidemment des postes militaires; en les examinant de plus près, en déterminant les corrélations qui existent entre elles, on réunirait des données très-précises sur le système d'occupation des Romains, et nous aurions à puiser dans cette étude plus d'un utile enseignement.

« La vallée boisée de Mjez-Ammar et de Calama n'a pas besoin, pour charmer les yeux, du contraste de la nudité des revers occidentaux du Raz-el-Akba ; mais nous avions les sensations émoussées par de trop dures privations pour nous arrêter aux beautés du paysage, et le mérite d'être propres à alimenter des feux de bivouac était, pour le moment, le seul qui nous touchât dans les bocages vers lesquels nous marchions.

« 28 novembre.—Le départ est retardé par le passage de la Seybouse, où nous trouvons, bouleversées, nos rampes du 16 et du 17 ; puis, par des marches ordonnées contre des groupes d'Arabes sans armes qui nous regardent passer du haut des collines sur notre gauche. Ces charges à vide exténuent l'infanterie et nous retiennent jusqu'à midi. Les troupes voient avec dégoût, pendant la première heure de leur marche, nos Arabes mettre le feu à cinq douairs dont les habitants ne nous inquiétaient ni dans la marche en avant, ni dans la retraite; elles gagnent tranquillement leur bivouac du 15, vis-à-vis Ghelma, à mi chemin; l'état-major, avec un escadron de chasseurs, passe la Seybouse. Le paysage est riche, gracieux, boisé, comme sur la rive gauche.

« 29 novembre. — Les malades qu'il aurait été trop dificile d'emmener restent à Ghelma, où l'hôpital consiste en bottes de paille étendues par terre et abritées avec des branchages. Vers dix heures, un brouillard épais qui couvrait la vallée se

dissipe, et les troupes reprennent le chemin de Bône par Hammam-Berda. Dans d'autres circonstances, nous n'aurions pas craint d'allonger de trois lieues pour descendre la partie encore inconnue de la vallée de la Seybouse et suivre la voie romaine de Tipasa à Hippone.

« La cavalerie et l'infanterie franchissent le col de Mou-Chelfa ; mais l'artillerie et les équipages sont retardés par la longue montée d'Hammam-Berda. Le maréchal arrête la tête de la colonne; puis, réfléchissant à la pénurie de fourrages dont nous avons tant à souffrir, il ordonne au 3e de chasseurs de passer Nech-Meya, et d'aller jusqu'au camp de Dréan, où sont des approvisionnements.

« 30 novembre. — Nous partons de Dréan avant le jour; nous marchons désormais comme en pays ami, et à deux lieues de Bône, où nous a devancés la nouvelle de nos désastres, nous sommes accueillis par des détachements de la garde nationale qui venaient à notre rencontre.

« Le 1er décembre, le corps expéditionnaire rentre à Bône, et le 4 il est officiellement dissous.

« Tandis que la ville s'encombre de malades, que l'ordre se rétablit dans les services, jetons un regard sur la route que nos soldats viennent de jalonner de leurs cadavres. Il faut qu'au moins une si douloureuse expérience serve de leçon à l'avenir.

« En dix-sept jours, l'armée a perdu : 219 hommes tués ou morts à la suite de leurs blessures; 164 morts de froid, de faim, de fatigue et de misère ; 74 égarés, c'est-à-dire tombés de lassitude ou de maladie sur la route, et décapités par les Arabes,

« Pour compléter ce recensement, il faudrait ajouter à ces 457 hommes ceux qui sont morts dans les hôpitaux de Bône, d'Alger, ou dans les mouvements d'évacuation, de maladies

contractées dans l'expédition : l'addition serait considérable. On a compté 288 blessés, et il est évident, par le rapport de ce nombre à celui des hommes portés comme tués, que les deux tiers au moins de ceux-ci n'ont pas péri des coups de l'ennemi, mais bien par des causes qui faisaient succomber à leurs côtés tant d'hommes valides.

« Ces chiffres, si tristement expressifs, conduisent à l'indication des causes de notre mauvais succès.

« La saison des pluies était arrivée. Dès le 3 novembre, les cimes de l'Edoug, les plus voisines de Bône, étaient couvertes de neige, et l'on marchait vers le mauvais temps. Les intempéries et l'humidité des terres entraînaient le ralentissement de la marche de l'armée et la réduction de la charge des voitures ; nous étions à l'époque de l'année où les chevaux devaient avoir le plus de peine et trouver le moins de nourriture ; le nombre de nos journées de marche augmentait par l'effet des circonstances même qui diminuaient la quantité des vivres emportés, et le moindre calcul montrait que nous étions tout juste en mesure d'arriver avec des caissons vides sous les murs de Constantine. Les pluies devaient nous donner des malades à transporter et priver l'armée de mobilité. Si après le 23 elles avaient continué, il n'y avait plus de retraite pour l'armée affaiblie et affamée ; les marches devenaient de plus en plus lentes. Sous une succession de nuits comme celles de Soumah et de ce que les soldats du 62e ont appelé le *camp de la boue*, sans nourriture, sans abri, quel homme valide aurait échappé à la maladie, et quel malade à la mort ? quels passages de rivières auraient été possibles ? Lorsqu'au signal de la retraite le soleil resplendissant de l'Afrique écarta les nuages, les soldats, se sentant réchauffés, ont donc eu raison de dire, dans leur langage coloré : *Mahomet n'est plus de semaine ; voici celle de Jésus-Christ !* Ce n'était pas des hommes que nous pouvions

attendre du secours. Le beau temps que Dieu nous faisait la grâce d'envoyer mit dans les cœurs l'espérance à la place de l'abattement; il ranima nos forces épuisées; nous lui dûmes jusqu'à des vivres, car il nous rendit capables de chercher des silos. Sans ce puissant auxiliaire, nul effort humain n'aurait pu nous préserver du sort des légions de Varus. C'est donc exclusivement du milieu de mars à celui d'avril que veulent être faites en Afrique les expéditions lointaines; encore faut-il s'en abstenir le plus possible dans les grandes chaleurs, à moins qu'on n'opère dans les montagnes, où la température est supportable.

« Les avantages de l'artillerie ont, dans l'embarras des transports, un contre-poids qui s'élève ou s'abaisse, suivant l'état de la viabilité sur le théâtre de la guerre, Nous avions trop ou trop peu de canons. Devait-on trouver de la résistance et employer cette armée contre les murailles de Constantine : la batterie de campagne était insuffisante; des pièces de douze au moins étaient indispensables, et il ne fallait pas les laisser à Bône. Avait-on chance, au contraire, d'entrer dans la ville à la suite des combats : les pièces de huit étaient, si ce n'est absolument inutiles, au moins hors d'état de racheter, par leur service, l'embarras et les retards qu'elles causaient. En fait, malgré la bravoure et l'habileté avec lesquelles elles étaient dirigées et servies, leur effet utile dans le siége a été nul. Si le maréchal n'avait eu que des pièces de montagnes, il faisait en cinq jours au lieu de neuf le trajet de Bône à Constantine; en chargeant sur les bêtes qui ont été employées au transport des parcs les vivres approvisionnés à Bône, l'armée était en état de passer quatre à cinq jours sous les murs de Constantine, afin d'attirer par ses manœuvres les défenseurs en rase campagne, et, s'il fallait se retirer, il lui restait encore des vivres

pour ses combattants et des moyens de transport pour tous ses malades.

« Que serait-il arrivé si, au lieu de se partager en deux corps devant Constantine, l'armée s'était transportée tout entière sur le plateau de Coudiat-Aty, qui n'était pas encore défendu par les ouvrages que le maréchal Valée s'est trouvé dans la nécessité d'emporter? Les pièces de huit n'auraient-elles pas pu traverser le Bou-Mezzoug et le Rummel, enfoncer la porte de Rabbah? Les Turcs et les Kabyles, sortis de la ville, que le général de Rigny a repoussés, n'auraient-ils pas été détruits par le maréchal avec des forces triples? Qu'aurait fait la ville, ainsi privée de ses défenseurs? Peut-être aurait-on dû se faire ces questions. Dans une entreprise si épineuse, il semblait du moins naturel de chercher à faire porter les plus puissants efforts des assiégeants sur le point le plus faible de la place.

« Le peu qui a été dit sur la position de Constantine explique comment, dans l'antiquité, elle était réputée imprenable. Aujourd'hui la ville est beaucoup moins défendue par les abîmes dont elle est entourée, que par les difficultés de faire franchir l'espace qui la sépare de la mer à l'artillerie nécessaire pour la réduire : elle est dominée de trois côtés; des batteries placées sur la montagne de Sidi-Mécid, sur l'arète de Coudiat-Aty et sur le plateau de Mansourah, la broieraient comme au fond d'un mortier. Du moment où des parcs de siége pourraient être alimentés par des routes venant de Bône et de Stora, Constantine ne pourrait résister à des troupes européennes que par l'établissement d'un système de défense qui devrait embrasser les hauteurs voisines.

« Dans la retraite, le principe stratégique suivi a consisté à n'abandonner jamais une position qu'après en avoir occupé quelque autre qui la commandât de front ou d'écharpe; à contenir les Arabes par un petit nombre de tirailleurs très-dissé-

minés, avec des réserves toujours prêtes à les protéger; à ne mettre jamais les tirailleurs en prise sur les crêtes des coteaux, mais à les embusquer sur les revers. Au moyen de ces précautions, la marche n'a jamais été interrompue, et nous avons gagné un jour sur le trajet de Constantine à Mjez-Ammar; les pertes ont été peu considérables; ainsi le bataillon d'Afrique, dans les journées des 25, 26 et 27, où il a fait l'arrière-garde de gauche, n'a eu que 6 blessés. Sauf à la rencontre du 24 avec le 2e léger, les Arabes n'ont jamais abordé ni même attendu nos soldats lorsqu'ils se retournaient contre eux, ils ont moins encore attaqué l'armée dans ses haltes et dans ses bivouacs : dès qu'elle s'arrêtait, ils prenaient le large et ne l'incommodaient de leurs cris bruyants et de leurs coups de fusil que dans les marches. Cette manœuvre était, du reste, la mieux appropriée à la nature de leurs forces; nous avions sur eux la supériorité du nombre aussi bien que celle de l'organisation : car, malgré les maladies, nous n'avions pas moins de cinq mille hommes sous les armes. Ils n'ont donné au maréchal ni motif, ni occasion de dévier, dans sa retraite, de la ligne de sa marche en avant, et il ne s'est pas plus écarté de celle-ci que d'une route d'étape. Sur plusieurs points de la route, tels que l'embrasure du Bou-Berda, le col du Raz-el-Akbá et le passage de la Seybouse, deux mille Français auraient arrêté huit mille hommes de quelques troupes disciplinées que ce fût et qui n'auraient pas compté des Arabes; Ahmed n'a pas même essayé de les défendre : car la tentative des Kabyles au Raz-el-Akba n'était point appuyée par lui. Il y aurait pourtant de la présomption à ne pas avouer qu'avec les Turcs, les Arabes et les Kabyles d'Ahmed, un ennemi d'une incapacité militaire moins absolue nous aurait jetés dans un grand embarras; un retard nous aurait livrés à la famine, et nous avons été heureux de n'avoir affaire qu'à lui. D'après la manière de combattre des

Arabes, ce qu'il y a de mieux à faire dans les retraites est évidemment de leur tendre des piéges et de les dégoûter de la poursuite, en saisissant les occasions de se retourner vivement contre eux. Nous avons probablement dû nos passages faciles au défilé du Bou-Berda et au Raz-el-Akba, à l'affaire du général Changarnier et à la charge de Sidi-Tamtam, qui les avait précédés de quelques heures.

« La réputation de bravoure des soldats français est depuis longtemps faite; mais l'étranger a quelquefois prétendu que leur patience et leur fermeté dans les privations n'étaient pas au niveau de leur courage sur les champs de bataille. Ils ont prouvé le contraire dans cette horrible lutte soutenue sans autre secours que celui de leur contenance, contre la faim, la maladie et les éléments conjurés; et l'on peut, sans déprécier une des meilleures armées du monde, se demander si au milieu d'un pareil dénûment, des troupes anglaises auraient conservé tout leur ressort. »

(*L'Algérie pittoresque ou histoire de la Régence d'Alger depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par M. Clausolles.*)

NOTICE SUR TOUGOURT,

Extraite des Documents mis à l'appui de la carte du Sahara algérien, dressée à la Direction centrale des Affaires arabes.

« L'occupation de Biskra nous a ouvert la route de Tougourt; d'une ville à l'autre on compte soixante-seize lieues, dont voici les étapes : de Biskra à el Guerâa, quinze lieues; d'el Guerâa à Ouad el Malah ou el Dour, douze lieues; d'Ouad el Malah à el Meghrieur, douze lieues. Cette première partie du voyage se fait à travers les sables; on n'y trouve que très-peu d'eau, et la route que nous indiquons n'est pas la seule qui s'offre au voyageur en sortant de Biskra; mais outre que toutes viennent se relier à Meghrieur, nous avons, comme dans tout le cours de cet ouvrage, suivi celle des marchands et des caravanes.

« De Meghrieur à Oughrlana, onze lieues; de Oughrlana à Meggueur, treize lieues; de Meggueur à Tougourt, treize lieues. Avec Meghrieur commence l'oasis de Tougourt, cette suite de trente-cinq villages sous une double haie de palmiers que les Arabes appellent métaphoriquement *une rivière*, la rivière des Rouaghras, du nom de ses habitants, Oued Righre; c'est une petite Egypte, une vallée fertile au milieu des sables, abondamment pourvue d'eau, coupée de jardins ou plutôt de vergers et animée d'une population nombreuse.

« Les trente-cinq villages de l'Oued Righre forment un petit

État dont Tougourt est la capitale. Il faut ajouter Temasin qui, bien que très-voisine de Tougourt, en est indépendante et se gouverne elle-même : nous y reviendrons.

« Il va sans dire que les trois villages désignés plus haut comme points de station des voyageurs dans l'Oued Righre, ne sont pas des stations obligées, mais les plus habituelles.

« Le pays des Rouaghras n'est arrosé qu'artificiellement ; il n'a ni ruisseau, ni rivière, les sources mêmes y sont très-rares. Il semblerait pourtant qu'une immense nappe d'eau (une mer souterraine), *bahar el tahatani*, selon l'expression pittoresque des indigènes, soit emprisonnée sous le sol à une profondeur variable de cinquante, cent, deux cents et jusqu'à quatre cents mètres.

« Schaw parle de puits profonds que creusent les Rouaghras ; nous avons recueilli à ce sujet des renseignements d'une précision telle, qu'il nous est permis d'affirmer que ces puits sont de véritables puits artésiens. Dans chaque village, nous ont dit vingt Arabes au moins, on a fait des puits, et l'on en fait encore, au besoin, qui ont jusqu'à *cent hauteurs* d'homme de profondeur. La section en est de forme carrée ; un seul ouvrier est employé à ce travail d'intérieur, et au fur et à mesure qu'il avance, il soutient les terres avec quatre poutres de palmiers. D'autres ouvriers, placés à l'orifice, retirent les déblais à l'aide de sacs. A certains signes infaillibles, par exemple quand la terre est noirâtre et très-humide, le puisier reconnaît qu'il touche au terme de son travail. Il se met alors de la cire dans les oreilles et dans les narines, et prévient ses compagnons qu'ils aient à le retirer à un signal donné, car il a été descendu dans l'abîme soutenu par des cordes. Sous un dernier coup de pioche enfin, l'eau jaillit avec une telle force d'ascension que le malheureux travailleur n'est souvent ramené sur terre qu'asphyxié.

« Cette source inépuisable est commune au village qui se l'est donnée, et elle est distribuée dans les jardins par des conduits faits en troncs de palmiers.

« A l'est de l'Oued Righre se trouvent des marais d'eau salée qui, desséchés en été, donnent une grande quantité de sel; les Rouaghras l'écoulent dans le désert. Ces marais semblent suivre la parallèle de l'Oued Righre dans toute sa longueur, de Meghriour à Tougourt.

« D'après ces données, on peut se faire une idée des pays auxquels commande Tougourt et dont elle tient le haut bout du côté du sud. Cette ville, qui contient cinq ou six cents maisons, est bâtie dans une plaine, sur l'emplacement et en partie avec les ruines d'une ville que nous pouvons croire le Turaphylum de Ptolémée, le Téchort de Léon l'Africain, qui y avait longtemps vécu dans l'intimité du chef. La Kasbah est tout entière bâtie de pierres carrées bien taillées; d'où les fondateurs de Turaphylum tiraient-ils ces pierres? les environs ne donnent aucun indice de carrières. Deux Européens, qui sont maintenant naturalisés à Tougourt, et dont nous parlerons tout à l'heure, disent avec orgueil à leurs nouveaux compatriotes : « Nos ancêtres étaient là avant vous ; ce sont eux qui ont bâti votre ville. »

« Les habitants de Tougourt sont de sang mêlé, « c'est, dit Léon l'Africain, qu'ils se joignent avec des esclaves noires. » Ajoutons que là, comme dans tous les pays régis par la loi musulmane, le fils d'une esclave, de quelque couleur que soit sa mère, jouit de tous les droits, même d'héritage, dont jouissent ses frères légitimes, et que du jour où une esclave a donné un enfant à son maître, elle fait partie intégrante de la famille. Ce fait du mélange constant de la race blanche et de la race nègre, sur la lisière extrême du Sahara, est depuis longtemps acquis à la science; mais la tradition du pays

donne une autre raison de l'altération de la couleur des indigènes :

« Dans le principe, dit-elle, les familles de Tougourt étaient noires. » Devons-nous en conclure que les peuplades nègres s'avançaient autrefois jusque là, et que les Berbères des côtes, refoulés dans le sud par les invasions romaines, vandales et même arabes, se seraient confondues avec leurs hôtes?

« Il n'y a dans Tougourt que soixante familles blanches, dont les ancêtres, encore selon la tradition, étaient juifs ; elles sont maintenant musulmanes. Mais pourquoi ne se sont-elles pas mélangées comme les autres ? Serait-ce que par cette religion de la famille, si remarquable dans la race juive, et dont elles auraient conservé les instincts, elles ne forment d'alliances qu'entre elles. C'est au reste ce qui résulte des renseignements qui nous ont été donnés. Ces juifs dont elles descendent sont peut-être de ceux dont parle Salluste, qui, de temps immémorial, mêlés aux populations gétules, libyennes et numides, les auraient suivies dans leur émigration vers le sud, devant les armées conquérantes des peuples d'Occident.

« Nous livrons timidement ces observations à la science.

« La famille régnante de Tougourt est de couleur blanche ; cela s'explique par son origine arabe, et donne à penser que ses membres s'unissent entre eux seulement.

« Tougourt peut lever sept à huit cents fusils. Elle est entourée d'un mur d'enceinte en mauvaise maçonnerie, et d'un fossé profond « de deux hauteurs d'homme, large de dix à douze semelles. » Ce fossé est presque constamment à sec ; mais, en cas d'attaque, il peut être rempli d'eau par les fontaines de la ville qui s'y déversent par des conduits ménagés dans les murailles.

« Tougourt a deux portes : l'une à l'est, qui s'appelle Bab-el-Khrodra ; l'autre à l'ouest, qui s'appelle Bab-el-Sélam ;

toutes deux sont garnies en fer. Elles s'ouvrent en face d'un pont-levis jeté sur le fossé de défense et qu'on relève à volonté.

« Cet ensemble de constructions presque savantes est évidemment calqué sur le plan de la ville ancienne dont Tougourt occupe la place.

« Les fontaines principales sont : Aïn-el-Meléha, près de la porte de l'est, Aïn-el-Megaria, Aïn-Soultan, Aïn-el-Abbas, Aïn-el-Mestaoua; les eaux en sont recueillies dans des bassins d'où partent des canaux qui vont les verser aux jardins extérieurs.

« La place la plus vaste de Tougourt se nomme Rhabet-Souffa, et sa mosquée la plus remarquable Djamâa-el-Kebir. La ville entière est, du reste, assez mal bâtie. Les maisons du peuple sont basses et construites en briques de sable et de terre; celles des riches sont également en briques, mais en briques faites d'une pierre crayeuse qu'on trouve dans la plaine, et qui, cuite avec du plâtre dont les carrières sont aux environs de la ville, offrent une assez bonne résistance.

« Les jardins dont Tougourt est entourée s'étendent sur un sol abondamment arrosé, presque marécageux, et sont d'une fertilité remarquable ; mais cette cause même de l'active végétation qui fait la richesse de la ville, y développe, à certaines époques de l'année, au milieu du printemps, au milieu de l'été et au commencement de l'automne, des fièvres très-dangereuses pour les indigènes et mortelles pour les étrangers. Tout le pays, de Biskra à Tougourt, est alors si malsain, que peu de voyageurs osent s'y hasarder.

« Les habitants de Tougourt, comme les Rouaghras, sont jardiniers plutôt qu'agriculteurs : les terres labourables leur manquent; ils ne récoltent donc que très-peu de céréales. Leurs vergers sont plantés de figuiers, de grenadiers, d'abrico-

tiers, de pêchers et surtout de dattiers. On y cultive la garance en telle quantité qu'il n'est pas rare de voir un seul individu en récolter cent charges de mulet. On y cultive encore des melons, des citrouilles, des concombres, des oignons, de l'ail, des choux, des navets, du poivre rouge, du millet, du blé de Turquie, du coton et une plante qui s'appelle *tekerouri*; c'est *el hâchich*. On sait que *el hâchich* se fume seule ou mêlée avec du tabac, et qu'elle donne cette espèce d'ivresse extatique si fatale aux fumeurs d'opium.

« Sous le gouvernement du dey, il y avait à Alger un café réservé aux fumeurs d'*hâchich*.

« Tougourt et sa circonscription obéissent à un chef qui prend le titre de cheik, et que les Arabes appellent généralement le sultan; il gouverne avec l'aide d'un *Djemâa* ou conseil présidé par son kalifa.

« Le pouvoir est héréditaire. La famille actuellement régnante est celle des Ouled-ben-Djellab (les enfants des troupeaux); il est très-probable qu'elle compte une très-nombreuse succession de cheiks, car l'origine de sa puissance va se perdre dans l'ombre de la légende, peut-être de la fable.

« Le sultan de Tougourt était mort sans postérité, dit la tradition; les rivalités des grands, et par suite la guerre civile, décimaient la nation. Lassés enfin de se massacrer sans se vaincre, les différents partis convinrent unanimement que le premier individu qui entrerait dans la ville, à jour donné, serait élu sultan. Un pauve Arabe du désert, conducteur de troupeaux (Djellab) fut ce jour-là le premier qui mit le pied dans Tougourt; le hasard l'avait fait roi! On lui obéit aussi bien et mieux que s'il eût été choisi par son peuple, et personne n'a songé depuis à disputer à la famille des Oulad-ben-Djellab le pouvoir ni l'hérédité.

« Nous donnons cette légende comme nous l'avons reçue, sans y ajouter beaucoup plus de foi qu'à toutes les autres légendes de toutes les autres histoires ; il nous semble cependant qu'il est possible d'en conclure que la famille des Oulad-ben-Djellab est d'origine arabe ; il y a toujours quelque chose de vrai, même dans un roman historique.

« Le cheik de Tougourt est maintenant un enfant de douze ou treize ans, nommé Abderrhaman-bou-Lifa : il a succédé à son oncle le cheik Ali ; son kalifa, président de la Djemâa, se nomme El-Hadj-el-Mahdy ; il est de sang mêlé; ses conseillers les plus influents sont El-Arbi-ben-el-Achour et Mohammed-ben-el-Gaïd. Par une anomalie assez singulière et dont les mœurs arabes n'offrent que de bien rares exemples, la mère du jeune cheik a la haute main dans la Djemâa. Cette femme que l'on dit très-belle, et qui se nomme Lalla-Aâychouch, gouverne le gouvernement de Tougourt autant sans doute par l'influence de sa beauté que par l'influence de son bon sens. Les Arabes l'appellent le *kalifa du cheik*, et s'ils vantent son aptitude aux affaires, ils parlent très-ironiquement de la sévérité de ses mœurs.

« Le sultan de Tougourt jouit de tous les priviléges de l'absolutisme le plus complet : il demeure dans la Kasbah, espèce de château-fort attenant aux murailles de sa ville. Pour arriver jusqu'à la cour intérieure de ce que nous appellerons son palais, il faut franchir sept portes, à chacune desquelles veillent deux nègres armés. C'est là que sont renfermées ses richesses, fort exagérées sans doute, ses quatre femmes légitimes et ses cent concubines. Un makzen de cinquante cavaliers nègres qu'il tient à sa solde lui forme une garde d'honneur quand il sort, et au besoin une petite armée suffisante pour réprimer une émeute, pour prélever les contributions et maintenir la marche du gouvernement. Il a sous la main les six

tribus arabes des Fetaït, des Ouled-Moulat, des Saïds, des Ouled-Sidi-Abd-Allah, des Ouled-Shoud, des Selmya, des Oulad-Rhaman, fraction de la même tribu, dont les douairs sont campés tout près de la ville, et qui peuvent lui fournir jusqu'à sept ou huit cents cavaliers. Ces tribus s'éloignent de Tougourt au printemps, pour reprendre la vie nomade et pour aller faire paître leurs troupeaux dans le Désert.

« Le sultan ne se montre que le vendredi, et s'il sort quelquefois pour aller se promener dans les jardins, il est accompagné de sa garde nègre qui marche le fusil chargé, et précédée de sa musique, hautbois et tambours; deux esclaves tiennent ses étriers; un *porteur de parasol* lui fait de l'ombre.

« Le jour de la fête du Prophète, quand il va faire sa visite au tombeau du saint marabout Sidi-abd-Eselam, des cavaliers le précèdent, des fantassins le suivent, des esclaves écartent la foule, et d'autres conduisent devant lui deux chevaux magnifiquement caparaçonnés, sellés de selles brodées d'or, avec des boucles d'or aux oreilles et des anneaux d'or aux pieds.

« N'est-ce là qu'un conte, un souvenir des *Mille et une Nuits?* Ce luxe au milieu du désert, cette pompe royale dans une oasis nous paraissent incroyables. Tous ces détails nous ont pourtant été affirmés plus d'une fois par les gens du pays qui ne se connaissaient point et qui n'avaient pu se donner le mot pour nous tromper. Ce qui nous paraît plus incroyable encore, c'est que ce petit souverain aurait, comme nos seigneurs du moyen âge, un droit fort en opposition avec le Coran et les mœurs arabes, un véritable droit du seigneur, qui lui est d'ailleurs exclusivement réservé. Il peut, quand un de ses sujets se marie, prélever sur la fiancée un *achour* très-blessant pour le pauvre époux. Il semblerait d'ailleurs avoir le même droit sur toutes le femmes de son gouvernement. «Il

n'en use que quand elles sont jolies, » ajoutait naïvement l'Arabe qui nous donnait ces détails.

« Si le mari se fâche, il est pendu ou crucifié.

« Nous le répétons, nous nous tenons fort en garde contre ces renseignements chargés de couleur locale; il nous paraît toutefois bien étonnant que l'imagination arabe, même la plus féconde, ait pu combiner ainsi un conte oriental avec une page du moyen âge européen.

« Cette exagération du pouvoir au bénéfice d'un seul individu n'empêche pas les rouages du gouvernement de fonctionner très-régulièrement. La justice est bien organisée. Des écoles où des *tolbas* (savants) enseignent aux enfants la lecture, l'écriture et les préceptes de la religion, sont très-fréquentées. Les impôts, qui ne sont autres que la dîme (*achour*), sont facilement prélevés non seulement sur les trente-cinq villages nommés plus haut, mais encore sur El Aâlia et Blided Amer qui relèvent de Tougourt. Les vols sont peu nombreux, et les voleurs sévèrement châtiés : on pend les plus coupables, on coupe une ou les deux oreilles aux autres.

« Dans l'intérieur de la ville, les mœurs sont assez pures; mais là comme autour de presque tous les grands centres du Désert, des filles de la tribu des Oulad-Nayl, et de celle des Aghrazelias, viennent camper pendant l'hiver sur un petit mamelon qu'on appelle *Derâa el Guemel* (le Mamelon des Poux), et s'y prostituer argent comptant. Elles sont généralement très-belles, mais fort sales; elles vont la figure découverte comme toutes les femmes du Désert.

« Est-ce la misère ou le besoin qui conduit là ces pauvres filles, après que toutes les provisions de leurs tribus sont épuisées? Est-ce l'avarice de leurs parents qui les force d'aller extorquer quelques douros à leurs riches voisins? Nous ne pou-

vons, ici encore, que constater un fait, sans oser nous hasarder à en donner les motifs présumés, ni à en tirer des conséquences; le temps n'est pas venu d'écrire l'histoire philosophique de ce monde presque inconnu.

« Les haines entre membres de la famille régnante, et par suite les révolutions de palais, sont fréquentes à Tougourt. On se ferait difficilement une idée de l'anarchie qui, en pareille circonstance, déchire la ville, si nous ne la retrouvions pas dans l'histoire des villes musulmanes de l'Asie et dans celle de Constantinople. Ce sont alors des massacres sans fin, jusqu'à ce que le parti vainqueur ait imposé son sultan et s'en soit remis aux bourreaux pour assurer sa victoire. Les moyens sont toujours affreusement extrêmes : les traîtres, c'est-à-dire les vaincus, sont écorchés, crucifiés, ou, par grâce, pendus.

« Tougourt a été attaquée, il y a quarante ans à peu près, par Salah-Bey, bey de Constantine. Salah avait été entraîné dans cette expédition par un membre mécontent de la famille des Oulad-Ben-Djellab, Cheikh-Ahmed, cousin du sultan régnant, Cheik-Aameur, qu'il voulait déposséder.

« Les bases du marché passé entre Cheikh-Ahmed et le bey Salah sont assez singulières : à chaque étape, de Constantine à Tougourt, le bey devait compter mille boudjous à Cheikh-Ahmed, qui en échange devait, une fois au pouvoir, lui payer une redevance d'un million. Le bey Salah, guidé par le traître, se mit en marche à la tête d'une armée appuyée de quelques pièces de canon. A son approche tous les habitants de l'Oued Righre se retirèrent à Tougourt. Salah resta six mois devant la place; car bien que ses habitants soient plutôt commerçants que guerriers, ils se battent avec beaucoup de courage s'ils sont retranchés derrière des murailles. Malgré cette résistance opiniâtre, l'artillerie avait fait brèche à l'enceinte de la ville, tous les palmiers environnants avaient été coupés, la fa-

mine menaçait les assiégés; le bey Salah enleva enfin la place dans un assaut décisif. Les énormes contributions dont il la frappa, et celles qu'il leva sur tous les villages de l'Oued Righre, le dédommagèrent largement et des frais de la guerre et des boudjous qu'il avait religieusement comptés, à Cheikh-Ahmed, qui, devenu sultan, paya la redevance convenue.

« Cependant les beys de Constantine n'ayant qu'une action très-indirecte sur un point aussi éloigné, les contributions que leur payaient les sultans de Tougourt n'ont jamais été bien régulières; elles variaient selon que le vassal redoutait plus ou moins son suzerain. Au très-redoutable Bey-Salah on payait un million; au moins redoutable Ahmed-el-Mamelouk on ne donnait que cinq cent mille francs; aux beys, qu'on ne craignait pas, on ne donnait que quelques nègres, 5 ou 6,000 *kaïcs*, le tout d'une valeur réelle de 40 à 50,000 fr. à peu près.

« L'Etat de Tougourt n'a du reste à soutenir que des guerres peu fréquentes, d'abord parce qu'il peut mettre de 3 à 4,000 hommes sur pied, et que c'est une force relative très-imposante au milieu de populations nomades ou circonscrites dans un très-petit territoire; ensuite parce que cette ville de marchands, d'artisans et de jardiniers n'a ni haines, ni besoins, ni ambition.

« Cependant une voisine jalouse, Temasin, qui, à sept ou huit lieues de là, a, elle aussi, ses marchés et ses prétentions à la centralisation des produits du Désert, et qui, si elle est beaucoup plus petite que Tougourt, est beaucoup plus guerrière; Temasin cherche souvent à attirer les voyageurs, en dépréciant sans doute, comme entre maisons de commerce, les denrées et les produits de sa rivale. De là querelle et quelquefois guerre. Des tribus arabes qui campent autour de Temasin, et qui peuvent mettre 125 ou 150 chevaux sur pied, prennent parti pour

leur mère d'adoption ; enveniment et prolongent la lutte. L'infériorité numérique de Temasin la force pourtant de céder tôt ou tard, et toujours en payant quelques milliers de boudjous et en donnant des chevaux de soumission, redevance annuelle jusqu'à nouvelle guerre. Les deux villes sont maintenant en paix.

« Ce que nous avons dit du luxe de Bou-Lifa et du million que son prédécesseur d'il y a quarante ans payait au bey Salah, peut paraître exagéré, mais s'explique facilement par les sources mêmes où s'alimente le trésor des sultans de Tougourt. Outre l'achour, dîme prélevée sur toutes les denrées, et celle sur les dattes seule, d'un revenu immense, ces petits autocrates ont encore les nombreuses amendes infligées pour les moindres délits, et les présents en argent, en objets de commerce et en chevaux que les tribus du Désert sont forcées de leur faire pour avoir le droit de vendre et d'acheter sur les marchés de la ville.

« Ces tribus, qui sont au nombre de quarante-quatre, se donnent rendez-vous à Tougourt de tous les points du Sahara.

« Celles qui viennent du Zab apportent du blé, de l'orge, des sacs en laine et en lanières de palmier nommés *tellis*, et dont on charge les mulets et les chameaux, des tapis, du beurre, des fromages de brebis, des fèves, des pois chiches, et elles y conduisent des chameaux et des moutons.

« L'immense tribu des Oulad-Nayl y apporte de la laine, y conduit des chameaux et des moutons.

« Celle des Arbas, les mêmes marchandises que les précédentes, plus, des chevaux et des ânes.

« Les gens de El-Aghouat et de l'ouest, des figues, des raisins secs, de la garance, des laines, des bernous, des kaïcs.

« Les Beni-Mezab, les mêmes marchandises, et de plus des

vêtements de laine, de l'huile provenant de Bou-Sâada, du poivre, de la graisse de chameau, des moutons, des nègres qu'ils achètent à Tafilalet.

« Les Touaeug qui vont d'abord à Ouargla et remontent à Tougourt y apportent de la poudre d'or, mais en très-petite quantité, de l'alun, du soufre, de la poudre, du salpêtre, des dents d'éléphants; ils y conduisent des nègres et des moutons d'une espèce particulière dont nous n'avons vu la description nulle part. Ces animaux, disent les Arabes, ont la tête effilée comme celle d'un lévrier, et ne sont vêtus que d'un poil très-ras qui ne ressemble en rien à de la laine. Leur tête est armée de cornes comme celle du bélier, et leur queue très-grasse et très-épaisse traîne jusqu'à terre. On aura de la peine à reconnaître un mouton dans cet animal. Nous ne lui donnons ce nom que pour traduire littéralement ce que les Arabes nous en ont dit. Quel qu'il soit, il existe. On les appelle el-aâdeman; leur chair est très-estimée.

« Les gens de Djebel-el-Aamour et de l'ouest viennent à Tougourt avec des tapis, du beurre, des fèves, des figues, des pistaches, des coings, des glands, des moutons.

« Toutes ces peuplades s'y approvisionnent par achat ou par échange de fusils, de pistolets, de sabres, de châchyas (calottes rouges), de mouchoirs, de bourses, de quincaillerie, de verroterie, de lin, de calicot, d'indiennes, de papiers, de miroirs, de coutellerie, de cartes pour la laine, de lentilles, de blé, d'huiles en quantité, d'épiceries, de sucre, de café dont les riches usent seuls, de pipes, d'écritoires, de soie, de bijoux de femme, de sellerie, d'étriers, etc., tout cela venant de Tunis; de tabac venant de Souf d'Hacchich, de chaussures et de dattes en quantité incalculable.

« Les marchandises de Tunis arrivent à Tougourt, qui en

est l'entrepôt général, par les habitants des villes et des villages échelonnés sur la route, et non point par des grandes caravanes, comme on le croit trop généralement. Ce mouvement commercial se fait à petites journées, à la fin du printemps, sous la protection d'une colonne de l'armée de Tunis, qui, sortie deux mois avant pour aller jusqu'à Neufta faire rentrer les contributions, opère sa marche de retour. Les routes sont donc parfaitement sûres, et les marchands de Tougourt et ceux des villages qui, dans toute autre saison, pourraient avoir à craindre les *Arabes de proie*, portent leurs denrées et leurs produits à Tunis, et vont s'y approvisionner. Ils rentrent chez eux au mois de juillet, alors que tous les Arabes sont occupés de leurs récoltes ou sont partis pour aller acheter des grains dans le Tell. Le temps n'est pas loin sans doute où tout ce commerce prendra le chemin de Constantine et d'Alger.

« Cette foire perpétuelle, dont Tougourt est le centre, explique pourquoi cette ville n'a pas un seul mendiant ; ceux qui s'y trouvent, en très-petit nombre, sont des Arabes venus des tribus voisines : c'est encore là sans doute la raison pour laquelle les habitants de Tougourt sont particulièrement honorés dans le Désert ; ils les nourrissent : c'est la reconnaissance du ventre.

« De toutes les sources de richesses que la circonscription de Tougourt a en elle, qu'elle déverse sur tous les points du Sahara et sur Tunis, la plus féconde est sûrement le commerce qu'elle fait de ses dattes. Ce qu'elle récolte de cet excellent fruit, de ce pain du Désert, est inappréciable. Les dattes font la nourriture principale de tous les habitants nomades ou à établissements fixes du Sahara. Les plus riches seuls mangent du pain, ou plutôt de la galette ou du kouskoussou. Il paraît cependant que, sous peine de maladie grave et même de mort,

il faut absolument mélanger la datte avec un autre aliment : les fromages, le lait, la galette.

« Nous avons recueilli sur la culture du dattier et sur la manière de conserver les dattes quelques renseignements qu'il n'est peut-être pas inutile de donner ici.

« Les palmiers-dattiers venus de semis sont généralement inféconds et de beaucoup moins belle venue que les palmiers plantés de boutures. C'est donc ce dernier mode de reproduction qui est adopté. Quand un palmier est parvenu à une hauteur de sept à huit pieds, il jette des scions que l'on détache et que l'on pique dans une terre préparée ; on les arrose à grandes eaux et constamment au moyen de rigoles. A six ou sept ans, l'arbre s'élève à une hauteur de huit ou dix pieds et commence à donner des fruits. Les dattiers femelles, les seuls qui produisent, sont en bien plus grand nombre que les dattiers mâles, destinés par la nature à la fécondation. Dans le Sahara, comme en Nubie, comme en Egypte, les indigènes aident l'union des deux sexes de la manière suivante : à l'époque de la floraison du mâle, qui devance celle de la femelle d'une quinzaine de jours, on détache de cet arbre une grappe de fleurs, un des régimes (*hardjoun*) qui couronnent sa tête, et on l'attache sur celle du dattier femelle ; la nature fait le reste. Les fruits se cueillent vers le mois de novembre ; des magasins, destinés à les recevoir, sont ménagés dans chaque maison et sillonnés de petits canaux qui reçoivent et laissent écouler le miel de la datte à mesure qu'elle se dessèche. Ainsi préparées, et après dessiccation complète, elles peuvent se conserver dix ou douze ans : les Arabes semblent les préférer aux dattes fraîches. Celles qui nous arrivent en Europe, et même à Alger, sont d'une qualité tellement inférieure que dans le pays on les

donne en nourriture aux chameaux, aux mulets, aux chevaux, et en ayant soin de les mélanger, soit avec de l'orge, soit avec une herbe nommée *sefsfa*.

« Quand un palmier est reconnu stérile, les indigènes en tirent parti en lui faisant, au-dessous de la tête qu'ils appellent *roussa* ou galle, une ou plusieurs incisions à la base desquelles ils appliquent un vase, qui se remplit bientôt d'une liqueur très-bonne à boire et qui, fermentée, devient enivrante: c'est le vin de palmier (*el âguemi*). L'arbre ainsi préparé en donne pendant plusieurs mois. On bande alors les blessures après les avoir fermées avec du sable, et, disent les Arabes, cette opération le rend souvent fertile.

« L'affluence des étrangers est toujours considérable à Tougourt. Le commerce y appelle, ainsi que nous l'avons vu, de nombreuses peuplades qui, bien entendu, ne s'y donnent point de rendez-vous fixes, mais y arrivent au fur et à mesure de leurs besoins. Souvent encore les caravanes du Maroc, qui se rendent à la Mecque en pèlerinage, s'y reposent quelques jours.

« Des juifs orfèvres, cardeurs de laine, tisserands, etc., s'y rendent également pour y exploiter leur industrie; mais aucun d'eux n'y brave la saison des fièvres; tous s'en retournent chacun chez soi dès que la maladie commence à sévir.

« La monnaie en circulation dans la ville et dans sa circonscription est la monnaie de Tunis, qu'on y appelle *terbaga*; elle contient beaucoup d'alliage. On y reçoit également les douros d'Espagne.

« Qu'il se trouve dans cette ville, égarée au milieu des sables, des étrangers de toutes les couleurs et des peuplades les plus éloignées, même des nègres de Tombouctou, ce n'est là qu'une circonstance très-explicable; mais il est assez singulier

d'y trouver deux Européens qui semblent y avoir acquis le droit de bourgeoisie.

« Il y a quatre ou cinq ans que le sultan alors régnant voulut à toute force avoir des canons; il fit donc enrôler à Tunis quatre ouvriers européens qui se chargèrent de lui établir une fonderie, et qui partirent avec deux femmes. Une fois arrivés, on mit à leur disposition tout ce qu'ils demandèrent : des ouvriers, du charbon, du fer-blanc, du fer, du plomb, du cuivre, etc. C'étaient tous les jours nouvelles demandes aussitôt satisfaites ; peut-être avaient-ils rêvé qu'on leur donnerait également de l'or à pleines pelles. Cependant les canons ne paraissaient pas. « C'est que le charbon ne vaut rien, dirent-ils ; il nous faut du charbon d'abricotier. — Voici du charbon d'abricotier, » leur répondit quelques jours après le sultan. Et le temps avançait, et pas de canons. Ces pauvres diables, qui sans doute ne voulaient que gagner du temps en attendant une plus heureuse fortune, étaient à bout de leurs demandes et d'une science qu'ils n'avaient jamais eue. Le sultan, depuis longtemps impatient, perdit enfin patience, et fit attaquer les prétendus fondeurs par quelques hommes de sa garde, en pleine nuit. Deux furent massacrés ; les deux autres, plus heureux, se sont faits musulmans et servent dans les cavaliers réguliers ; ils se sont mariés et vivent de la vie des indigènes. La fille de l'un d'eux a épousé le porteur du parasol de Sa Hautesse. Peut-être nous attendent-ils, et peut-être qu'avant longtemps nous irons les délivrer. De cet ensemble de renseignements sur une ville aussi curieuse et aussi importante que Tougourt, cette réflexion viendra sans doute à plus d'un économiste :

« Il ne sera certainement pas impossible d'appeler vers Constantine par Biskra, et vers Alger par Bousàada, ce grand cou-

rant commercial qui s'écoule de Tougourt à Tunis. Il y a à cela deux objections : l'antipathie religieuse et l'habitude; mais il est bien permis d'espérer qu'avec un peu d'adresse, nous pourrions atténuer l'une, et par quelques sacrifices vaincre l'autre [1]. »

[1] Il est dit plus haut dans cette notice que le petit sultan de Tougourt jouit, à la façon de nos seigneurs du moyen-âge, d'un droit fort outrageant pour les nouveaux époux ; les us et coutumes de la petite cour de Tougourt échappent à notre appréciation, mais nous pouvons déclarer qu'il n'y a rien de moins prouvé, dans l'histoire du moyen-âge, que le droit seigneurial dont il s'agit ici.

(*Note de M. Poujoulat.*)

RAPPORT SUR L'AFFAIRE DE DJUMILAH.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE SÉTIF.

Après avoir sillonné dans tous les sens la province de Constantine; après avoir travaillé tout l'été à la route qui de Constantine conduit à Stora, et avoir pris, du 6 au 12 avril, part à la belle reconnaissance de Russicada, si habilement conduite par M. le général de Négrier, ainsi qu'à la prise de possession de ce même point des côtes africaines où s'élève aujourd'hui la nouvelle Philippeville (7 octobre, maréchal Valée, commandant), le 3ᵉ bataillon léger d'Afrique rentra à Constantine, où il comptait se refaire de tant de fatigues.

Le 2 décembre suivant, une reconnaissance sur Sétif était arrêtée; six cent cinquante hommes du corps ci-dessus, bien aguerris, bien faits au climat, quittaient leur séjour de repos pour reprendre la campagne. Toutes nos dispositions étant prises *pour une simple expédition*, je partis aussi le même jour à dix heures du matin.

Le 3 je revoyais Milah, ville romaine, fermée par des murailles d'enceinte, en partie formées aujourd'hui par des pierres sèches, ayant appartenu primitivement à d'autres édifices. Une mosquée, surmontée par un minaret assez élégant, est le seul point saillant qui indique l'existence de Milah; on la voit de loin au centre d'une belle oasis, dont l'aspect flatte agréablement les regards au milieu d'un pays si nu, si sauvagement accidenté.

Un projet de route de Constantine à Alger ayant été conçu,

une faible garnison prit possession d'une partie de la ville qui a été concédée par les habitants. Cette partie, située à l'ouest, désignée sous le nom de Kasbah, n'offre encore aujourd'hui que l'ébauche de l'établissement qui doit subsister. Milah, située à onze ou douze lieues de Constantine, sera le premier gîte d'étape et un point d'approvisionnement.

Le 4 nous dressions nos tentes sur un petit plateau du territoire de Beni-Guicha, près la rivière du même nom, désignée autrement sous le nom de Ma-Allah. C'est dans cet endroit que nous avions l'ordre d'attendre l'arrivée de M. le général Galbois, qui devait y rallier sa colonne expéditionnaire.

Cette colonne expéditionnaire, pour être rassemblée, dut exiger de grands soins et donna de grandes inquiétudes. La saison avancée et l'expérience du pays devaient faire craindre la prompte arrivée des pluies, plus meurtrières par leurs effets que la résistance des Arabes.

Pendant qu'on nous envoyait à Ma-Allah, position connue, je crois, sous le nom de Beni-Guicha (le territoire sur lequel est situé le camp que nous nommons Ma-Allah est celui des Beni-Guicha, mais la position elle-même est connue par tous les Arabes sous le nom d'Aïn-Kachba), un bataillon du 17e léger venait prendre position entre le point que nous occupions et Milah. Milah s'approvisionnait à force et on rappelait du pays des Aractas le fort des troupes mobiles qui devaient prendre part à la reconnaissance de Sétif, et faire jonction même avec un corps expéditionnaire qui, partant d'Alger, sous les ordres du général Rullière, devait franchir le défilé des Bibans, et compléter ainsi la reconnaissance de ce projet gigantesque de route d'Alger à Constantine.

Sans m'arrêter sur l'opportunité de cette expédition, des ordres étaient venus d'Alger, on dut s'y conformer. Cependant

dès le début de cette campagne, les éléments déchaînés avaient annihilé une grande partie des ressources du petit corps d'armée de Constantine. Le même mauvais temps régnant du côté d'Alger, on s'arrêta. A Constantine, la volonté du gouverneur se manifestait par un mouvement en avant, quand même. Dans ma pensée, les mesures préparatoires générales prises à Constantine, étaient bien combinées, mais les pertes imprévues occasionnées par les pluies, ont dû, en détournant l'attention de choses essentielles aussi, faire commettre aussi des fautes de détail : ainsi un bataillon et une batterie d'artillerie de montagne étaient lancés en flèche dans un pays inconnu, à six ou sept lieues de Milah, dix-huit lieues environ de Constantine, sous les ordres d'un chef de bataillon (M. Chedeysson) qui avait mission de s'assurer de l'esprit des populations et d'en rendre compte ; quels moyens pour cela? pas d'interprètes, pas de cavaliers! Un bataillon du 17e léger était bien placé en arrière de l'avant-garde en question pour l'appuyer, mais le chef de cette avant-garde n'en était pas instruit. Service de vivres, service de transport de campement, mal établis; les muletiers arabes, requis par la force à Constantine, devaient recevoir de l'argent, mais hommes et mulets devaient pourvoir à leur nourriture; ne pouvant s'en procurer, hommes et mulets tombaient d'inanition ou désertaient. Ce début n'était pas gai, tout faisait désirer l'œil du maître. Beni-Guicha devait être le point de réunion du corps expéditionnaire.

Pourquoi cette dissémination des forces dans un pays désert et sans ressources? Pourquoi n'avoir pas préféré Milah pour point de rassemblement? on aurait économisé beaucoup de vivres perdus.

Après quelques jours d'attente, un temps affreux survenant, l'abondance des pluies et le piétinement journalier détrem-

pant et délayant les terres de notre emplacement, celui-ci ne fut bientôt plus qu'un vaste enclos de boue. Les vivres commençaient à manquer, la santé de la troupe se trouvait compromise dans cette position d'humidité glaciale par défaut des choses essentielles et du mouvement; nous étions privés de nouvelles du quartier général, il fut décidé en conseil, qu'on se replierait sur Milah. Au moment d'opérer ce mouvement, deux chasseurs du bataillon d'Afrique n'existaient déjà plus; ils furent laissés morts asphyxiés par le froidhumide, le plus grand nombre était dans un état d'engourdissement inquiétant.

Ce jour donc, le 8, nous faisions notre marche rétrograde. L'Oued-Beni-Guicha dut être traversée à plusieurs reprises. Quelques hommes manquèrent de se noyer; grâce aux prompts et courageux secours qui leur furent portés, nous ne perdîmes pas un seul homme. A deux heures environ du point de départ, dans un endroit désigné sous le nom d'Ani-Zamora, où était campé, sans que nous en eussions connaissance, un bataillon du 17e léger, trouvant les vivres qui nous manquaient, M. le commandant Chadeysson arrêta son bataillon et prit position. Le peu de fatigue éprouvée par nos soldats dans cette contre-marche, tourna à leur avantage; ils ressentirent les effets d'une réaction qui leur fut salutaire. Le temps se remit, je n'en eus pas moins à évacuer sur Milah, ayant trouvé des transports, quarante malades dont deux officiers atteints de fièvre intermittente.

Le 11 M. le général Galbois nous rejoignit avec sa division; ce jour même il nous reconduisit à Beni-Guicha, position que l'intempérie et le manque de vivre nous avaient contraints d'abandonner.

Le 12, après avoir laissé à Beni-Guicha la moitié du bataillon d'Afrique et mon aide-major, nous entrâmes dans la fertile

vallée de Boussola. Le général et sa cavalerie arrivèrent dans la journée à Djumilah; l'infanterie arrêtée à la nuit par les difficultés du terrain, bivouaqua à une lieue environ de cet endroit. Le lendemain toute la division se trouvait réunie sur le plateau de Djumilah ; le reste de cette journée fut consacré au repos et aux soins d'une revue générale.

Le 14 au matin, le général et sa division, composée du 17ᵉ léger, de quelques escadrons du 3ᵉ chasseur d'Afrique, d'une section d'artillerie de montagne, et d'un détachement de sapeurs du génie, prirent la route de Sétif, laissant, pour garder la position de Djumilah, les trois cents hommes du 3ᵉ bataillon d'Afrique que j'avais accompagnés ainsi qu'une section d'artillerie de montagne et un détachement du génie. Dans la nuit du 12 au 14 toute la division était réunie à Djumilah; les Arabes étant venus tirer de nombreux coups de fusil sur nos postes, nous ayant blessé mortellement à la tête un chasseur du 3ᵉ bataillon de chasseurs d'Afrique, la faible garnison de Djumilah sentit le besoin de travailler avec activité pendant toute la journée à se retrancher sur un mamelon couvert de ruines romaines. La sagesse de cette mesure ne tarda pas à être appréciée; la nuit suivante, du 14 au 15, les mêmes Arabes, sans doute, nous sachant moins nombreux, vinrent nous attaquer de nouveau et avec beaucoup plus d'audace. Leurs attaques réitérées, accompagnées de cris horribles, ne furent dirigées que sur nos postes extérieurs dans lesquels ils pénétrèrent; ils ne nous blessèrent gravement qu'un seul homme et enlevèrent quelques sacs que nos soldats eurent la présence d'esprit de détacher de leurs épaules en se reployant dans l'enceinte de nos retranchements.

La nuit suivante, 15 au 16, attaques plus chaudes que les précédentes. M. le commandant Chadeysson du 3ᵉ bataillon léger d'Afrique n'ayant pas reconnu la nécessité d'exposer de

nouveau ses postes retranchés, les avait retirés dans nos retranchements. Les agresseurs arrivèrent jusqu'au pied de nos faibles murailles, irrités sans doute par les pertes qu'ils avaient dû essuyer en tombant dans une embuscade qui leur avait été tendue au commencement de la nuit, avant l'heure habituelle de leurs attaques, huit heures du soir ; cette embuscade était composée de cinquante hommes pris parmi tous ceux de bonne volonté qui s'étaient proposés ; M. le lieutenant Trihadou les dirigeait. Dans ce même temps M. le lieutenant Pucheu à la tête du piquet de service quittait nos fortifications. Plus avant dans la nuit, pour éloigner les assaillants qui trouvaient dans les pierres mêmes qui formaient nos remparts des moyens de destruction contre nous, une sortie à la baïonnette dut être faite. Ce fut un beau, mais un bien horrible spectacle que celui qui s'offrit à nous en ce moment ; l'obscurité nous empêchant de juger de la force de nos agresseurs, ceux-ci se retirèrent en désordre accompagnant leur fuite de nombreux coups de fusil tirés au hasard, et jetant des cris épouvantables ; nous fûmes assez heureux pour n'avoir que deux hommes blessés.

Le 16 vers la fin du jour, M. le général Galbois après avoir reconnu Sétif, rentrait à Djumilah avec une vingtaine de blessés, ayant fait éprouver à l'ennemi des pertes considérables et détruit par le feu dans son passage bon nombre d'habitations. Dans le même temps les trois cents hommes du bataillon d'Afrique laissés à Beni-Guicha arrivaient avec un convoi de vivres qu'ils avaient eu mission d'attendre et d'escorter ensuite. Pendant la nuit et malgré la présence de toute les divisions, quelques coups de fusil se firent encore entendre ; ils n'atteignirent personne.

Le 17 la position de Djumilah devant rester occupée par des troupes françaises, le 3e bataillon léger d'Afrique, un dé-

tachement d'artillerie et un autre de génie, total six cent soixante-dix hommes, furent désignés pour cette haute mission; le général reprit la route de Constantine. Sa marche fut encore inquiétée par des coups de fusil pendant la première journée. Placée au milieu des peuplades hostiles, bien qu'en aient pu dire les chefs arabes chèrement achetés, la garnison de Djumilah eut la mesure de ce qu'elle devait attendre : aussi les trois cents nouveaux arrivés du 3e bataillon d'Afrique s'empressèrent-ils de se retrancher à l'imitation des premiers en liant leurs ouvrages aux nôtres; nous avions, sur le soir, une petite forteresse, dominée, il est vrai, par bien des points, mais dans laquelle toutes nos tentes purent être dressées le long des petits parapets de manière à ce que, assis ou couchés, nous n'eussions rien ou peu à craindre du feu de l'ennemi.

Je crois devoir maintenant m'arrêter un peu sur l'aperçu topographique de Djumilah. A trente lieues environ au sud-ouest de Constantine, se trouve un assez beau plateau de forme quadrilatère, partant d'une haute montagne qui le limite du côté du sud; il s'étend par une pente assez douce vers le nord où se trouve une profonde vallée assez rétrécie; à l'est et à l'ouest deux ravins profonds et assez escarpés lui servent de limites; des ruisseaux s'écoulent par ces ravins pour se réunir ensuite dans la vallée. Une prise d'eau, travail de l'art, est fournie par le ravin de l'ouest, et à une demi-lieue environ du point occupé (elle peut facilement être détournée), elle passe à quarante pas seulement de notre camp; au temps ordinaire ce cours artificiel vient donner le mouvement à plusieurs moulins assez rapprochés de nous.

A l'angle nord-ouest dudit plateau existait une assez belle tribu; les habitants, après l'avoir évacuée, l'ont incendiée en notre présence; à l'angle sud-est, partie la moins désavantageuse du plateau pour l'établissement rapide d'un poste militaire,

existaient ces ruines, ces pierres nombreuses qui nous ont été d'un si grand secours pour nous retrancher ; entre ces deux points, suivant la limite septentrionale du plateau, subsistent les ruines romaines les plus remarquables de la province de Constantine, peut-être même de toute l'Algérie ; par exemple : un arc de triomphe élevé à Marcus-Aurelius Sévère Antonin, (troisième siècle de notre ère) assez bien conservé, élégant de forme et de légèreté, remarquable par un reste de sculpture d'une grande pureté (corniches, feuilles d'acanthe). Cet arc de triomphe est surmonté par un fronton où se trouve en lettres d'une grande dimension une inscription latine assez complète.

Tout formé de pierres sèches d'une belle taille, parfaitement jointes, il ne serait pas impossible d'enlever ce monument et de le transporter, sinon à Paris, où il serait peut-être déplacé, au moins dans la capitale de l'Algérie, dans la ville de Hussein-Dey si embellie depuis l'occupation française. Non loin de là au milieu d'arbres et d'arbrisseaux dépouillés de leurs feuilles, mais d'une belle venue, se trouvent trois faces de belles murailles ayant dû faire partie d'un temple. Pour ne parler que de ruines véritablement admirables, en ne parcourant que des yeux ces admirables tronçons de colonnes en marbre dont quelques fragments sont encore dressés plus ou moins obliquement sur leurs bases, je me contenterai de citer les beaux restes d'un théâtre à gradins demi-circulaire, construit sur le versant septentrional à peu de distance et au-dessous de nos retranchements. Tout en un mot annonce la splendeur passée de ce lieu qui, par sa position élevée, au milieu de montagnes plus élevées encore, semble médicalement parlant ne rien laisser à désirer. Les nombreux malades qui ont été observés à Djumilah depuis l'occupation définitive de ce point ne détruisent rien de l'opinion que je m'en suis faite. Dès

que la pluie aura affaissé les terrains remués pour la défense, dès qu'on cessera de déchirer les flancs de la terre sur les lieux mêmes qui doivent être habités, ce grand nombre de malades diminuera d'une manière remarquable.

Pendant le blocus de Djumilah, pour établir un système de communication moins périlleux avec tous les points de notre camp, des chemins couverts furent creusés dans le sol. Ces travaux ont mis à découvert une mosaïque d'une grande beauté ; un mètre de terre la recouvre ; ce qui est à nu fait supposer une grande étendue.

Le 17, au départ de la division pour Constantine, deux chasseurs à cheval blessés mortellement dans la retraite de Sétif, l'un, à la tête l'autre à l'abdomen, ne pouvant être transportés, restèrent confiés à mes soins.

La nuit du 17 au 18 se passa sans événement.

Le 18 à dix heures du matin, les Arabes, assemblés de toutes parts, descendirent de leurs montagnes, prirent possession des positions avantageuses du plateau que je viens de décrire, l'exiguïté de nos forces ne nous ayant pas permis de les défendre. Ils commencèrent une fusillade nourrie qui fut accompagnée de nombreux hourras et de cris perçants de quelques femmes, espèces de monstres qui n'attendaient que le moment du carnage pour se repaître d'émotions féroces inspirées par le fanatisme religieux. Cette fusillade dura tout le jour, se prolongea moins vive mais toujours bien entretenue pendant toute la nuit. Dès ce jour commença un blocus en règle ; la prise d'eau dont j'ai parlé fut détournée à son origine ; ce blocus devint de plus en plus serré jusqu'au 22, cinq heures du soir, époque de notre délivrance par l'arrivée d'une cinquantaine de cavaliers arabes qui apprirent à nos assaillants comme à nous-mêmes, qu'une colonne française était en marche, que

cette colonne arriverait infailliblement à Djumilah le 23. Retranchés à notre exemple derrière les embuscades multipliées qu'ils purent élever pendant la nuit, les Kabyles ne nous permirent pas de sortir de nos retranchements ; moins nombreux pendant la nuit, ils firent de fréquentes tentatives d'escalade ; elles furent toujours sans succès pour eux; pendant le jour ils ne s'approchèrent jamais à plus de vingt pas de nos remparts; alors seulement notre défense, habilement dirigée, permettait à nos hommes, toujours couverts, autant que possible, par leurs petites murailles, de faire un usage moins aventuré de leurs cartouches qu'il était si essentiel de ne pas prodiguer. On nous avait laissé à trente lieues de Constantine avec quarante-cinq cartouches par hommes seulement. Les personnes qui ne sont point étrangères à la guerre, comprendront combien il était prudent de ménager ces munitions, car, bloqués étroitement comme nous l'étions, ne pouvant faire une sortie pour aller à l'eau, dans le fond des ravins, sans engager une affaire générale dont nous serions revenus avec bon nombre de blessés, une retraite pouvait devenir indispensable. Il fallait une faveur du ciel pour que l'on apprît à Constantine notre état critique ; cette faveur nous l'avons eue, nous lui devons notre conservation. Le premier de nos émissaires put franchir les lignes ennemies ; deux autres lui succédèrent : l'un d'eux tomba au pouvoir des Kabyles, le dernier fut obligé de rétrograder et ne put profiter des ombres de la nuit, tant nous étions serrés de près.

Pour revenir sur le merveilleux de cette défense héroïque, je dirai que notre silence, fruit d'une bonne discipline, en imposa plus aux Kabyles qu'un feu roulant sans effets.

Pendant les cinq jours et quatre nuits que dura ce blocus, où plus de trois mille Arabes s'assemblèrent, officiers et soldats furent privés d'eau ; on y suppléa par une ration d'eau-de-

vie régulièrement distribuée matin et soir ; les besoins les plus impérieux de la soif furent satisfaits pendant ces pénibles moments par le sang des bœufs que l'on abattait, par l'urine et, je ne le répète qu'en frémissant d'horreur, par le peu d'eau teinte du sang des blessés que je pansais (je fus assez heureux en la ménageant avec un soin tout consciencieux de conserver de l'eau jusqu'au dernier moment). Grâce au petit approvisionnement de bois que nous avions pu faire avant le blocus, quelques-uns purent joindre de la viande torréfiée au biscuit qui était sur le point de nous manquer. Nous avions du riz en abondance, mais pas d'eau pour le cuire. Au milieu des privations dont je viens de donner un aperçu, la discipline qui fit toute notre force et la confiance dans les chefs furent admirables.

L'histoire doit aux officiers de santé militaires quelques lignes pour l'influence morale qu'ils ont dans quelques moments difficiles. Je frissonne encore au souvenir de ces paroles : « Major, ne vous exposez pas ainsi, nous panserons nos blessures comme nous pourrons pendant le jour ; ce soir vous nous panserez... Si vous étiez blessé, si vous alliez vous faire tuer, qu'est-ce que nous deviendrions? » Si cette pensée est goûtée, je veux qu'on en éloigne toute personnalité du récit, c'est pour le corps entier auquel j'ai l'honneur d'appartenir que j'ose réclamer. J'ai trop souvent gémi au début de ma carrière, de voir les officiers de santé portant l'habit militaire, n'être pas considérés comme militaires ; la Restauration leur refusait la croix de Saint-Louis et l'accordait à d'autres fonctionnaires que leur devoir n'appelait jamais sur la brèche ; l'armée a vu plusieurs de nos camarades sur la brèche de Constantine.

Pour être porteurs d'épées qui ne sortent jamais du fourreau, les officiers de santé militaires ne doivent pas moins être doués de cette qualité qui fait que vous exposez les premiers vos poi-

trines aux coups de l'ennemi ; votre bravoure est impétueuse : celle des officiers de santé est calme et raisonnée.

Je m'abandonne presque avec orgueil à ces détails, je dis avec orgueil, car l'effet moral produit par la présence des chirurgiens d'armée me laisse des souvenirs dont j'aime à reporter toute la gloire au corps dont je m'honore de faire partie ; aussi le répéterai-je à mes jeunes confrères à titre d'encouragement, ils en ont besoin au début de leur carrière : « Ne ménagez pas vos peines et vos veilles, ne songez jamais aux dangers, vous trouverez toujours dans l'armée des cœurs pleins de reconnaissance et des poitrines qui se grouperont par centaines autour de vous. » Que mes braves camarades du 3e bataillon léger d'Afrique, que ceux aussi de tous les corps avec lesquels j'ai eu l'honneur de faire campagne dans la province de Constantine, trouvent ici le juste tribut de ma vive reconnaissance et des sympathies qui font que je me réjouirai toujours de leurs succès.

Le 23, le 26e régiment d'infanterie de ligne envoyé pour nous délivrer par M. le général Galbois qui, fort heureusement, reçut la première missive, arrivait à Djumilah. Qui de nous oubliera jamais ces moments si pleins d'intérêt? Ces braves soldats du 26e, le fusil en bandoulière, arrivant au milieu de nous avec marmites et bidons pleins d'eau; ils nous croyaient encore dans le besoin ! Leur charitable cantinière distribuant gratis à nos blessés le sucre et autres provisions qui devaient, par des bénéfices raisonnables, la récompenser des fatigues étrangères à son sexe ! Quelle marque ineffable de la plus vive sympathie ne reçûmes-nous pas en parcourant avec nos libérateurs nos tentes criblées et nos retranchements bleuis par les balles kabyles !

Le 24 enfin, nous abandonnâmes cette position de Djumilah, où se trouvent enterrés huit hommes seulement, ainsi

qu'une grande partie de nos chevaux; je ne mentionne ces choses que pour faire voir combien une occupation indéfinie aurait pu devenir préjudiciable à la santé de la garnison. Par la sage détermination de M. le colonel d'Harbouville, du 26e de ligne, cette occupation n'eut pas lieu.

Des pluies abondantes, comme elles le sont en Afrique, de la neige fondante, des passages de rivières débordées, nous accompagnèrent jusqu'à Milah, pendant les trois journées de marche qui furent indispensables pour franchir ces dix-huit lieues. Je ne dirai rien de ce que j'ai eu à souffrir pour mes malheureux blessés pendant cette marche désolante; tous purent être transportés ou suivre à pied jusqu'à Milah, où, grâce aux soins entendus d'un officier d'administration, M. Remy, ils trouvèrent un bon abri, un couchage convenable et tous les autres soins dépendants de leur position. Mon collègue et ami, M. le docteur Dussy, chirurgien-major du 26e de ligne, m'a rendu des services que je ne puis me permettre de qualifier.

Pendant cette courte et pénible campagne, depuis l'évacuation d'Aïn-Zmora, j'ai eu à traiter au bivouac bon nombre de fièvres, etc.; la plupart des hommes qui en furent atteints purent reprendre leur service ; les convalescents arrivèrent à Milah à pied, faute de moyens de transports ; deux de ces malheureux, n'ayant pu résister à l'intempérie de la première nuit de notre marche rétrograde, furent laissés morts sur l'emplacement de notre bivouac.

La privation d'eau, les excès qui ont suivi et les circonstances de pluies que je viens de mentionner, ne m'ont fourni jusqu'à ce jour que peu d'exemples d'indispositions. Il serait bien à désirer, à la suite d'expéditions entreprises dans une saison aussi rigoureuse, que les troupes pussent prendre de bons quartiers d'hiver, où elles trouveraient avec une *nourri-*

ture suffisante, des moyens de couchage dont nos soldats sont entièrement dépourvus, même dans Constantine, depuis que cette ville est en notre pouvoir ; je ne trace ici l'historique que du 3e bataillon d'Afrique ; eh bien ! après être resté sous la tente pendant tout l'été, après avoir travaillé aux routes et avoir pris part à toutes les expéditions qui ont été entreprises dans le courant de l'année 1838, ses quartiers d'hiver sont encore le bivouac, sous de mauvaises tentes, sous des toiles simples à travers lesquelles les pluies abondantes d'Afrique passent en gouttelettes plus divisées, il est vrai, mais qui n'en mouillent pas moins que nos pluies ordinaires d'Europe.

Depuis le retour de la mauvaise saison, depuis sa rentrée de Djumilah, le 3e bataillon léger d'Afrique a toujours été en mouvement. Cette vie active et l'espérance de revenir à Constantine a soutenu les hommes, les a tenus en haleine. Maintenant que nous sommes définitivement établis sous nos tentes, j'appréhende les effets de réaction physique et morale. Je ne cherche point à fronder des opérations qui sont indispensables ; il fallait rétablir les communications de Philippeville à Constantine pour faciliter l'arrivée des convois de vivres si nécessaires. Un bataillon devait être établi sur quelque point de cette route. Ne serait-il pas à désirer que tous les corps de la province fussent appelés à partager les mêmes fatigues alternativement ?

J'ai vécu pendant cinq ans avec cette composition étrange des hommes des bataillons d'Afrique; je sais ce qu'ils valent, je sais ce qu'en les élevant à leurs propres yeux on en peut obtenir. Il en est d'incorrigibles, je le sais encore, mais maintenant par une discipline exceptionnelle qui se fait très-bien au 3e bataillon d'Afrique, ce corps en garnison peut rivaliser avec tous les autres. La voix des officiers, qui tous sont pleins d'énergie, est rarement méconnue.

Considérée comme résultat, la défense de Djumilah a dû

avoir un intérêt local bien grand. En supposant un chef habile pour diriger les forces contre lesquelles nous avons eu à lutter, n'étant protégés nous-mêmes que par des murailles qu'on pouvait renverser à coups d'épaules, nous devions succomber. Toutes nos têtes, promenées dans la province, ne pouvaient-elles pas soulever toutes les tribus indécises, même celles de nos amis soi-disant? Le mauvais temps, je l'ai dit, a englouti beaucoup de vivres. A notre retour de Djumilah, Constantine n'était plus approvisionnée que pour quelques jours. Par suite de cette levée générale de boucliers que je suppose, les routes en mauvais état de Bône et de Philippeville ne pouvaient-elles pas être interceptées facilement? Nous n'avons dû notre salut qu'à la division des forces, conséquence naturelle de la pluralité de commandemeuts.

Le chef arabe que l'on avait laissé avec nous pour faciliter les marchés d'orge et de bois (car en nous quittant le général ne nous laissait que de l'argent), était peut-être un fort brave homme ; cependant avec les Arabes j'ai toujours songé à ce vers de Virgile : «...*Timeo Danaos et dona ferentes.* » Pendant notre blocus, l'attaque des assaillants se dirigeait toujours sur tout autre point que sur celui occupé par les Arabes *amis* qui étaient bloqués avec nous. Le vieux chef nous fit demander de l'eau, je lui fis répondre par l'interprète que nous n'en avions pas ; il le savait bien. Avait-il des intelligences au dehors pendant la nuit ? Nous l'en avons soupçonné à tort ou à raison ; je lui fis donc répondre que nous n'avions pas d'eau et que cela ne nous inquiétait nullement, parce que, habitants des pays froids, pays dans lesquels l'eau reste glacée pendant des mois entiers, nous savions y suppléer avec le vin et l'eau-de-vie. Le commandant Chadeysson lui fit offrir du vin et de l'eau-de-vie qu'en bon musulman, bien entendu, il refusa.

NOTICE

DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE,

sur la Colonisation de l'Algérie.

Le caractère et les habitudes des tribus de l'Algérie, la nécessité de conserver une attitude respectable, par rapport aux Empires voisins, dont les sympathies politiques sont loin de nous être acquises, nous obligeront pour bien longtemps, sinon pour toujours, à maintenir dans la colonie une armée à peu près égale à celle qu'on a dû employer jusqu'ici dans la lutte.

Aujourd'hui que la guerre est, sinon finie, au moins fort avancée, on se préoccupe avec raison des ressources que fournira le pays conquis pour payer cette armée. Nous ne voulons nous occuper ici que des moyens d'arriver à ce but : car nous croyons être dans le vrai en admettant que pour une nation comme la France la domination de l'Algérie est une affaire d'argent beaucoup plus qu'une question d'hommes.

La population indigène est clairsemée sur le sol. Elle travaille peu ; sa production et sa consommation sont minimes. Les impôts qu'elle nous paiera, les revenus indirects qu'elle nous procurera, n'auront jamais une grande importance. Nous croyons que ce serait les estimer bien haut que de les évaluer au dixième de nos dépenses. C'est que la terre que nous avons conquise est inculte, malgré son admirable fertilité, parce que l'homme n'y a point accumulé de capitaux, par son travail et par ses épreuves.

Campé sur son vaste héritage, il y a vécu au jour le jour, se bornant à lui demander, tantôt ici, tantôt là, un peu de grain pour sa nourriture.

1° La population indigène du Tell (Arabes et Kabyles) de la province d'Oran, d'après les recensements faits en 1843 et 1844 et rectifiés en 1845, s'élève à deux cent quatre-vingt mille âmes en nombres ronds.

La superficie du Tell est de deux mille quatre cents lieues carrées. Le nombre d'habitants par lieue carrée est de cent quinze.

La population de la partie correspondante du petit Désert est de cent quatre mille habitants; un peu plus de la moitié de cette population est insoumise.

La superficie du petit Désert est de quatre mille huit cents lieues carrées. Le nombre d'habitants par lieue carrée est de vingt-deux.

2° Le total des impôts payés par les Arabes du Tell de la province d'Oran en 1844 s'élève en nombres ronds à 800,000 fr., ce qui fait un peu moins de 3 fr. par tête. On estime que ce chiffre sera doublé à peu près en 1845, et qu'il pourra s'élever à 15 ou 1,600,000. Des estimations faites avec soin nous conduisent à penser que les Turcs et l'Émir n'ont jamais prélevé sur ce pays plus de 2,000,000 ou 2,500,000 fr. par an.

Nous avons dans cette province deux mille huit cents hommes de troupes de toutes armes, et cet effectif n'est que suffisant.

Vaincue, soumise, payant l'impôt, la population africaine ne peut fournir à l'entretien de l'armée ; mais heureusement, ainsi que nous l'avons dit, elle est clairsemée sur la terre, et il résulte des documents statistiques les mieux discutés que le *Tell* Algérien, en le supposant cultivé comme la France, pour-

rait nourrir une population cinq ou six fois plus considérable que celle qu'il possède aujourd'hui.

Le fait généralement admis permet d'espérer une solution à la question financière qui fait l'objet de cette note. Cette solution ne peut se trouver que dans l'établissement, sur le sol Africain, d'une population européenne active, laborieuse, sachant tirer de la terre ce qu'elle peut produire, capable d'imposer aux indigènes par sa masse, et de payer l'armée qui doit défendre le drapeau de la France, nous devrions dire de l'Europe, au milieu des races musulmanes que l'habitude du désordre a depuis si longtemps plongées dans la barbarie.

La lenteur avec laqũelle s'établit en Algérie la population coloniale, sur laquelle se fonde cependant l'espoir de l'avenir, préoccupe le gouvernement depuis le jour où la sécurité a été acquise dans nos campagnes aux Européens qui voulaient les habiter. Cette lenteur n'a rien d'extraordinaire au fond, surtout quand on considère combien il a fallu de temps pour peupler et défricher les terres incultes au sein même de la France.

La nécessité de libérer rapidement la mère-patrie de la lourde charge que lui impose l'entretien de son armée en Algérie a fait concevoir l'idée d'amortir, pour ainsi dire, sa dette envers la colonie par un sacrifice annuel destiné à subventionner la population euorpéenne qui viendrait s'établir en Afrique. Ce principe une fois admis, il nous reste à rechercher la meilleure manière d'employer cette subvention annuelle pour arriver au but qu'on se propose.

Sans nous préoccuper ici des difficultés administratives, peut-être même des embarras politiques que l'on rencontre, si l'on n'y prend garde, lorsqu'on fait passer de vastes étendues de terrain des mains des défenseurs actuels entre celles des nouveaux venus, partons de ce fait qu'aujourd'hui l'État possède, sans conteste, d'immenses espaces présentant tous les avanta-

ges résultant de la bonté des terres, de la facilité des communications, de la proximité des grands centres de population, et voyons quelle est la manière la plus utile d'employer une somme donnée pour hâter la venue des colons sur les terrains qu'on est en mesure de leur partager.

Les terres qui sont aujourd'hui disponibles sont fertiles, avons-nous dit, mais elles sont ou incultes ou très-incomplétement défrichées; il ne s'y trouve en général ni habitations, ni clôtures, ni travaux d'irrigation, ni plantations. Pour qu'une population européenne s'y établisse, il faut faire là le même travail qui a été nécessaire dans ces vastes solitudes que renfermait la Bretagne, et que nous avons vues se peupler et se cultiver de nos jours.

Voici en France comment les choses se sont passées :

Le propriétaire du sol fournissait les capitaux nécessaires pour les grands travaux. Il élevait les bâtiments, creusait les puits, faisait tout ou partie des clôtures; une fois, suivant l'expression du pays, qu'on avait *fondé un lieu*, le colon, fermier ou métayer, auquel on donnait d'ordinaire en cheptel le grain pour ses semences et une partie des animaux et instruments de labour, venait l'habiter avec son modeste capital qui consistait en général en bestiaux et engins aratoires, à ajouter à ceux que le propriétaire lui avait fournis, en menu bétail et en grains pour vivre avec sa famille jusqu'à la récolte.

Les possesseurs de terre à défricher étaient en général, ou de riches propriétaires riverains qui voulaient trouver un placement pour leurs avances, ou des capitalistes acquéreurs qui voulaient faire une spéculation.

Que nous manque-t-il en Afrique? les capitaux nécessaires aux travaux de première installation que nous avons décrits. Nous avons vu beaucoup de familles, venues à leurs frais ou transportées par les soins du gouvernement, qui avaient à leur

disposition les avances nécessaires pour entrer comme fermiers ou métayers dans une exploitation fondée par un propriétaire, et qui, ne pouvant elles-mêmes entreprendre un travail au-dessus de leurs forces et de leurs ressources, sont tombées dans la misère et sont allées redire à la France que le laboureur ne peut pas encore trouver à vivre en Algérie. Tant il est vrai que la population de la métropole s'est montrée plus aventureuse que ses capitaux ! Elle avait répondu à l'appel qui lui avait été fait, elle avait eu confiance; mais le capital lui ayant fait défaut, elle est restée dans l'impuissance. Aujourd'hui c'est donc le capitaliste qu'il faut appeler. La population qui l'avait devancé le suivra sans aucun doute. Quand la confiance sera établie, les capitaux viendront d'eux-mêmes; mais, pour hâter le jour où ils prendront cette direction, le seul moyen qui nous paraisse raisonnable et praticable, c'est de leur assurer une prime pendant les premières années, ainsi que le gouvernement le fait toutes les fois qu'il juge important d'engager une partie des capitaux de l'industrie particulière dans une entreprise nouvelle, dont les chances ne sont pas encore bien connues des spéculateurs.

Cette marche paraît incontestablement préférable à celle qui consisterait à employer directement les fonds de l'Etat et les agents dont il dispose pour réaliser les travaux qu'il s'agit d'entreprendre. La rapidité des résultats sera évidemment proportionnelle aux capitaux employés, et, dans la méthode que nous proposons, l'Etat multipliera le travail fait dans la proportion du capital à la prime d'encouragement qu'il conviendrait d'accorder.

Sous le rapport de l'exécution, les avantages ne sont pas moindres : car au lieu de tout faire par lui-même, avec une nuée d'agents salariés, souvent incapables, quelquefois infidèles, l'Etat s'associe le travail et l'intelligence de tous les indi-

vidus qui répondent à son appel et dont chacun aura un intérêt direct à surveiller l'emploi de ses propres deniers. Enfin, quand les premières installations seront terminées, il laisse encore à ce même et puissant mobile, l'intérêt particulier, le soin de bien choisir les colons auxquels seront confiées les exploitations à diriger.

En résumé, nous pensons que le meilleur moyen d'employer la subvention destinée par le gouvernement pour hâter l'établissement sur le sol Africain d'une population Européenne, c'est d'assurer une prime, un intérêt pendant les premières années au capital dont l'emploi sera constaté sur le sol, en travaux destinés à préparer la venue de la population qu'on veut attirer. Il est entendu que les dernières annuités qui devraient être perçues par le capitaliste, ne lui seraient acquises que lorsque ses colons seraient établis. L'intérêt du capitaliste devenu propriétaire l'obligera à faire aux fermiers qu'il voudra appeler des conditions qu'ils puissent accepter.

L'introduction de l'action du gouvernement entre le propriétaire et le fermier, pour stipuler telles ou telles clauses à la charge de l'un ou de l'autre, multiplierait inutilement l'intervention administrative et produirait certainement plus d'inconvénients que d'avantages. Les meilleures garanties que rencontrera le fermier se trouveront dans le bas prix et dans la fertilité de la terre inculte qu'il pourra coloniser à son tour, lorsqu'il aura réalisé quelques épargnes.

Mais pour donner aux relations existant entre les contractants toute la suite et la solidité désirables, il est une condition essentielle à introduire.

Pour appeler le capital sur la terre, il faut que du moment où il commencera à s'y établir, son propriétaire puisse hypothéquer ou aliéner le fonds sur lequel il a placé son argent. Nous voudrions donc qu'une ordonnance royale disposât que

du moment où on a délivré une parcelle de terre à un particulier et qu'il y a commencé des travaux, il pût aliéner ou hypothéquer le sol qui lui est concédé, à la seule condition que l'acheteur ou celui au profit duquel l'hypothèque a été frappée, dans le cas où il se trouverait substitué aux droits du premier possesseur, fût tenu d'accepter toutes les charges et obligations de ce dernier.

Ce qui précède suffit pour faire comprendre notre pensée. Il nous reste à formuler en détail un projet qui puisse être immédiatement appliqué, et pour cela nous devons prendre des exemples, car sur la vaste étendue de l'Algérie, les circonstances et les choses changent d'un point à un autre, beaucoup plus que ne peuvent se le figurer les personnes qui n'ont pas longtemps habité ce pays.

Supposons qu'il s'agisse d'établir une population Européenne dans la banlieue d'Oran, sur la terre domaniale de Sidi Châmi, située à environ trois lieues de la ville, sur une route qui conduit à Mascara. A peu près au centre de la propriété se trouvent des puits abondants, fournissant une eau de bonne qualité que l'on rencontre à environ un mètre au-dessous du niveau du sol. Les terres de Sidi Châmi sont des meilleures du pays.

Toutes les petites vallées présentent au printemps d'abondants fourrages; les collines légèrement ondulées sont en partie couvertes d'arbustes et de palmiers nains; l'orge et le blé peuvent venir facilement dans ce territoire; mais il est aujourd'hui bien reconnu qu'ayant à surmonter la concurrence des Arabes auxquels l'espace, les bonnes terres, les pâturages et le fumier ne manqueront pas de sitôt, ce n'est pas sur la culture des céréales que le propriétaire et le fermier doivent fonder leurs espérances de fortune.

A Sidi Châmi, la nécessité d'établir les habitations dans le voisinage de l'eau conduit naturellement à les grouper autour des puits. Nous ferons donc un village dans cette localité. La prudence nous oblige d'ailleurs à réunir les unes auprès des autres les maisons des colons Européens. L'administration ayant choisi l'emplacement du village et déterminé les lots à bâtir, la terre de labour sera partagée en parcelles de cinq, dix, quinze, vingt ou trente hectares. Les lots seraient concédés aux postulants moyennant une rétribution minime représentant pour l'avenir un léger impôt. Le concessionnaire prenant en outre l'engagement de bâtir sur chaque lot une maison d'habitation et de mettre la terre en valeur, nous donnerons une prime à la construction des bâtiments d'habitation et d'exploitation.

Vu la proximité d'Oran, il y a tout intérêt à favoriser le développement du jardinage ; nous donnerons une prime au forage des puits, à la construction des norias, et autres machines destinées à élever l'eau pour les irrigations.

Pour faciliter la culture et la perfectionner, il est nécessaire d'arracher les palmiers nains et les arbustes qui couvrent le sol ; nous donnerons une prime au défrichement.

La production des céréales se fera tout naturellement pour nourrir le laboureur qui récoltera au bout de l'année ; il est donc inutile de primer ce genre de culture.

L'avenir des environs d'Oran, partout où il n'y a pas possibilité d'arroser naturellement, repose sur la culture de l'olivier et du mûrier. La plantation des arbres et leur éducation nécessitera la mise en terre d'un capital qui doit y rester longtemps sans produire d'intérêt ; nous donnerons donc une prime aux plantations.

Ce qui éloigne aujourd'hui les capitaux de l'agriculture en Algérie, c'est, sans contredit, l'intérêt élevé qu'on trouve fa-

cilement dans d'autres entreprises. Afin de déterminer le mouvement que nous voulons imprimer, nous ferons d'abord des conditions très-avantageuses. L'intérêt de l'argent est ici légalement 12 pour %. Nous donnerons une prime de 12 pour % la première année au capital employé, 8 pour % la seconde, 5 pour % la troisième. Total 25 pour %, ce qui en définitive aura fait dépenser par les bailleurs de fonds, en travaux de colonisation, une somme quadruple de celle que l'Etat aura employée pour les subventionner.

Les deux derniers termes ne seraient touchés qu'après l'établissement des colons sur les propriétés.

Nous avons la conviction qu'après de pareils encouragements l'entreprise ne manquerait pas d'exploitants, et qu'il ne sera pas même nécessaire d'en accorder longtemps d'aussi avantageux, ce qui augmentera encore, dans une plus forte proportion, le rapport de la subvention accordée par l'Etat à la somme apportée par les particuliers.

Passons à la répartition des primes à distribuer. Elles sont de deux sortes; les unes affectées aux travaux qui rentrent dans la spécialité des ingénieurs, les autres à ceux qui sont du ressort de l'agriculture.

Une commission composée de l'ingénieur des ponts-et-chaussées, du chef du génie, de l'architecte des travaux coloniaux, établirait un devis pour chaque localité, portant estimation de chaque espèce de travaux. Conformément à ce devis, et à une époque fixée administrativement, cette commission procéderait à l'estimation des travaux faits et on paierait sur son estimation qui serait sans appel.

Pour les travaux agricoles, une commission composée de l'officier général commandant la subdivision, du sous-directeur de l'intérieur, du directeur de la pépinière, d'un membre de l'intendance, du président de la société agricole et du re-

ceveur des domaines, établirait dans la localité un tarif pour chaque genre de travaux tels que : défrichement de l'hectare de palmiers nains et maquis, divisé en plusieurs classes suivant la manière dont le sol est complanté; plantation du cent de mûriers, plantation du cent d'oliviers, etc.

Cette commission procéderait comme il a été dit pour la précédente.

On conçoit aisément que les travaux de construction généralement exécutés par le propriétaire ou bailleur de fonds donneront droit à une prime touchée par lui.

Quant à la prime à laquelle donneront lieu les travaux agricoles, elle sera touchée, soit par le propriétaire, soit par le fermier, suivant que l'un ou l'autre aura fourni les fonds pour le travail nécessaire à ces travaux.

On comprendra sans peine quelles seraient les modifications qu'on devrait apporter aux dispositions qui précèdent, pour appliquer le même système dans une autre localité. Dans les environs d'Oran, les terres que l'Etat possède sont nombreuses, elles fournissent un vaste champ à exploiter.

Les tribus qui nous entourent ne sont en général qu'usufruitières du sol qu'elles occupent. Si l'on était amené à coloniser une partie de leur territoire, l'Etat devrait se charger de procéder à leur déplacement, de les indemniser s'il y avait lieu, et de partager ensuite la terre aux Européens. Cette manière de procéder a déjà été suivie en plusieurs circonstances; elle présente des avantages qui ont été reconnus et fournit le moyen d'éviter les nombreux inconvénients qui se sont produits lorsqu'on a laissé des acquéreurs isolés traiter directemen avec les indigènes.

RÉPONSE DU MARÉCHAL DUC D'ISLY.

Au bivouac sur l'Oued-el-Ardjem, le 30 mai 1845.

Mon cher Général,

Je viens de lire votre note sur la colonisation; c'est à peu près la reproduction d'une conversation que j'ai eue l'année dernière avec vous.

Je partage votre avis sur un grand nombre de points, et, notamment, sur l'insuffisance de la population arabe ou kabyle pour payer l'armée que la France doit toujours entretenir en Algérie, pour le maintien de la conquête et la protection de la colonisation européenne. Je crois que vous évaluez les revenus de la population arabe bien assez haut en les portant au 1/10e de nos dépenses. Comme vous, je pense que l'unique moyen de résoudre la question financière et politique, c'est de créer en Algérie une grosse population européenne.

Mais vous voulez qu'elle impose aux Arabes par sa masse, et moi je veux qu'elle leur impose par sa masse et par son organisation. De là, dans mon système, la colonisation militaire dont vous ne parlez pas et qui ne paraît pas vous sourire.

Je diffère principalement avec vous dans la foi que vous avez dans les capitalistes pour créer cette masse de population qui doit être, à la fois, productive d'impôts et de force de domination. Votre système est ingénieux, il séduira les hommes du monde, les hommes d'Etat qui n'ont pas profondément étudié la matière, et qui ne connaissent pas du tout les difficultés, je devrais dire les misères agricoles. Même avec les primes que vous proposez, les capitaux ne trouveront pas un intérêt suffisant dans la création que vous leur confiez; et ils ne s'y engageront qu'en très-faible quantité. Je vais plus loin, lors même qu'ils s'y engageraient sur une assez grande échelle, ils ne trouveraient qu'infiniment peu de familles de cultivateurs qui voulussent venir travailler sous eux comme colons particuliers, et, certainement, ils ne trouveraient en général que les plus mauvaises familles; la raison en est simple : les familles de colons partiaires ne manquent pas d'emploi en France à de bien meilleures conditions que celles que pourraient leur faire en Afrique les capitalistes. Les propriétaires, dans tous nos départements du centre et du midi, s'arrachent, par des moyens souvent peu honorables, les métayers de quelque valeur, et on leur fait des avantages considérables pour les obtenir.

On viendra donc peu en Afrique pour se faire métayer; ce qui peut séduire, c'est d'être propriétaire : or, le capitaliste ne peut pas offrir ces conditions, car il détruirait les espérances mêmes sur lesquelles il a engagé ses capitaux. L'État seul peut faire des propriétaires et les installer; il doit le faire parce qu'il y a un très grand intérêt pour lui à avoir des propriétaires et non des colons partiaires, ou des cultivateurs mercenaires qui passeront sur le sol sans s'y fixer : il doit le faire, coûte que coûte, parce qu'il s'agit pour lui de se délivrer promptement d'un grand fardeau politique et financier qui, de très-

longtemps, ne sera pas moindre que quatre-vingt mille hommes de son armée, et quatre-vingts millions de son budget.

Selon moi, le moyen le meilleur, le plus rapide, le plus efficace, le plus économique même, en raison de sa promptitude de création et de force supplétive de l'armée qu'il donnera, c'est la colonisation militaire.

J'ai la conviction que l'État trouvera autant de colons militaires qu'il voudra dans son armée d'Afrique et de France, en remplissant envers eux pendant trois ans le rôle que les propriétaires de France remplissent envers les colons partiaires : il en trouvera tant qu'il voudra, parce que nos soldats, presque tous prolétaires, seront séduits par l'attrait de la propriété par tous les avantages qui, selon moi, doivent leur être faits pour qu'ils s'y installent et y vivent largement en travaillant.

Malgré notre divergence d'opinion sur quelques points essentiels, je crois qu'on doit essayer votre moyen dons la zône civile de la côte, mais n'y est-il pas déjà à l'état d'essai ? Nous avons donné des primes à d'anciens propriétaires des environs d'Alger, pour installer sur leur terrain un certain nombre de familles à qui ils donnent quelques hectares en toute propriété; nous accordons des primes du même genre à de grands concessionnaires que nous avons faits récemment ; jusqu'ici ces essais ne présentent pas de grandes espérances, si ce n'est sur une seule propriété, où il y a un homme remarquable par son zèle, son activité et son intelligence. Ailleurs, nous voyons les familles installées par les soins du propriétaire très-misérables et très-dégoûtées de leur sort. Nous pourrons juger définitivement ce moyen d'ici à un ou deux ans, mais lors même qu'il présenterait quelques résultats satisfaisants, ce ne sera qu'un verre d'eau dans la mer. Bien peu de capitalistes se voueront à cette œuvre, et y en eût-il beaucoup, ils n'arriveraient

que bien lentement au but ; n'oublions pas que l'État attendrait le résultat de leurs efforts avec quatre-vingt mille hommes de son armée engagés en Afrique et 80 millions de dépenses annuelles, que pendant tout ce temps d'attente, sa politique en Europe serait embarrassée de l'Algérie.

Aller vite est la condition principale, car elle est la plus éminemment politique. Or, pour moi, il n'y a qu'un moyen d'aller vite, c'est la colonisation militaire. L'armée d'Afrique peut installer huit mille à dix mille familles de nos soldats par année. Cette population sera infiniment plus forte que la population civile qui nous arrive et peut nous arriver. Elle sera toute composée d'hommes jeunes et bien constitués, bien disciplinés. Or, il faut pour jouer le rôle de peuple dominateur, une population d'un ordre supérieur, qui présente au peuple vaincu la force, la moralité, la bonne organisation, l'activité et l'intelligence dans le travail. Certes, nos soldats présenteront ces qualités-là à un bien plus haut degré que la population civile, que la population bariolée qui nous arrive et qui renferme des vieillards, des infirmes et une foule de gens d'une profession entièrement étrangère à la terre.

Les sommes que le gouvernement consacrerait à cette colonisation, créeraient en arrière de celle-ci une population civile proportionnelle à l'extension de la colonisation militaire. Supposons que l'État dépense 330 millions pour établir cent mille familles de colons militaires. L'armée, qui exécutera les travaux d'installation, ne thésaurisera pas cette somme, qui entrera tous les jours dans le mouvement industriel et commercial de la colonisation installée ou à installer dans la zône de la côte : et cela n'est pas chimérique, c'est un fait qui frappe depuis quinze ans les yeux un peu clairvoyants : n'est-ce pas le budget de l'armée qui a créé tout ce qu'on voit en Algérie de

colonisation, commerce, industrie? Ce n'est que depuis deux ans et demi environ qu'il y a un commerce inhérent au pays et en dehors des consommations de l'armée.

Je reviens à votre système d'intérêts pour les capitaux employés à l'installation des familles de colons : vous donnez la première année 12 %, la seconde 8 %, la troisième 5 %. Je suppose qu'après ces trois ans vous ne donnez plus rien ; ainsi celui qui aura employé 100,000 francs aura reçu en trois ans 25,000 francs, c'est-à-dire le quart de son déboursé, mais qu'aura-t-il dans l'avenir pour les 75,000 francs qui resteront engagés sur le sol ? Vous me répondrez, sans doute : une partie des fruits que lui donneront ses colons partiaires. Eh bien ! mon cher général, c'est là qu'est la difficulté. Moi qui suis un vieil agronome, je soutiens que ce n'est pas au bout de trois ans d'une agriculture naissante que le colon partiaire pourra vivre en donnant la moitié des fruits au propriétaire, et que cette moitié ne paiera pas l'intérêt du capital à 10 %, ce qui est le plus minime intérêt que les capitaux aient jusqu'ici trouvé en Algérie.

Cet avenir n'est pas bien séduisant pour les capitalistes, surtout quand on songe aux travaux, aux embarras de toute nature qu'entraîne la création des villages, le choix des familles, leur installation, etc., etc.

Plus je creuse cette grande question et plus je suis convaincu qu'il n'y a qu'un seul capitaliste qui puisse exécuter l'œuvre sur l'échelle qui convient aux intérêts politiques et financiers de la France, car lui seul a des capitaux dont il n'a pas besoin de demander l'amortissement de l'intérêt. Ce capitaliste, c'est l'Etat, c'est-à-dire tous les contribuables de France qui créeront l'œuvre d'Afrique comme ils créent tous les grands travaux publics, comme ils rétribuent l'administra-

tion, la justice, la force publique... En un mot, l'Afrique est une œuvre nationale qui ne peut être menée à bonne issue que par les efforts de la nation tout entière qui a voulu la fin, et qui doit vouloir les moyens de se débarrasser du fardeau qu'elle s'est donné.

SUR LES CAPITALISTES

OU LES GRANDS CONCESSIONNAIRES COLONISATEURS

Nous avons promis dans notre numéro du 24 août d'examiner si, comme le pensent beaucoup de personnes, ce sont les capitalistes ou les grands concessionnaires qui peuvent faire la colonisation de l'Algérie, telle qu'elle doit être faite, et avec la rapidité que réclament les intérêts de notre politique générale.

Quelle population faut-il à la France et à la colonie pour les libérer toutes les deux, la première du fardeau politique et financier qu'elle supporte, la seconde des dangers d'une guerre européenne? Évidemment c'est une population nombreuse, compacte, fortement constituée, et pouvant dominer les Arabes avec le secours d'une petite armée permanente que la colonie serait à elle seule en état de solder et même de recruter en partie. Cette population doit être attachée au sol à toujours par l'attrait de la propriété, afin que la force dominatrice, loin d'être exposée à s'affaiblir, se multiplie de génération en génération.

Le grand concessionnaire ne peut pas constituer des propriétaires de dix ou douze hectares, tels qu'il nous les faut; il ne peut pas les presser sur le sol ainsi qu'ils doivent l'être pour créer la force de domination : car il détruirait par là toutes ses espérances de fortune. Si vous lui donniez, en effet, deux

mille hectares de terres, et qu'il y plaçât deux cents familles, comme l'État les y placerait, il ne lui resterait plus rien. Il n'appellera donc dans la plupart des cas, si vous le laissez à son libre arbitre, que des fermiers ou des métayers en petit nombre, c'est-à-dire des prolétaires qui, n'étant point attachés au pays par la propriété, s'éloigneront au premier danger sérieux ou chaque fois qu'ils seront mécontents de leur situation. Ce sera une sorte de lanterne magique où passeront successivement et à distances assez rapprochées des cultivateurs de toutes les nations. Mais nous disons mieux, et nous croyons pouvoir affirmer que les grands concessionnaires ne trouveront des fermiers et des métayers qu'en très-petit nombre et de la dernière espèce. La raison en est simple : en France et dans tous les pays de culture, les bons fermiers, les bons métayers ne manquent ni de fermes, ni de métairies : on les recherche, on se les arrache même. Pourquoi donc viendraient-ils en Afrique? les cultivateurs y viendront pour devenir propriétaires ; mais ils n'y seront pas conduits par la perspective du prolétariat, attendu qu'en France, sans se déranger, sans s'exposer aux dangers du voyage et du climat, ils trouvent très-facilement à travailler pour autrui : mais admettons qu'il s'en présente, pourront-ils indemniser les capitalistes des sommes considérables que ceux-ci auront dépensées pour les installer et pour leur fournir tous les moyens de culture, ainsi que cela se pratique en France? nous ne le pensons pas, parce que d'une part les frais d'installation sont trop élevés en Afrique, et que de l'autre la fabrique agricole ne produit pas assez pour amortir le capital de l'établissement et payer l'intérêt d'une somme beaucoup plus forte qu'elle ne le serait en Europe. Il est vrai que le métayer ou le fermier n'auraient pas besoin de rembourser le capital ; mais si ce sont des propriétaires qu'on a faits, et nous avons dit que c'est là ce que l'État doit exiger,

ils seront tenus de payer l'intérêt et d'amortir le capital des sommes appliquées à leur établissement. Quiconque connaît un peu les difficultés de l'agriculture, les faibles produits qu'elle donne pour des travaux énormes, comprendra que cela n'est pas possible.

Cette question est jugée par le simple examen de ce qui se passe en France. Les propriétaires sont obligés de tout créer : logements, bâtiments d'exploitation, plantations d'arbres, grandes préparations agricoles, etc., etc.; et si l'on supputait ce qui a été mis en capitaux depuis cent ans dans la plupart des propriétés, on trouverait que la somme totale égale ou excède la valeur actuelle de ces mêmes propriétés. C'est que la terre n'a généralement de valeur que celle qui lui est donnée par les capitaux et le travail appliqués avec intelligence. Aucun propriétaire n'a la prétention de reconquérir par le fermage, ou par la moitié des fruits que lui donne le métayer, les dépenses qu'il a successivement faites pour son exploitation agricole; il se contente des revenus à 3 ou 4 p. %, quelquefois beaucoup moins, sans tenir compte des cas fortuits, comme grêle, gelée, incendie, etc., qui viennent encore réduire d'une manière notable la moyenne de ses revenus de vingt ans.

Une pareille spéculation amènera-t-elle un grand nombre de capitalistes en Afrique, soit pour faire des métayers à moitié fruits, soit pour établir des fermiers, soit enfin pour créer des propriétaires qui auront à rembourser le capital et l'intérêt? Nous ne le croyons pas. Il pourra bien d'abord en venir quelques uns qui, n'ayant pas d'expérience agricole, n'auront pas fait tous les calculs qui précèdent; quelques autres qui, trouvant à se placer près d'une grande ville, spéculeront, d'après les progrès probables de la colonie, sur l'augmentation de la valeur des terres bien placées; mais nous osons prédire qu'il ne s'en présentera qu'un petit nombre, même dans le rayon actue

de la colonisation. Il s'en présentera bien moins encore quand l'éloignement de la côte élèvera les frais déjà si considérables de constructions et de travaux de tout genre.

Si nous jetons un coup d'œil sur les milliers de difficultés que l'on rencontre pour le peuplement d'un village, le choix des familles, leur transport, leur installation, la satisfaction de leurs besoins pendant la première et même la deuxième année, nous trouvons encore bien plus difficilement praticable que cette œuvre soit accomplie par des particuliers ou par une société. Nous voyons que l'administration, avec les nombreux agents dont elle dispose, avec les bras de l'armée, est bien près de succomber à la peine dans cette mission ardue et compliquée plus qu'aucune autre entreprise de ce monde. Pour s'en faire une idée, il faut avoir pénétré dans le dédale des obstacles qui se présentent chaque jour et que l'on doit surmonter sans retard, sous peine de voir languir la colonisation.

Toutes ces considérations, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, nous font penser que l'État est le seul grand colonisateur ; que l'œuvre est trop grande, trop hérissée d'obstacles pour que des particuliers et même des sociétés de capitalistes puissent la mener à bonne fin. Il y faut l'action de la nation tout entière, représentée par son gouvernement, à qui les Chambres voteront des fonds dont il n'aura à demander ni le remboursement, ni l'intérêt. L'intérêt et l'amortissement se trouveront, pour la France, dans la solution de la question, dans la création d'un peuple nouveau qui lui paiera plus tard des impôts, dans les compensations politiques et commerciales que lui procurera la colonie quand elle aura suffisamment grandi.

Nous nous attendons à ce qu'on nous oppose une vérité générale, à savoir que le gouvernement est le plus mauvais entrepreneur des grands travaux publics et des grandes admi-

nistrations, parce qu'il paie plus cher et qu'il est moins bien servi que l'intérêt particulier. Mais lorsqu'il n'est pas possible de trouver d'autres entrepreneurs, il faut bien que le gouvernement exécute lui-même. C'est ce qui s'est vu bien des fois, et notamment pour certains canaux, certaines lignes de chemins de fer, et même pour les fortifications de Paris. En Afrique, il y a bien plus d'urgence encore à ce que le gouvernement se charge de la colonisation : car, outre qu'il s'agit de la solution rapide d'une grande question politique, il a réellement dans les bras de son armée et dans son administration tout organisée des moyens matériels qui n'existent nulle part ailleurs. L'armée est un admirable instrument de création, d'abord par son organisation et sa discipline, qui permettent d'en disposer à toute heure, dans toute circonstance et en tous lieux, ensuite par ses bras nombreux et à bon marché que le budget le plus considérable ne pourrait se procurer dans les mêmes proportions. Par ces causes réunies, il arrive qu'ici le gouvernement se trouve à la fois le seul et le meilleur entrepreneur.

On voudrait faire la grande colonisation de l'Algérie sans bourse délier, ou du moins en ne la déliant que fort peu ; de là cet engouement très-répandu pour les capitalistes. On répète à satiété qu'il faut unir le capital au travail, et l'on n'a foi que dans les capitaux des capitalistes ou des compagnies. Examinons, au contraire, si les petits propriétaires que le gouvernement a faits, et qu'à notre avis il doit encore faire en grandes masses, n'apportent pas réellement plus de capitaux que ne pourront ou que ne voudront en appliquer les capitalistes.

Supposons une grande concession de quatre mille hectares, et il y en a de cette étendue. Si le gouvernemnt y eût placé quatre cents familles, à dix hectares chacune, elles eussent apporté moyennement, d'après la statistique de nos villages

actuels, 2,000 fr. en écus ou en mobilier agricole, ci . . . . 800,000 fr.

Leurs bras, qui sont aussi des capitaux et que nous calculerons en moyenne au nombre de quatre par famille, valent, d'après le prix actuel du travail en Afrique, au moins 1,500 fr., soit pour la première année seulement . . . . 600,000 fr.

Total . . . 1,400,000 fr.

C'est donc 1,400,000 fr. que, dès la première année, les quatre cents familles auront apportés. Pense-t-on qu'il y ait beaucoup de capitalistes qui appliqueront une pareille somme à l'exploitation d'une propriété de quatre mille hectares? Nous croyons qu'il n'y en a pas, que ce serait un phénomène que d'en trouver un seul. Déjà chaque hectare lui coûterait 350 fr., et il ne serait pas au bout de ses sacrifices. Il aurait à faire des plantations, des clôtures, des chemins vicinaux et des chemins d'exploitation, un ou deux moulins à farine, des conduites d'eau pour l'irrigation, dans certains cas, des desséchements de marais, etc., etc., et l'on peut conclure qu'avant d'avoir fondé une bonne agriculture sur cet espace de quatre mille hectares, il aurait doublé sa dépense, c'est-à-dire qu'il aurait atteint le chiffre de 700 fr. par hectare. Mais il n'en arriverait pas là que déjà il serait découragé ou à bout de moyens, tandis que nos quatre cents familles seront capables d'accomplir cette œuvre, parce qu'elles disposent de leurs bras, qui valent 600,000 fr. par an, et qui donnent une puissance de travail que le capitaliste n'aurait pas le moyen de se procurer.

Voilà pour le côté matériel et financier de l'exécution.

Si nous envisageons le côté politique, nous sommes bien plus sûrement victorieux encore. Nos quatre cents familles de cultivateurs ont apporté sur le sol africain leurs pénates; elles

y ont fondé tout leur avenir; elles y sont attachées pour toujours de génération en génération, et dès la première année elles viennent ajouter à la force publique au moins quatre cents miliciens. On ne doit pas compter que le grand concessionnaire mette moins de six ans pour établir une centaine de familles de prolétaires ou de petits propriétaires. Nous avons prouvé qu'il ne peut pas faire ces derniers aussi forts que les nôtres, ni en aussi grand nombre, sans ruiner la base de ses espérances. Il ne créera donc qu'une petite population probablement mal composée, et suffisante seulement pour exploiter une partie de sa propriété, dont le reste sera laissé en pâturages pour les troupeaux, ou mis en très-mauvaises cultures, quelles que soient d'ailleurs les conditions qu'on lui ait imposées. Mais en supposant qu'il cultive bien, nous ferons observer que la question principale pour l'État et pour la colonie, n'est pas la culture plus ou moins savante et productive : c'est le peuplement le plus nombreux, parce que c'est par là qu'on peut fonder la domination perpétuelle de la conquête.

Croirait-on, d'après cette argumentation, que nous repoussons l'intervention des grands capitalistes ou des compagnies ? pas le moins du monde. Nous voulons, au contraire, les admettre et les encourager, car, pour arriver plus vite au but, nous désirons l'emploi de tous les moyens, quelque petits qu'ils soient. Mais nous disons que le Gouvernement tomberait dans une aberration fatale, s'il comptait principalement sur eux pour exécuter la grande tâche nationale en Algérie.

Nous avons dit, dans l'article précédent, que M. le gouverneur-général s'était opposé aux grandes concessions dans le cercle actuel de la colonisation, parce que la grande propriété y était déjà fondée dans des proportions plus que suffisantes ; mais qu'il n'en serait pas de même quand la colonisation se porterait dans l'intérieur, où nous pouvons disposer de terres

plus vastes, et où la grande propriété n'est pas encore établie, les Européens n'ayant pas été à même d'y faire des acquisitions. Là les grandes concessions, qui supposent les grands capitalistes, peuvent être faites dans des proportions convenables, c'est-à-dire, de telle sorte qu'au lieu de nuire à la petite propriété, en occupant de trop grands espaces, elles lui viennent en aide, ainsi qu'à la population.

Mais nous avons exposé plus haut les difficultés dont seront entourés les capitalistes pour faire la colonisation ; nous les avons peintes de manière qu'elles équivaudraient presque à des impossibilités. Toutefois, nous croyons avoir trouvé une combinaison qui rendrait possible et utile l'intervention des capitalistes. Elle consiste à leur concéder une surface donnée, à la charge par eux d'établir sur la moitié de l'espace autant de familles qu'il y aura de fois dix hectares. A cette condition l'autre moitié des terres deviendra leur propriété. Cette moitié ayant acquis une grande valeur par l'établissement d'une population qui la touche par plusieurs points, indemnisera largement le capitaliste, nous le croyons, des avances qu'il aura faites pour l'installation des familles dans les conditions prescrites par le cahier des charges. Le peuplement des villages construits, en raison de cette convention entre l'Etat et le grand concessionnaire, étant la chose la plus difficile, l'administration pourra intervenir, et nous croyons qu'elle doit le faire, afin d'avoir une population mieux choisie. Ainsi se trouveraient combinés l'intérêt de l'État et l'intérêt des capitalistes.

Prenons un exemple pour mieux faire comprendre notre pensée.

Supposons une terre de deux mille hectares concédée à un capitaliste. Nous lui dirions : sur la moitié de cette propriété vous allez installer cent familles en trois centres de popula-

tion, que nous plaçons de manière qu'elles puissent facilement aller travailler sur toutes les parties des mille hectares qui doivent rester en votre possession définitive. Par leur contact avec vos terres, celles-ci prendront une valeur d'environ 1,000 fr. l'hectare, ce qui ferait un million. Mais supposons que cette appréciation soit un peu exagérée et que la valeur de l'hectare ne soit portée qu'à 600 fr., il vous resterait encore un beau bénéfice; car vos mille hectares vaudraient 600,000 fr. Supposons en même temps qu'il vous en coûtera 300,000 fr. pour établir cent familles, en y comprenant les travaux d'utilité publique, tels que le chemin vicinal, la maison d'école, les fontaines, le lavoir, l'abreuvoir, etc., vous aurez encore un bénéfice de 300,000 fr.

Ces calculs ne sont pas hypothétiques, comme on pourrait le croire. Dans les villages créés autour d'Alger par l'administration civile, la famille nous coûte actuellement 2,700 fr. Comme il faudra bien venir encore à son secours par quelques défrichements, nous évaluons qu'à la fin de l'année 1845, elle nous aura coûté 3,000 fr. Il est bon d'observer que l'administration a fait les choses largement, en ce qui concerne les travaux d'utilité générale, et que pour fonder la prospérité des familles, elle a dû faire des défrichements coûteux qui ne se présenteront pas le plus souvent; parce que le palmier nain n'existe en général que dans une zône assez étroite tout du long de la mer. Dans la plupart des circonstances, il n'y aura point à défricher, et la charrue pourra être mise immédiatement dans le sol. Nous croyons donc très-suffisante l'évaluation de 3,000 fr. pour l'établissement de la famille.

En résultat, le capitaliste aurait acquis mille hectares de bonnes terres pour 300,000 fr., et la valeur donnée à ces terres par le voisinage des centres de population que nous aurions créés, nous fait croire qu'il n'y a aucune exagération à dire

que les mille hectares conquis vaudraient 600,000 fr. Cette valeur doit s'accroître avec le temps, en raison des progrès de la colonisation, et aussi en raison de l'intelligence que le grand propriétaire mettra dans l'exploitation de son immeuble. Il est évident qu'il aura encore à faire des sacrifices de constructions pour mettre son objet en valeur, mais on voit qu'il y a de la marge, et qu'en définitive il lui restera un bénéfice raisonnable.

Ce système concilie l'intérêt colonisateur avec celui du capitaliste, et cependant nous ne conseillerions pas d'en faire une application générale; car elle nous ferait manquer en partie notre but, qui est de multiplier le plus possible la population sur les terres dont nous pouvons disposer. Ces terres, bien qu'assez vastes sur certains points de l'intérieur, ne sont pourtant pas illimitées, comme certaines personnes semblent le croire. Il ne faut pas oublier qu'il y a un peuple arabe, beaucoup plus considérable que ne le disent des écrivains qui ont fait la statistique du pays sans sortir de nos villes de la côte. Il est un grand nombre de tribus qui occupent des terres sans avoir le droit écrit de propriété, et néanmoins nous ne pouvons pas les en chasser; car, outre qu'elles ont le droit de longue possession, la politique et l'humanité nous interdiraient de les expulser. Nous pouvons tout au plus les resserrer, en les rendant propriétaires de l'espace sur lequel nous les circonscririons. Le refoulement complet ramènerait infailliblement la guerre. Ce n'est donc qu'avec de très-grands ménagements vis-à-vis des Arabes que nous parviendrons à établir une nombreuse population européenne sans de trop grands dangers politiques. Et même avec ces ménagements, nous ne pourrons opérer cette révolution, car c'en est une des plus considérables, que sous la protection d'une armée forte et toujours prête à agir.

On voit par ce qui précède combien nous devons être sobres de grandes concessions, même dans l'intérieur.

Ayant ainsi posé nos principes sur les grandes concessions, il nous reste à dire en terminant que nous voulons à la fois tous les autres genres de colonisation; les établissements libres par moyenne ou petite concession, ou ventes opérées entre les points qui forment la charpente de la colonisation. Nous voulons encore la colonisation avec l'armée, faite aux frais du gouvernement, mais avec économie et au moyen des bras de nos soldats. Si le régime militaire prolongé effraie, on pourra civiliser ces colonies quand on voudra, et même ne les garder sous la législation militaire que le temps indispensable à leur création et à leur mise en voie de prospérité, conditions qui peuvent être accomplies en trois ans. Il est hors de doute que dans le cours de ces trois années de création, on fera par la puissance de l'organisation et de la discipline beaucoup plus de progrès que si, dès le début, chacun était laissé à son libre arbitre par l'institution civile. Disposant des soldats pendant les trois ans de service qu'ils doivent à l'État, on leur fera exécuter sans difficultés, dans les moments perdus pour l'agriculture, tous les travaux d'utilité publique qui contribueront à fonder la prospérité générale; tels que la maison d'école, la mairie, l'église, le presbytère, les conduits d'eau, les chemins vicinaux, les plantations d'arbres, etc. : tout cela étant achevé, le moment serait venu d'introduire le régime civil.

Il donnera moins de force sans doute, mais il faut bien savoir en prendre son parti; tout serait difficile et peut-être impossible contre les idées et les sentiments de la majorité de la nation. Ne pouvant avoir le mieux absolu, nous aurons le mieux relatif.

En terminant cet ouvrage, nous aimons à citer un livre de M. Veuillot intitulé *Les Français en Algérie*, et que le sentiment religieux lui a inspiré. Il y a dans ce volume un récit intéressant et bien fait, c'est celui d'une marche du général Bugeaud, d'Alger à Médéah, au mois de mars 1841, pour relever les garnisons de Milianah et de Médéah et introduire dans ces deux places des approvisionnements destinés aux opérations d'une colonne. Voici un fragment de ce récit :

LE TENIAH DE MOUZAYA.

LE BOIS DES OLIVIERS. — MÉDÉAH.

L'armée et le convoi quittèrent le lendemain Blidah à la pointe du jour, la troupe joyeuse comme la veille, les convoyeurs d'aussi mauvaise humeur qu'ils n'avaient cessé de l'être depuis la première annonce de cette campagne forcée. Ils se vengeaient amplement du gouverneur en se refusant absolument à marcher avec un peu d'ordre, ce à quoi il faut dire que le terrain ne se prêtait guère. Jusqu'à Blidah on avait eu la route ; maintenant on avançait à travers champs et guérets. J'admirai là comment une armée fait son chemin lorsqu'elle marche. Pour peu que le terrain ne s'y refuse pas absolument en un clin d'œil les sapeurs (qui ne sont point du tout les personnages vénérables que nous voyons défiler à la parade avec une hache sur l'épaule et un tablier blanc, mais bien de vigoureux et alertes gaillards armés de pics, de pioches et de pelles), les sapeurs vous comblent un ravin, vous aplanissent une butte,

vous élaguent un bosquet de bois, et les trains d'artillerie, les caissons, les prolonges, les voitures même, passent avec une rapidité téméraire. Nous étions véritablement en pays ennemi, sur le territoire des Hadjouthes, et en pays sauvage. La terre, couverte d'une végétation désordonnée, ne portait d'autre trace de main d'homme que quelques coupures de terrain, pratiquées par nos sapeurs dans les expéditions précédentes, et déjà recouvertes de ronces et de hautes herbes. Naguère tout le sol était habité et en partie cultivé; maintenant il est trop près de nous pour que l'Arabe y travaille, et trop près de l'Arabe pour que nous y puissions semer un grain de blé. Quant aux demeures, elles fuient comme les habitants. Quand les vedettes, qui sans cesse et partout nous surveillent, nous voient avancer, on réunit les troupeaux, on plie la tente; un mulet, et quelquefois un âne, suffit pour emporter en un clin d'œil hors de notre atteinte la maison et le mobilier. Les femmes, les enfants et quelques cavaliers font cette besogne. Ils n'ont pas besoin de s'éloigner beaucoup : car ils savent d'avance où nous allons, et la route que nous devons suivre est indiquée par la nature du sol. Nous choisirons toujours la ligne qui offrira le moins de difficultés au passage de nos transports. Quelquefois, toute une fraction de tribu est cachée à deux portées de fusil de nos flanqueurs, dans un pli de terrain. Lorsque nous avons passé, les fuyards reviennent, et trouvent sur la terre que nous venons de fouler la seule chose qu'ils en demandent, de l'herbe pour leurs troupeaux. Mais malheur au soldat qui reste seulement à cent pas de la colonne : il est infailliblement pris et la plupart du temps massacré. Les Arabes savent si bien que nous sommes forcés d'avancer et que nous ne sommes pas libres de nos mouvements, qu'ils ne craignent pas de venir tirailler à l'arrière-garde; et c'est presque toujours ainsi que marche une armée française, insultée par les coups de fusil de

quelques centaines de Bédouins qui leur font éprouver plus de dommage qu'ils n'en ont reçu. Souvent, à l'extrême limite de l'horizon, sur le sommet d'une colline, je voyais apparaître une ou deux silhouettes étranges qui disparaissaient bientôt : c'étaient des cavaliers ennemis. Derrière eux, à peu de distance, se tenait probablement une force assez considérable, proie tentante et impossible à saisir, mais que nous verrons de plus près partout où elle croira pouvoir nous attaquer sans danger[1].

Nous arrivâmes quelques heures avant la fin du jour au lieu dit Haouch-Mouzaya, autrefois centre d'une grande exploitation agricole (car Haouch veut dire *ferme*), maintenant redoute abandonnée où quelques centaines de Français, avec une ou deux pièces de canon, tiendraient contre des milliers d'Arabes, mais où les Arabes, pas plus aujourd'hui qu'au temps de Jugurtha, ne voulant jamais se priver des ressources de la fuite, ne consentiront jamais à s'enfermer. Les voitures ne pouvaient aller plus loin. On devait le lendemain pénétrer dans la montagne, et franchir avec le convoi, formé des seules bêtes de somme, le célèbre col ou teniah de Mouzaya, ainsi nommé de la tribu belliqueuse qui en défend les abords. Le général Bugeaud, suppléant par une nouvelle ressource aux transports qui allaient lui manquer, fit mettre pied à terre à sa cavalerie, dont il prévoyait n'avoir pas grand besoin, et chargea les nobles coursiers de grains, de biscuit, de tout ce qu'ils pouvaient porter. Je ne sais si les chevaux furent sensibles à l'hu-

[1] Du haut des collines, Jugurtha suit les généraux romains, cherche le temps et le lieu propres au combat, infecte sur leur route le peu de pâturages et de sources qu'offre le pays, se montre tantôt à Marius, tantôt à Metellus, harcèle l'arrière-garde, et sur-le-champ regagne les collines, menace les uns et les autres, ne leur livre pas bataille, ne les laisse pas en repos, seulement arrête leurs entreprises. (SALLUSTE, *Guerre de Jugurtha*, l. V.)

miliation de porter ainsi les éléments de la vie, au lieu des éléments de la mort, mais le changement ne flatta pas du moins les cavaliers. On leur dit qu'ils servaient mieux la patrie et leurs camarades qu'ils ne pourraient le faire par une charge victorieuse sur l'ennemi : ils le crurent, et, la discipline aidant, se préparèrent d'assez bonne grâce à devenir piétons et convoyeurs.

En même temps que le convoi et l'armée, le général Changarnier et le général Duvivier, chacun à la tête de trois bataillons, étaient partis de Blidah, le premier pour tourner le col et pour l'occuper, le second pour reconnaître une route de Médéah que, d'après les rapports de quelques Arabes, on supposait plus courte et meilleure que celle de Teniah. Les trois colonnes devaient ainsi faire diversion l'une en faveur de l'autre, et se faciliter réciproquement leurs opérations. Il n'était donc pas probable que le passage du col offrirait le moindre danger. Le général, considérant le grand nombre de convoyeurs civils qui lui restaient encore, désirait vivement n'être pas attaqué jusqu'à Médéah. Il pensait que si, par un de ces accidents de la guerre si communs dans les pays difficiles, l'ennemi avait pu s'approcher assez près du convoi pour y faire tomber quelques balles, le désordre se serait mis parmi les malheureux civils, qui, dans leur panique, n'auraient pas manqué de jeter leurs charges pour fuir plus vite. Grâce à la diversion du général Changarnier, rien de pareil n'arriva; mais je compris bien les craintes du gouverneur lorsque nous eûmes pénétré un peu avant dans ces redoutables gorges, dominées de toutes parts. La route pour arriver au col n'est qu'une longue, étroite et sinueuse rampe taillée au flanc d'un précipice : de tous côtés, des creux de rocher, de petites terrasses naturelles, d'épaisses broussailles entièrement inaccessibles à la cavalerie, permettent aux défenseurs du passage de s'embusquer et de frapper à coups

invisibles et sûrs, et, lorsqu'ils sont chassés de ces positions, de s'échapper presque sans danger, grâce à la connaissance qu'ils ont du terrain. Les deux premières expéditions faites à Médéah en 1830 sont célèbres par les souffrances qu'y endurèrent nos soldats, dont beaucoup moururent. Malgré sa constance admirable, l'armée, par la pluie, par la neige, par le froid, encore plus que par les Kabyles, n'aurait jamais pu passer, si ceux-ci avaient eu autant d'habileté que de bravoure. Pour nous, favorisés par le temps et n'ayant à repousser aucune attaque, nous pûmes jouir tranquillement de l'âpre et magnifique laideur du pays. La pesanteur du ciel sombre et le souvenir du sang versé ajoutaient je ne sais quoi de plus lugubre à l'aspect déjà si sévère de cette nature souvent aride et sauvage encore jusque dans sa fécondité. Un seul coup d'œil nous en disait long sur la durée possible de la résistance, et sur les facilités de la révolte quand la résistance aura été une fois domptée.

Ces montagnes, dont la température est celle de l'Europe, et que l'hiver, en les couvrant de neige, défend encore une partie de l'année par des torrents, sont peuplées de Kabyles, race moins intelligente, mais plus laborieuse, plus fanatique et peut-être plus fière que la race arabe dont elle est méprisée. Comme pour montrer à quel point ils sont sûrs de leur retraite, les Kabyles, manufacturiers et sédentaires, ne craignent pas d'y construire des maisons. Ils sont rapaces et cruels, mais sont aussi forts, agiles et sobres, et ils détestent le joug. Armés d'un long fusil dont ils savent user, toujours munis de poudre dont ils ont des dépôts dans les antres secrets à l'abri de l'humidité, ils ne craignent pas au besoin d'affronter une invasion qui ne peut être que de courte durée, et ils exposent ce qu'ils possèdent pour défendre leur religion et leur anarchique liberté.

Après quelques heures d'une marche fort lente, la tête de la colonne arriva enfin au col. C'est une ouverture de la largeur à peu près d'une porte cochère, de chaque côté de laquelle s'élèvent deux pitons dont les sommets sont couronnés d'un petit parapet en pierres sèches. Au delà s'enfonce, à travers un pâté de mamelons, le chemin pierreux et boisé qui descend vers les plateaux de Médéah. La position est vraiment formidable : les premiers Français qui l'enlevèrent furent étonnés avec raison, malgré leur courage et le nombre de ceux qui y périrent, d'en avoir sitôt fini. Cette porte naturelle n'est abordable que par l'étroit sentier dont j'ai parlé, et au-dessous s'entr'ouvre le précipice. De chaque côté la montagne se dresse comme un mur. Le général Changarnier nous y attendait avec ses trois bataillons. Au moyen d'une sorte de compromis avec les Mouzaya, qui, ayant été très-foulés l'année dernière, se sont engagés à ne pas tirer si l'on n'incendiait pas leurs gourbis, il était arrivé au col sans brûler une amorce, et il y avait passé la nuit.

Le général Duvivier fut moins heureux ; il trouva un chemin détestable, et ne put franchir la chaîne qu'avec des peines infinies. Fusillé de tous côtés par les Kabyles sans parvenir à les atteindre, il fut attaqué par le bataillon régulier du bey de Médéah, qui tomba avec beaucoup d'audace sur deux compagnies du 17e léger formant l'arrière-garde, alors embarrassées dans des broussailles épaisses. Le colonel Bedeau y courut le plus grand danger ; mais, par un retour offensif, il parvint à reprendre l'avantage et à repousser définivement l'ennemi. Cette marche nous coûta onze hommes tués et cinquante-quatre blessés, dont deux officiers du 17e.

On fit halte pour donner au convoi le temps de se réunir. En un moment tous les mamelons s'animèrent de groupes nombreux et variés, semés dans un désordre apparent, mais

où chacun était en réalité à sa place et prêt à se mouvoir par divers chemins au premier son de tambour. J'errais de côté et d'autre, ne me lassant pas de contempler ce spectacle si pittoresque, lorsqu'en descendant d'un cône très-élevé au sommet duquel avait bivouaqué le duc d'Aumale, qui commandait comme lieutenant-colonel sous les ordres du général Changarnier, j'aperçus un voltigeur étendu par terre; je m'approchai le cœur saisi d'une vague inquiétude. Cet homme avait son mouchoir sur la figure; je ne pouvais supposer qu'il fût blessé, puisqu'on ne s'était pas battu. « Est-ce qu'il dort? demandai-je à quelques soldats qui le regardaient. — Non! me répondit l'un d'eux; mais la nuit a été froide... — Quoi! il est mort!... m'écriai-je. — Ah dam! reprit un autre regardant d'un œil plus indifférent que triste le cadavre de son camarade; aujourd'hui lui, demain moi : on meurt aussi de misère. — Allons! allons! cria d'une voix brève un officier de l'intendance qui passait; enterrez-moi ça. » On alla chercher des pioches, on creusa une fosse et on y jeta le corps. Que Dieu console ta mère! pauvre soldat.

Ce lugubre épisode me fit payer cher les beautés du tableau que j'avais sous les yeux.

L'arrière-garde venait d'arriver; quelques coups de fusil retentirent : c'étaient des hommes de la tribu du Soumata qui ne voulaient pas apparemment laisser dire que les Français avaient franchi le col sans que les Kabyles eussent brûlé de la poudre. Leurs balles vinrent siffler autour du gouverneur qui était monté jusqu'au haut de l'un des pitons qui se dressent à l'entrée du passage; elles blessèrent trois hommes. On méprisa cette insolence et on se remit en marche. En traversant les Mines de cuivre, mélange de collines et de ravins où le cuivre se trouve à fleur de terre, on me fit voir, à deux mètres environ du sol, une grotte dont l'entrée est surmontée par une croix

latine profondément gravée dans le roc. Je me signai en passant devant cette croix. Là sans doute, aux siècles chrétiens de l'Algérie, vint et pria quelque pieux anachorète. Les humbles et douces paroles qu'il adressait à ses sauvages voisins avancèrent la civilisation maintenant éteinte de ces contrées mieux que ne saurait le faire la voix tonnante de cette artillerie que nous roulons à grand bruit au pied de sa demeure de paix.

Bientôt nous arrivâmes au bois des Oliviers où nous devions coucher. C'est une langue de terre entourée de cours d'eau qui tantôt forment torrents et tantôt sont presque à sec. Les oliviers sauvages, qui ont donné leur nom à cet endroit, diminuent sensiblement chaque fois que l'armée le traverse. Nos soldats se donnent le plaisir de faire bon feu. A peine étions-nous arrivés, que de toutes parts un bruit de bûcheronnage se fit entendre : un instant après pétillaient cent foyers joyeux qui faisaient étinceler les faisceaux. Quand le bivouac est choisi, quand les feux sont allumés, quand la marmite est mise, le soldat oublie toutes ses peines. Si le bon Dieu y ajoute un temps passable, si l'on a de quoi fumer une pipe, si l'on peut enfin se coucher à l'abri d'un bel arbre dont le feuillage rassure contre les chances de pluie, la satisfaction est au comble, et le voisinage de l'ennemi ne fait que l'accroître loin d'y nuire. Notre bivouac du bois des Oliviers réunissait toutes ces conditions. Le gouverneur lui-même, sûr de déposer le lendemain son précieux convoi dans les murailles de Médéah, oublie pour un moment les convoyeurs civils. Le mauvais chemin était franchi, et des mouvements de cavalerie aperçus au loin lui avaient fait concevoir l'espérance flatteuse de combattre au retour, prévision que les feux du camp ennemi apparaissant à l'horizon ne tardèrent pas à confirmer. La musique du 57e, qui devait relever la garnison de Médéah, se mit en cercle et

joua très-convenablement quelques ouvertures de nos opéras modernes. La plupart de ces airs, que répétaient ainsi les échos de l'Atlas, étaient chantés à la même heure dans les théâtres de Paris. Je suis suis sûr que la plupart de ceux qui les suivaient en fredonnant, aimaient mieux les entendre debout au bois des Oliviers que paisiblement assis sur les banquettes d'une salle de spectacle, puisque l'ennemi était là et qu'on espérait combattre bientôt. Nos musiciens terminèrent par l'exécution vive et rapide de l'air national des Arabes : c'est une bourrée assez franche, qui, arrangée et civilisée par nous, ne manque pas d'agrément. On soupa gaiement et on se coucha de même : la terre était sèche et douce ; on avait pour traversin les racines saillantes et moussues de oliviers, pour lampe de nuit les belles étoiles et les restes d'un bon feu. Le gouverneur, qui, se soumettant le premier à la loi par laquelle il avait proscrit les petits lits de sangle et les tentes, pour ne pas charger les transports de l'armée d'un bagage superflu, couchait comme tout le monde, en plein air, sur la dure, eut pour cette nuit une somptueuse cabane de branchages. Avant de s'y introduire, ou plutôt de s'y glisser, il nous dit gaiement :

« Savez-vous pour la gloire oublier le repos
« Et coucher en plein air le harnais sur le dos,
« Je vous connais pour noble à ces illustres marques. »

C'était bon signe : car les réminiscences poétiques n'échappent guère au vieux et illustre chef que quand tout va pour le mieux.

En effet, le lendemain, l'armée, suivie à distance par l'ennemi, dont elle ne voyait que les vedettes qui lui criaient des injures, arriva de bonne heure à Médéah. Le colonel Cavai-

gnac, commandant supérieur de la place, accourut au-devant du gouverneur et l'embrassa avec la double joie d'un homme qui reçoit un ami et la liberté. Bien que la garnison de Médéah eût moins souffert que ses devancières, dont l'histoire est à peu près celle des deux premières garnisons de Milianah, elle n'était pas dans une telle situation qu'il lui fût indifférent d'en sortir. Elle ne manquait ni de pain, ni même, jusqu'à un certain point, de santé, quoiqu'elle eût un assez grand nombre de malades; mais, assiégée et séparée du reste du monde, elle manquait d'air et de vie. Ces pauvres prisonniers nous firent donc grand accueil. Ils nous servirent avec une certaine vanité dans la plus belle chambre de leur plus belle maison (une véritable masure), des œufs de leurs poules et une salade, produit de leur jardinage. Médéah n'est qu'un amas de décombres : les soldats abattent eux-mêmes les maisons qui restent debout pour en tirer les poutres dont ils font du feu. J'ai entendu des gens se récrier contre leur vandalisme. Veut-on qu'ils se laissent mourir de froid? D'ailleurs, les maisons ne tarderaient pas à tomber d'elles-mêmes : les plus solides ne sont pas en état de résister trois ans au seul effort des vents et de la pluie. Les mosquées, mieux construites, ont été conservées. La plus solide et la plus saine sert d'hôpital : elle était pleine; les autres sont devenues des magasins.

J'ai vu dans une des rues de Médéah le spectacle le plus hideux qui ait jamais frappé mes regards : au fond d'une de ces niches étroites et basses que les Mores appellent des boutiques, se tenait accroupi sur un monceau d'intestins horribles, arrachés du corps des animaux égorgés, une vieille femme entièrement nue : elle déroulait ces restes dégoûtants et les contemplait d'un œil stupide. C'est une folle qui est là depuis l'occupation de la ville. Après avoir en vain essayé de la retirer de son trou infect, on l'y laisse par pitié : elle inspire aux

Arabes une terreur superstitieuse, dont tous nos soldats eux-mêmes ne sont pas à l'abri.

Médéah, bâtie sur un mamelon escarpé dans les trois quarts de son pourtour, et s'inclinant en pente douce vers le sud, est à l'entrée du vaste plateau qui conduit, presque sans accident de terrain, jusqu'au Sahara. Les Romains avaient là une forteresse dont les traces existent encore, et qu'ils relièrent par une route à leur ville de Malliana (Milianah); une autre route partant de Médéah et se dirigeant d'abord au sud s'inclinait ensuite vers l'est, tournait le Djurjura, les Bibans, et parvenait à Constantine.

L'élévation de Médéah est d'environ onze cents mètres au-dessus du niveau de le mer. L'été y est très-chaud, et l'hiver très-rigoureux. L'olivier ni l'oranger n'y croissent plus, mais le mûrier, le poirier, le cerisier, le peuplier, le chêne, et autres espèces du climat de l'Europe. Les vignes y sont en grande abondance et produisent, dit-on, un raisin excellent. Ce point serait destiné à assurer les communications et le commerce entre le Sahara et Alger. Mais pour aujourd'hui Médéah n'est une ville que par le nom et la situation. Si nous y restons, il faudra la rebâtir entièrement. Le soldat n'y tient que parce qu'il est forcé de s'accommoder à tout. Une population européenne n'y pourrait exister. Rien n'y est en rapport avec ses coutumes et ses besoins.

Mais d'abord avant de mettre à Médéah une population civile, il faudrait pouvoir y faire vivre une garnison libre de ses mouvements, et c'est ce que personne aujourd'hui n'ose espérer. Pour que la garnison fût libre il faudrait qu'on la portât à cinq mille hommes. Or, il est trop évident qu'une garnison aussi considérable ne pourrait vivre dans un pays qui n'offre aucune ressource, et dont les insaisissables habitants,

« . . . . Défaits du seul bruit de l'armée,
« Jusqu'aux extrémités d'un désert sablonneux
« Emportent leurs maisons errantes avec eux [1] »,

et ne laissent sur le sol ni villes ni richesses qui les obligent absolument à revenir. Il faudrait donc, comme aujourd'hui, nourrir la garnison par des convois. C'est ici qu'une insurmontable difficulté se présente : chacun de ces convois nécessiterait un équipage de quinze cents mulets, et prendrait, pour être organisé et rendu, un temps qui ne pourrait être moindre de quinze jours, et il en faudrait faire vingt ou vingt-cinq en un an, et il n'y a que cinq ou six mois dans l'année pendant lesquels on puisse aller d'Alger à Médéah sans péril. Ainsi, ou il faut trouver le moyen de faire approvisionner Médéah par les indigènes, c'est-à-dire contraindre les indigènes à la paix, ou il faut se résigner à évacuer cette possession ruineuse, ou il faut se soumettre à y garder, comme aujourd'hui, une garnison prisonnière dont le temps et des efforts lents et successifs parviendront seuls à améliorer un peu la cruelle position. Tout l'avantage qu'on espère aujourd'hui de Médéah, et de Milianah à laquelle le même raisonnement s'applique, c'est, je l'ai dit, d'en faire, au moyen des provisions qu'on y rassemble, une base temporaire d'action qui permettra aux colonnes françaises d'aller frapper les tribus dans leurs retraites les plus lointaines et jusqu'à la limite du désert, de ravager les champs, de détruire les établissements de l'émir, de prouver enfin qu'il n'y a point d'asile à l'abri de nos coups, et que si elles ne se décident pas à nourrir les Français, les Français du moins sauront se venger et les obliger à mourir de faim comme eux. Plan gigantesque, qui n'est réalisable qu'à force d'énergie, de volonté, de discipline, de sacrifices de tout genre, je dirai

[1] Lemoine, poëme de *Saint Louis*.

presque qu'il n'est réalisable qu'à force de désespoir, si l'intelligence et l'indomptable activité du chef, si la bravoure et la résignation du soldat n'étaient pas faites pour affronter les plus grands périls et pour triompher des obstacles les plus effrayants.

CONSERVATION

DES MONUMENTS HISTORIQUES EN ALGÉRIE.

Dans la dernière séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Charles Texier, inspecteur général des bâtiments civils en Algérie, et chargé en cette qualité de la conservation des monuments historiques, a lu la partie de son dernier rapport au ministre de la guerre où est exposé l'état de ces monuments dans plusieurs parties de l'Afrique française. C'est au mois d'août dernier que M. Texier a exploré la plupart de ces lieux, en se joignant à M. le contre-amiral Rigodit, qui avait à inspecter tous les ports de l'ouest. Il a pu ainsi observer, avec les autres détails des bâtiments civils, les moyens de conserver les ruines, traces des anciennes civilisations. Par des circulaires du gouverneur général, les principaux chefs militaires et M. le général Charon, commandant supérieur du génie, avaient été informés de la mission officielle de M. Texier. Aussi a-t-il trouvé partout, chez les généraux et chez les commandants des territoires mixtes, le plus grand empressement à seconder les intentions conservatrices du ministre de la guerre.

Le corps du génie a puissamment contribué à la formation d'une collection des inscriptions antiques de l'Algérie. Mais cette collection ne peut s'accroître autant qu'elle en est susceptible que lorsque des moyens seront fournis par l'administration pour le transport des pierres épigraphiques dans le musée local le plus voisin, comme celui que le ministre de l'instruction publique a récemment visité à Cherchell. Bien des inscriptions anciennes gisent encore sur le bord des chemins, exposées à chaque instant à être brisées ou employées comme matériaux de construction. Tel a été l'emploi des restes de beaucoup de monuments à Philippeville, à Cherchell, à Ghelma. Il faut sans doute faire la part de la nécessité qui commandait de construire au plus vite les édifices nécessaires aux principaux centres de population. Ces considérations-là passent avant toutes les autres. « Mais, dit M. Texier, si l'on peut regretter ainsi quelques monuments détruits, il en est encore une multitude qui, convenablement dégagés de leurs décombres et restaurés seulement pour en arrêter la ruine, seront encore un des ornements de l'Algérie et un but d'excursion pour les voyageurs de l'Europe. Il est urgent pour cela que l'administration les prenne sous sa garde et qu'un crédit soit demandé pour les soutenir. »

Les instructions du ministre de la guerre s'opposent, en général, à la destruction des monuments antiques. Mais, pour prescrire des mesures précises, « il serait nécessaire, dit M. Texier, que l'administration fût informée des découvertes faites par les fouilles et par les travaux des routes, et pût envoyer sur-le-champ un dessinateur pour copier les monuments découverts, de manière à pouvoir statuer sur leur conservation. Les archives recevraient tous les documents recueillis, tant par les officiers du génie que par les agents des bâtiments civils et des ponts-et-chaussées, et chaque année ces documents seraient

imprimés à la suite du tableau statistique. Alors si, par la force des choses, les monuments se trouvaient détruits, leur description serait au moins consignée dans un registre officiel, et ainsi conservée pour la science. »

M. Texier présente lui-même un spécimen de ce genre de statistique des monuments anciens. Dans l'extrait que nous allons donner de cette partie de son travail, nous classerons ces indications topographiquement, sous le nom des villes ou des lieux principaux auxquels elles se rapportent.

DJEBEL CHENOUAN.

Le monument, encore indéterminé aujourd'hui, connu sous le nom de *Tombeau de la Chrétienne*, et dominant la chaîne de collines que baigne le cours du Mazafran, est un des plus remarquables de l'Algérie. Il aurait besoin d'être dégagé des terres accumulées à l'entour. Il doit se composer, comme les grands tumulus asiatiques, d'un soubassement circulaire, surmonté d'un cône dont la majeure partie est conservée. L'intérieur renferme, sans aucun doute, une chambre sépulcrale, et rien dans la tradition ne peut faire supposer que les Arabes ou les Romains auraient visité l'intérieur. Dût-on ne rien trouver dans le Tombeau de la Chrétienne, l'état de ses dispositions intérieures et de la forme sépulcrale qui en forme le centre serait d'un véritable intérêt pour la science historique, et pourrait mettre fin aux incertitudes sur la destination primitive de ce monument. Loin de l'endommager, les travaux de ce genre, en le dégageant des terres qui l'entourent, le débarrasseraient des buissons qui croissent dans les interstices et deviennent une cause progressive de ruine.

TEFESED.

Depuis le cap Caxine jusqu'au pied du mont Chenouan, la côte n'offre aucun mouillage, même pour les balancelles. Une petite anse, formée par une presqu'île élevée, a été regardée par les anciens comme propre à former un port. Bientôt les habitations se seront multipliées, et on découvre aujourd'hui des ruines qui, s'étendant de la presqu'île sur le continent, ont dû appartenir à une ville considérable. Les Arabes appellent ce lieu Tefesed. On retrouve dans ce nom les traces de celui de Tepasa, ville romaine de la Mauritanie césarienne.

Abrité à l'ouest par la haute presqu'île dont je viens de parler, le port est clos à l'est par une langue rocheuse que des ouvrages paraissent avoir rattachée à des roches plus avancées dans la mer, ce qui formait une jetée aujourd'hui détruite; mais on en voit des blocs d'un volume considérable, épars sur la plage ou sortant des basses eaux. Ce port, de petite dimension, était suffisant pour les barques romaines et pourrait être utilisé si jamais on établit dans le voisinage un centre de population. Du côté de l'ouest, le pied de la presqu'île est formé par un plateau de rochers dont la surface, quoique inégale, est à peu près de niveau. Dans ces roches tendres les anciens ont taillé un bassin carré de trente mètres de côté, et dont la conservation est encore parfaite. Le fond de ce bassin est seulement de cinquante centimètres en contre-bas du niveau de la mer, à laquelle il ne communique que par une entrée de deux mètres de longueur. Il serait difficile de voir dans cet ouvrage un bassin destiné aux barques; c'était plutôt, à mon avis, un vivier pour retenir et engraisser le poisson. Les anciens mettaient de

la recherche dans cette industrie. On observe encore de ces viviers sur les côtes de France et sur celles d'Italie. Une vanne levée ou baissée devait maintenir l'eau au niveau nécessaire ou la laisser écouler lorsqu'on voulait vider le bassin.

Près de là sont trois chambres voûtées qui servaient de citernes pour le port. Le grand nombre des autres citernes que l'on observe montre que la ville et le port étaient amplement fournis d'eau par le moyen d'un aqueduc dont on retrouve les traces. Des quais environnaient le port et sont encore apparents; mais il est à croire que les eaux de la mer ont gagné du terrain, car plusieurs escaliers de maisons particulières descendent directement dans l'eau.

En suivant une dépression de terrain qui se dirige au sud-ouest, on reconnaît la direction d'une des rues principales. A droite et à gauche on retrouve presque tous les soubassements des maisons, qui étaient bâties avec autant de soin que les édifices publics, en pierre de taille et en briques. A l'extrémité de cette rue s'élèvent de grandes ruines dans lesquelles on observe deux salles parallèles, et divisées en trois par des pilastres. L'édifice était carré et devait avoir une cour ou *atrium*. Cette disposition permet de supposer que ces ruines sont celles d'un gymnase. Parmi les blocs de pierre équarris que nous avons trouvés, les chambranles de portes ou de fenêtres sont percés de trous indiquant que les ouvertures des édifices étaient ornées de moulures de marbre. Mais presque tout a été enlevé ou reste enseveli sous les décombres. Une corniche appartenant à l'entablement du gymnase est le premier morceau qui permette de juger le caractère des moulures. On y retrouve les principes en usage du temps des empereurs Septime-Sévère et Adrien.

On peut observer, dans ce quartier de la ville, d'autres monuments auxquels les Arabes ont donné les noms de palais

du Roi, palais de la Reine. Un vaste édifice, que nous n'avons pu étudier qu'imparfaitement, paraît avoir été le prétoire. Les Arabes de la tribu voisine, qui s'étaient offerts pour nous guider, nous entraînaient toujours vers la presqu'île pour nous montrer l'église. Nous allâmes cependant vers la limite ouest de la ville. Là était un beau théâtre, dont heureusement les gradins sont presque tous enterrés, ce qui les a sauvés de la destruction. Un portique d'ordre dorique donnait accès dans l'orchestre. La scène est presque entièrement détruite; mais la *cavea* ou salle est conservée dans tout son pourtour; et des fouilles y mettraient certainement à découvert des objets intéressants.

Les remparts de la ville étaient composés de murailles défendues par des tours demi-circulaires; ils étaient bâtis en grands blocs de pierre et avaient une épaisseur de six mètres. L'amas des ruines couvre une surface beaucoup plus étendue que celle de Cherchell, capitale du pays. Le vent nous obligea de partir avant d'avoir pu compléter l'exploration; et c'est au grand regret des Arabes que nous renonçâmes à visiter la presqu'île, et par conséquent les ruines de l'édifice qu'ils appellent l'église. Cependant, avant de s'embarquer, l'amiral voulut faire le tour de la presqu'île en canot. Nous vîmes que partout elle avait été défendue par la nature et par l'art. Les tombeaux des anciens habitants sont situés sur le revers ouest de la presqu'île; ils sont formés de grottes à moitié taillées dans le rocher et ayant une porte en maçonnerie.

La masse de débris de toute sorte accumulés sur le sol, et surtout les beaux blocs de pierre de taille, avaient déjà attiré l'attention des spéculateurs, et ils y envoyaient des barques qui se chargeaient pour Alger. La direction de l'intérieur a arrêté à temps ce trafic, qui menaçait les ruines de Tefesed d'un anéantissement très-prochain.

CHERCHELL.

Cherchell est l'ancienne Césarée. Le port de cette ville était un des meilleurs de la côte, aussi avait-il été décoré avec un soin particulier. Le quai était entouré d'un portique. Les débris de ses colonnes ont servi à former la levée faite pour l'agrandissement du bassin. L'ancien port deviendra ainsi l'avant-bassin du nouveau; une jetée en équerre arrêtera les brisants du côté de l'ouest: on arrivera par là à offrir un abri à cinquante ou soixante bâtiments d'un petit tonnage.

Chaque fouille faite à Cherchell met à découvert quelques débris plus ou moins importants des monuments de l'antique Césarée. Par les soins de l'administration locale, ces fragments ont été réunis dans une salle qui forme déjà un musée intéressant. On y remarque plusieurs tombeaux avec des inscriptions, un torse de Vénus en marbre, plusieurs statues et statuettes qui ne manquent pas de mérite. Les fragments d'architecture ne le cèdent pas à ceux de sculpture : plusieurs grands chapiteaux corinthiens provenant d'un temple, un chapiteau composite orné de dauphins et de palmettes, des corniches de marbre, ne seraient déplacés dans aucun musée. Les rues de la ville sont pleines de colonnes de marbre qu'on pourrait fort bien employer. Le monument qui a principalement fixé mon attention est déposé dans la cour de l'hôtel des bâtiments civils et a été récemment découvert. C'est une statue barbare, d'un mètre environ de hauteur; elle représente un dieu imberbe, coiffé du modius. Sur le devant de sa coiffure est une plume ou palmette; la tête est grossièrement modelée, le corps sans bras, ou bien les bras sont si faiblement indiqués

qu'on en suit difficilement les contours. Les jambes sont grêles et les pieds tournés en dedans. Cette figure est appuyée contre une gaîne ou un pilastre; elle n'offre aucun des caractères des sculptures romaines ou vandales : j'y reconnaîtrais plutôt quelques symptômes de l'art asiatique.

PHILIPPEVILLE.

L'ancienne Rusicada était située à l'embouchure d'une vallée dont les flancs sont escarpés. Cette vallée communique à une plaine arrosée par la rivière appelée aujourd'hui le Saf-Saf. Mais Rusicada n'était pas abreuvée par des cours d'eau naturels. Les anciens rejetaient l'usage des eaux de rivière par des principes d'hygiène qui, plus que partout, doivent être observés en Afrique. Les ruines des citernes de Rusicada existent encore; mais jusqu'à ces derniers temps, on ignorait complétement comment elles étaient alimentées. Les uns imaginaient qu'elles étaient remplies par des sources aujourd'hui perdues, les autres par des eaux pluviales. Cette dernière hypothèse est la plus voisine de la vérité; mais comme la contenance de ces citernes dépasse pour chacune plusieurs mille mètres cubes, on concevait difficilement des pluies assez abondantes et assez prolongées pour y fournir.

Il vient d'être reconnu que les grandes citernes de Philippeville sont toutes alimentées par un même système qui les fait dépendre les unes des autres. Celles qui sont situées à mi-côte, non loin de la place Royale, et celles qui se trouvent dans un grand soubassement d'un ancien édifice, reçoivent l'une après l'autre leur volume d'eau particulier. Les plus belles et les

mieux conservées se trouvent sur la montagne; leur ensemble se compose de cinq grandes salles à ciel ouvert, communiquant entre elles par des arcades. On a fait de grands travaux pour reconnaître la source que l'on croyait seulement détournée; mais le service des ponts-et chaussées s'est convaincu que ces citernes n'étaient alimentées que par un barrage, situé dans une des vallées supérieures, qui porte le nom de Bou-Melek. Un grand nombre d'affluents se réunissent dans cette vallée. La citerne était divisée en ces divers compartiments, afin que les eaux eussent le temps de déposer et de s'épurer. Dans la première salle, celle qui est voisine du regard d'arrivée, on a reconnu plusieurs piles de briques qui la coupent en deux parties. Je suppose que ces piles retenaient une grille qui arrêtait les débris d'arbustes, les cailloux et les autres impuretés. L'eau, se déposant ainsi dans la première salle, était introduite dans la seconde, après avoir subi un premier degré d'épuration, et successivement ainsi dans les salles suivantes, jusqu'à la dernière qui était la salle de distribution. Celle-ci était contiguë à une grande coupure à laquelle aboutissaient ces conduits descendants.

Le mur extérieur de la salle est attenant à une tour circulaire, dont l'usage n'avait pas encore été bien déterminé. Je crois pouvoir, après un mûr examen, émettre l'opinion que c'était une balance d'eau, dont le mécanisme marchait à l'aide d'un flotteur. Le flotteur (sans doute une boule creuse en bronze) était attaché à un levier, qui, de l'autre bout, tenait la chaîne d'une vanne, laquelle fermait l'issue de la salle de distribution. Le flotteur, en baissant, opérait ainsi un mouvement de bascule qui faisait lever la vanne. En remontant, il laissait retomber la vanne par son propre poids. Tant que la tour était pleine, le flotteur était élevé et la vanne fermée. Lorsque l'eau de la tour était épuisée, le flotteur baissant, la

vanne s'ouvrait et donnait entrée aux eaux. Les eaux introduites dans le canal de descente étaient portées dans les citernes intérieures, qui étaient aussi divisées en plusieurs salles, presque toutes assez bien conservées aujourd'hui pour être facilement restaurées. Les citernes de la ville basse sont voûtées et parfaitement closes; elles sont bâties en briques, recouvrant un mur en retour de deux ou trois mètres d'épaisseur.

L'administration, en rétablissant tout le système d'alimentation des citernes, rendra un grand service à Philippeville, tout en faisant une intéressante application de l'hydraulique des anciens.

On n'a trouvé dans ces monuments aucun indice certain qui puisse faire connaître l'époque à laquelle ils furent bâtis. D'après la construction on peut cependant supposer qu'ils datent de Septime-Sévère ou d'Adrien.

L'amphithéâtre, le théâtre et plusieurs autres édifices sont dans un état plus ou moins fruste, mais offrent encore des ruines qui ne sont pas sans intérêt. Trois statues de marbre ont été découvertes, au mois de mai dernier, dans des fouilles sur la montagne des citernes. L'exécution en est bonne; deux paraissent des portraits de sénateurs ; elles sont vêtues de la toge et ont à leurs pieds le scrinium, garni de manuscrits roulés. Le travail de la tête est bien inférieur à celui du corps; remarque qu'on a lieu de faire souvent pour les statues anciennes. Dans la troisième, qui est une statue de femme, la tête manque. L'ajustement des draperies est moins correct que dans les premières. Un bras fléchi sur la poitrine, l'autre main, tenant une plante, rappellent la pose, souvent imitée, de la Cérès.

Les environs de Philippeville fournissent encore un certain nombre de monuments, principalement dans le genre tumu-

laire. On a trouvé plusieurs sarcophages de marbre qui offrent tout le cachet chrétien. Ils n'ont généralement pas d'inscriptions.

CONSTANTINE.

Au contraire, on trouve journellement quelque inscription nouvelle dans les travaux qui s'exécutent à Constantine. Mais la surface de la ville étant limitée de toutes parts, on sera dans la nécessité d'occuper l'emplacement des monuments anciens qui existaient dans l'Acropole ou Kasbah. Cet édifice contenait les monuments les plus importants de la ville, les citernes, le palais et les casernes. Les murailles qui subsistent encore sont de trois époques : la première, que l'on doit faire remonter aux rois numides, présente un appareil d'une précision merveilleuse, en pierres de grand échantillon, irrégulières, mais par assises réglées; l'autre appareil est évidemment romain; enfin un troisième, dans lequel on retrouve des fûts de colonnes et des débris d'édifices, paraît être un ouvrage des princes vandales.

Les égouts de Constantine étaient, après les aqueducs, les ouvrages les plus remarquables de la ville. Comme elle est partout fondée sur le roc vif, il a fallu y creuser ces égouts, qui, selon toute apparence, suivaient la direction des rues. L'égout principal a son issue au sud de la ville par une ouverture de plus de trois mètres de large. Il était recouvert par de grandes dalles plates, ce qui est un caractère de haute antiquité. Plus tard, lorsqu'il fut restauré par les Romains, on le voûta en pierres dans certaines parties de son parcours. Enfin,

au moyen âge, il fut voûté en briques. Mais, pendant toute la période arabe, les égouts ne reçurent aucune espèce de soins; les directions des rues antiques furent abandonnées pour les rues tortueuses des Arabes; plusieurs maisons, construites sur les voûtes mêmes, défoncèrent la couverture, et les fondations furent descendues jusque dans l'intérieur de l'égout, de sorte que les eaux et le limon accumulés formèrent des dépôts qui finirent par acquérir la dureté de la pierre. Les branches secondaires, n'étant jamais curées, s'encombrèrent; on perdit la trace de la plupart des conduits, et aujourd'hui que la population de Constantine prend un accroissement considérable, le service des égouts devient insuffisant. Les eaux pluviales s'écoulent par les rues, se perdent inutilement, et les résidus des maisons répandent l'infection partout.

Le curage et la réparation des égouts anciens auraient donc un double but : celui de retrouver presque trait pour trait les dispositions des rues de l'ancienne ville, et surtout d'assainir la ville actuelle. Il y avait sous les Arabes une sorte d'administrateur qu'on appelait l'*amin des égouts*: c'est le *curator cloacarum* des temps romains. Ces fonctions subsistent encore; mais l'agent est d'une ignorance telle qu'il ne sait pas indiquer la trace des conduits; il faut, pour les retrouver, faire le tour de la ville en marchant sur la corniche élevée qui domine le Roummel. Ce trajet n'est pas sans danger.

Le pont du Roummel, fondé sur une des voûtes qui couvrent le cours du torrent [1], est un ouvrage des temps romains.

[1] Ces voûtes du Roummel sont un produit naturel des plus curieux. On avait cru jusqu'ici qu'elles faisaient partie de la roche même de Constantine; mais j'ai constaté qu'elles sont d'une formation beaucoup plus moderne.

J'en attribue la destruction à un mouvement qui se sera opéré dans la voûte qui lui sert de base. Les piles qui existent encore et qui sont bâties en grosses pierres à bossage sont fendues dans toute leur hauteur ; les fentes ont été rebouchées avec du mortier lorsque, en 1796, le pont fut rétabli par les soins de Salah-Bey.

Il ne reste d'antique que les piles du pont et une partie des culées jusqu'à la hauteur du parapet. Deux éléphants, sculptés sur un bloc de pierre, se remarquent du côté de l'est. Je pense que ce bas-relief n'est pas en place et a été encastré là quand on a rétabli le pont ; mais je crois qu'il appartenait à l'édifice même, peut-être au parapet. Une tête de victime avec des bandelettes, sculptée sur la doucine qui forme l'imposte, appartient à l'art romain.

Le pont du Roummel n'était pas le seul qui donnait accès dans la ville de Constantine ; un pont-aqueduc avait été construit plus à l'ouest ; mais malgré la défense naturelle que présente l'assiette de la ville, elle était de plus entourée par une muraille flanquée de tours rondes et carrées dont les soubassements s'observent presque partout, et qui dans quelques endroits sont entièrement conservés. Un bas-relief représentant un bouclier et des armes me paraît une ancienne sculpture indigène. Les monuments d'art de cette époque sont extrêmement rares.

J'ai dit que les citernes de Constantine étaient situées dans le palais ou kasbah. Elles étaient ainsi doublement à l'abri de toute destruction, occupant le point culminant à cent soixante mètres au-dessus du cours du Roummel, et à plus de trente mètres au-dessus du point inférieur de la ville. Elles sont au nombre de trente-deux et formaient des salles voûtées. On suit bien dans la plaine voisine les traces de l'aqueduc qui les alimentait ; mais ce n'est que cette année qu'on a déterminé la

prise d'eau par des nivellements et des opérations topographiques. L'aqueduc qui traverse le Roummel, et dont le rang inférieur est parfaitement conservé, avait trois étages d'arcades. Il s'élevait ainsi jusqu'à la hauteur du Coudiat-Aty. Là il déposait les eaux dans des citernes, après les avoir conduites par un système de piles creuses dont je n'ai pu déterminer l'usage, mais qui, je pense, ont eu pour objet l'épuration des eaux dans un premier château d'eau, d'où elles passaient dans les grands réservoirs. La prise d'eau est située dans une vallée qu'on appelle Oued-Yacoub. Deux sources très-abondantes, au milieu de débris de constructions romaines, s'écoulent aujourd'hui dans le Roummel. Ces sources sont à une hauteur suffisante pour arriver dans les citernes de la kasbah. Mais depuis la destruction des aqueducs on n'a d'autre eau à Constantine que celle du Roummel, montée péniblement à dos d'âne du fond du précipice où coule le torrent. Heureusement les trente-deux citernes de Constantine sont aujourd'hui totalement restaurées par les soins du génie, et si une partie a dû être convertie en casernes, l'autre n'attend plus que les eaux qui doivent l'alimenter.

Ainsi, la domination française, ramenant en Afrique la civilisation, se rattache d'abord aux grands ouvrages de la domination romaine, partout où ils peuvent être rétablis.

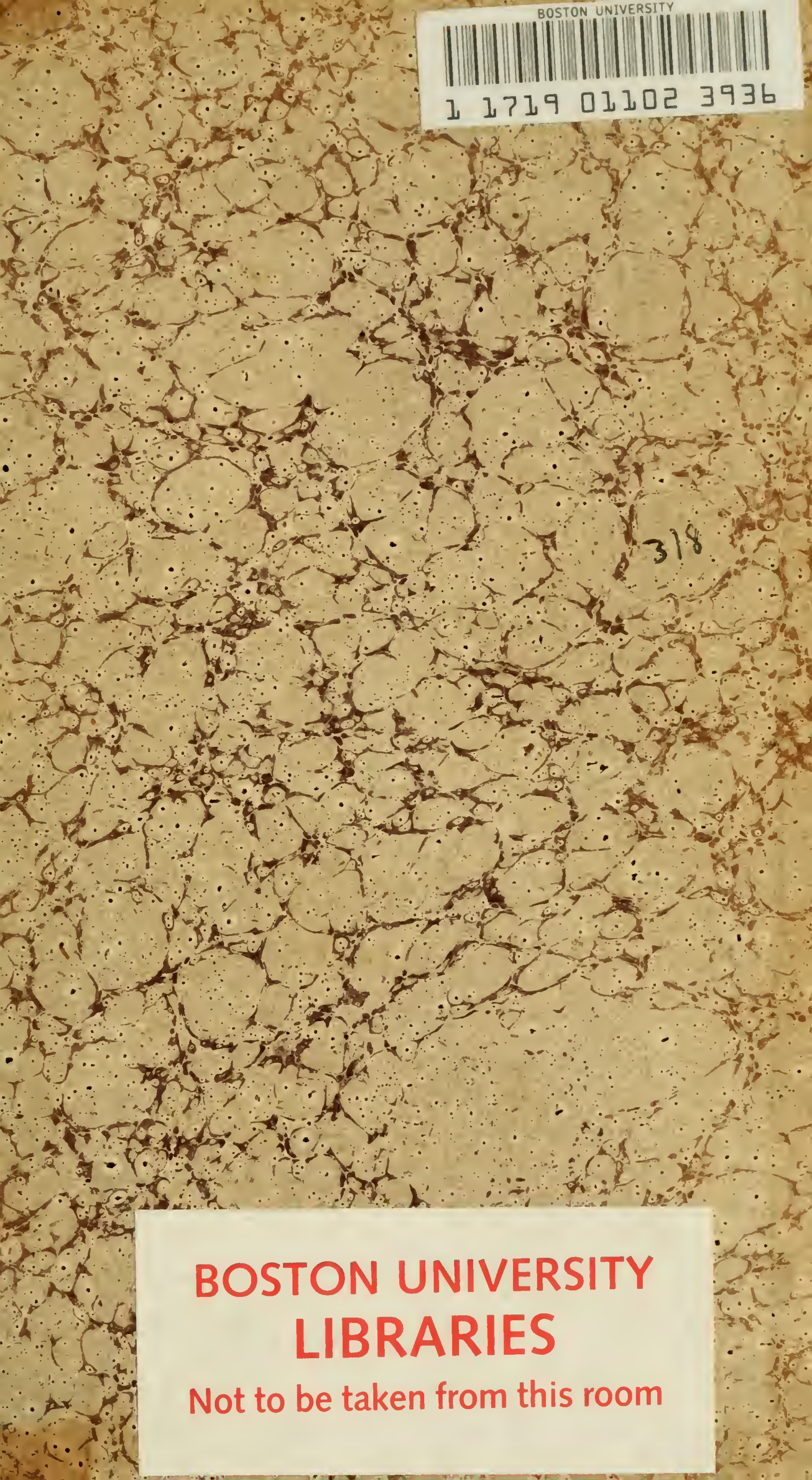
(*Journal des Débats du* 3 *décembre* 1846).

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DU TOME II.

APPENDICE.




BOSTON UNIVERSITY
1 1719 01102 3936
318
BOSTON UNIVERSITY
LIBRARIES
Not to be taken from this room

